

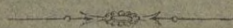
LE R. P. PIERRE
OLIVAIN

DE LA COMPAGNIE DE JESUS

SA VIE
SES ŒUVRES ET SON MARTYRE

PAR

M^{me} M.-M. CHATILLON



PARIS
ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR

31, RUE DE SÈVRES, 31

—
1872

Tous droits réservés

LE R. P. PIERRE

OLIVAIN T

SOUS PRESSE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LEÇONS DE GRAMMAIRE. — LEÇONS D'HISTOIRE DE FRANCE

LEÇONS D'HISTOIRE D'ANGLETERRE



LE R. P. PIERRE
OLIVAIN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

SA VIE
SES ŒUVRES ET SON MARTYRE

PAR

M^{me} M.-M. CHATILLON

« Et maintenant je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, à Celui qui peut achever l'édifice que nous avons commencé, et vous donner part à son héritage avec tous ses saints.

(*Actes des Apôtres*, ch. xv, 5, 32.)

PARIS

ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR

31, RUE DE SÈVRES, 31

—
1872

Tous droits réservés



118859

human et chère fille mals,

Merci de votre petite lettre
profitant du retard pour m'envoyer
votre et vous espérant que
la grâce la couronnera de
cette chère am. Il y a donc
sa lettre de bonne parole
qui me documente en ad
une véritable affection - aidez
moi, vous le devez tout
spécialement ; rappelez vous
pour m'aider. Si une main
efficace selon votre désir que
les efforts se nous sentent et
les petits sacrifices que nous
pourrions offrir à Dieu sont
ceux les meilleurs grâces.
Courage, confiance - Je prie
vous pour et je vous
embrasse fraternellement mals

20 x 62

P. O. H. H.

DÉDICACE

« Car c'est pour cela que Jésus-Christ est mort et qu'il est ressuscité, afin d'avoir un empire souverain sur les morts et sur les vivants. »

(*Ep. de saint Paul aux Rom.*,
ch. xiv, 59.)

MON BIEN VÉNÉRÉ PÈRE,

J'accomplis un devoir de reconnaissance, et je satisfais au besoin de mon cœur en cherchant à retracer tout ce que j'ai pu recueillir de votre vie, si remplie de souvenirs les plus édifiants et les plus précieux !

Ceux qui ont le bonheur de vous avoir connu trouveront ce récit bien incomplet et bien indigne de son sujet ; mais d'autres y puiseront

certainement des préceptes vivifiants, des exemples salutaires : raconter votre vie, n'est-ce pas prolonger vos pieux enseignements ?

C'est dans cette pensée, mon bon et bien vénéré Père, que j'ose déposer le tribut de ma gratitude sur votre tombe sacrée. Prenez-le sous votre sainte protection comme un témoignage de regret. Je n'ai point oublié votre noble maxime : *Courage et Confiance !* Oui, courage et confiance ! comme vous saviez si bien les inspirer à tous ceux qui venaient les chercher près de vous. Soutenus par votre héroïque exemple, nous aurons le courage de supporter les épreuves qui nous sont réservées, et nous avons aussi la confiance que votre intercession obtiendra le salut de la France, pour laquelle vous avez souffert le martyre.

Dieu, qui entoure déjà votre tombe de tant de bénédictions, ne laissera pas sans fruits un si sublime sacrifice. — Vous qui êtes près de Lui, mon Père, demandez-Lui de m'admettre un jour, ainsi que tous les miens, à la contemplation des splendeurs de sa gloire infinie.

C'est l'humble et fervente prière que vous adresse celle que vous avez bien voulu compter au nombre de vos enfants.

M. M. C.

2 octobre 1872.

AVANT-PROPOS

« Le Seigneur est proche de
ceux dont le cœur est affligé, et il
secondera les humbles d'esprit. »

(Ps. xxxiv, 5, 18.)

La foudre ne vient pas inopinément épouvanter les hommes de ses éclats. Elle ne se fait pas entendre dans un jour calme et serein. Il faut qu'auparavant l'électricité, lentement accumulée dans l'atmosphère, ait formé les nuages et préparé les tempêtes.

De même chez les nations. Lorsque se manifestent les grandes émotions populaires d'où naissent les révolutions, elles ont été précédées et annoncées aux observateurs attentifs par un ébranlement remarquable dans les croyances et

dans les principes qui sont la base immuable de la morale.

L'explosion de 1830 avait eu ainsi ses causes et ses pronostics; les pronostics et les causes n'ont pas manqué à celle de 1848. La première de ces deux époques avait prétendu inaugurer la méthode, j'allais dire le dogme du libre examen. Pendant dix-huit ans, le libre examen avait patiemment et hardiment poursuivi son travail, et pour fruit de sa moisson, il apportait le doute.

Cependant, en 1848, on vit encore un reste ou une apparence de foi religieuse se mêler aux saturnales révolutionnaires. Sur le pavé bouleversé des rues, sur le sol ensanglanté dans la lutte, sur les places désertes, quand les vainqueurs du jour voulaient, avec un air de fête, planter un arbre de liberté, ils allaient chercher un prêtre pour le bénir et le consacrer ainsi aux yeux de tous. Ces cérémonies, à coup sûr, n'étaient pour les principaux acteurs qu'une parodie religieuse, préparée et exploitée dans un but de débauche; mais elles étaient au moins un hommage rendu aux croyances encore vives dans bien des esprits.

Au milieu de ce trouble naquit l'empire. La société, profondément ébranlée, se sentit raffermie par la compression; mais le travail dans les esprits, ne fut point arrêté, il ne fut pas même suspendu. Le doute poursuivit sa marche, et ses progrès s'étendirent dans toutes les directions; à peine le domaine des sciences exactes fut-il respecté. Ce fut le moment où ce flot de paroles qui, chaque matin nous inonde, sous le titre de journaux, se montra le plus audacieux pour traiter toute question, sociale, morale, politique ou religieuse.

On eût dit que le monde entier n'était qu'un immense atelier soumis à l'examen, à la critique et aux recherches des écrivains. Ce fut le moment où les théâtres trouvèrent plaisant de rendre ridicules les héros de l'antiquité. L'écolier put aller voir, sous la conduite d'un père joyeux et d'une mère enthousiasmée, les héros d'Homère travestis en saltimbanques des temps modernes. Ce fut le temps où les femmes les plus respectables, guidées par leur mari; et les filles chaperonnées par leurs mères, purent être édifiées, par

le théâtre, sur toutes les vertus que peut contenir le cœur d'une courtisane éhontée. Ce fut le temps enfin, où ne se trouvant pas satisfait d'avoir atteint dans le cœur de l'homme les idées et les sentiments consacrés, on peut le dire, par le culte des siècles, le doute armé de toutes ses forces, soutenu par les sympathies de quelques-uns, toléré par l'insouciance que lui-même avait créée, excité par les applaudissements de ses premiers adeptes, vint à s'en prendre à Dieu lui-même,

Pendant que des livres et des professeurs, dits philosophes, recherchaient, avec une curiosité hostile, les origines du christianisme afin d'en mieux contester la sainte autorité, des médecins renouvelaient ou commentaient à leur manière, les travaux des Cabanis et des Bichat. Perdus dans la contemplation de ces ressorts matériels qui fonctionnent au service de l'âme, et dont le dérangement trouble parfois la marche, ou plutôt les manifestations extérieures de ce moteur d'essence divine, ils en niaient hardiment l'existence ils ne voulaient voir dans l'homme qu'une

machine un peu plus compliquée qu'une horloge, mais différant surtout de l'horloge en ce qu'elle était faite sans horloger, sans autre cause que le hasard ; le hasard ! qui remplace Dieu si commodément pour ceux qui refusent de le voir.

Soumise à l'influence de tels exemples et de tels maîtres, que pouvait devenir la foule ? L'impatience de toute domination, la haine de toute règle entravant ses fantaisies, ou dominant ses appétits, est un caractère essentiel de l'humanité. Suivant cette loi fatale, et dégagée par ses docteurs de tout ce qui pouvait en contrebalancer l'influence, la société devait tomber dans le culte aveugle, effréné des intérêts matériels, dernière étape dans la voie de la démoralisation.

On a dit que l'Empire avait corrompu la nation française ? Non ; il l'a trouvée corrompue et il s'en est servi comme elle était ; ce jugement sommaire est donc une erreur et une injustice. Le cultivateur qui va, secouant en août les arbres de son verger, ne saurait être accusé d'avoir fait mûrir les fruits qui s'en détachent ; le soleil et le

temps en sont seuls responsables ; pour lui, il les recueille et les utilise. Ainsi a fait l'Empire ; au milieu d'une population au sein de laquelle les révolutions successives avaient altéré le sens moral, en substituant le culte des intérêts au sentiment du devoir, il a trouvé facilement des soutiens et des serviteurs en utilisant les corruptions. Mais, parce qu'il les utilisait, il les a mises en relief et les a revêtues d'un certain éclat, encourageant ainsi les corrompus timides et provoquant leurs impudentes manifestations.

Voilà sa faute, et tel est le prestige exercé par la puissance, qu'il a même séduit et enchaîné à sa fortune aventureuse, des hommes honnêtes, des âmes droites, auxquels manquaient le caractère et l'énergique indépendance sans lesquels, en politique, il peut y avoir des profits, mais jamais de vertu, ni d'honneur véritable.

Quand l'Empire fut écroulé, les adeptes de l'athéisme et du matérialisme se levèrent en armes. Le doute les avait formés et réunis, ils régnèrent par la négation ; à leurs yeux rien de respectable n'existait plus qu'eux-mêmes avec leurs passions

qu'ils appelaient leurs *droits*. Ceux-là, vainqueurs un moment, ont enfanté la Commune. Les docteurs avaient discuté les vertus, elle les niait et se parait avec audace de cette négation obstinée pour glorifier ses vices, ses scandales et ses crimes. Vaincue, tout ce qu'elle avait nié lui parut ennemi. Dans la rage de sa défaite, elle aurait volontiers mis ses menaces à exécution et anéanti dans le crime tout ce qu'elle n'avait pu vaincre.

Ce fut ainsi qu'elle fut conduite à l'incendie de Paris, heureusement inachevé, à l'assassinat de vénérables prêtres!!!... affreuse besogne qui ne fut, hélas, que trop complète...

On peut donc résumer ainsi ce court aperçu :

La révolution de 1830, représente le libre examen ; la révolution de 1848 le doute, la révolution de 1871, la négation.

PRÉFACE

« Les Justes ont crié, et le Seigneur les a exaucés, et il les a délivrés de toutes leurs peines. »

(Ps. xxxiv, 5, 17.)

Le temps n'est pas encore venu d'écrire l'histoire de la Commune insurrectionnelle de Paris en 1871.

Avant qu'un narrateur, impassible et froid comme un juge, en puisse étudier les actes, les peindre dans leur énormité sans exagération, les apprécier dans leurs causes, dans leur but, dans leurs développements ; et, pour l'enseignement de nos fils, caractériser cette domination passagère qui, par tant de points, semblerait ridicule si elle n'avait été sanguinaire, il faut atten-

dre que les ruines, accumulées par elle, aient cessé de fumer ; que le sang des hommes de bien, assassinés par elle, soit tout à fait refroidi ; et que les cris de colère et d'indignation, moins apaisés que lassés, permettent d'entendre les arrêts d'une justice clairvoyante et sévère.

Mais, pour honorer les victimes, le moment de l'émotion n'est pas mal choisi, c'est pourquoi nous avons voulu, sans plus tarder rendre, hommage à la mémoire de l'une d'elles.

C'est un devoir de faire connaître à la France l'étendue des pertes qu'elle a faites.

Le T.-R. Père Olivaint, massacré à Belleville le 26 mai 1871, deux jours après Monseigneur l'archevêque de Paris, l'ex-sénateur Bonjean et plusieurs autres prisonniers qualifiés d'otages, appartenaient à la fois à la vie religieuse et au monde. — A ses frères dans la société de Jésus, dont il faisait partie, revient le droit de tracer l'histoire de sa vie ecclésiastique, et de raconter ses mérites comme soldat du Christ. Mais nous avons pensé qu'il ne messierait pas à une personne du monde de mettre en relief les qualités

éminentes que le monde aimait et admirait en lui.

C'est là surtout qu'on a pu connaître et estimer, à leur valeur, sa vertu si douce, son esprit fin et délicat, la sagesse de ses leçons, l'élévation de ses idées, et surtout cette bonté conciliante et rigide à la fois, véritablement paternelle, qui donnait à ses conseils tant de puissance, à ses remontrances tant d'autorité.

C'est là ce que nous avons essayé.

Puissions-nous n'être pas restée trop au-dessous de cette tâche sainte ! Puissions-nous avoir obtenu qu'en nous lisant tous ceux qui ont eu des rapports avec le R. P. Olivaint le reconnaissent, et que ceux qui lui étaient étrangers regrettent de ne l'avoir pas connu.

LE R. P.

PIERRE OLIVAINT

PREMIÈRE PARTIE

I

« Béni soit Dieu et le Père de N.-S. J.-C. qui nous a comblés, en J.-C. de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel. »

(*Ep. de saint Paul aux Eph.*, ch. 1, 54.)

Le 22 février 1816, M. Antoine Olivaint écrivait à son meilleur ami : « Je suis heureux, mon cher ami ! J'ai un fils ! — Quel est le sentiment qui me cause une émotion que je n'ai jamais éprouvée de ma vie ? Je l'ignore, car je n'en-

tends rien aux choses mystérieuses, mais je me sens tout pénétré de respect pour cet enfant si désiré et si aimé déjà ! Est-ce que je serais un père faible et déraisonnable ? J'espère bien que non, mais je ne veux rien penser de l'avenir aujourd'hui, je me sens trop heureux... Sa mère veut que nous le nommions Pierre : si je parlais à un croyant, je dirais qu'il aura là un bon patron, mais je me préoccupe peu de son patron, je lui tracerai bien moi-même le chemin de l'honneur et du devoir. Qu'en penses-tu ? Nous le baptisons samedi ! Viens nous voir, tu seras heureux de notre bonheur. Tu vois que je te connais bien. »

M. Antoine Olivaint était un homme d'une grande distinction et d'une intelligence remarquable : militaire par vocation, il en avait toutes les vertus et toutes les qualités : âme ardente et fière, cœur généreux et bon ; l'honneur, le dévouement et la bonté étaient pour lui trois divinités adorées auxquelles il rendait le culte le plus fidèle et le plus constant.

Mais il avait respiré, dès son plus bas âge, l'air des salons philosophiques : c'était le moment où, quand il s'agit de Voltaire, le mot

philosophie prend une acception particulière pour laquelle on a créé le mot *philosophisme*.

« — Quoi que vous écriviez, disait à Voltaire, « le lieutenant de police Hérault, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne ». C'est ce que nous verrons, répondit-il, je suis las d'entendre répéter que douze hommes (1) ont suffi pour établir le christianisme, j'ai envie de leur prouver qu'il ne faut qu'un homme d'esprit pour le détruire. — Il ne tint pas à lui que ce funeste dessein ne fût accompli.

La route du grand démolisseur était tracée. Employer son talent, son génie à pervertir l'esprit public, à affranchir les peuples du joug salutaire de la religion et de l'autorité, tel était le but qu'il voulait atteindre. Dès lors on pourrait appliquer à l'esprit français le jugement que Royer-Colard lui appliqua plus tard : il perdait le respect.

Hélas ! l'espace de temps qui s'est écoulé entre cette époque et la nôtre, n'offre-t-il pas une trop douloureuse similitude ? Et quand, au

(1) Il disait 12 faquins.

début de ce récit, il convient de recueillir tout ce qui touche à cette mémoire vénérée, n'est-on pas forcé de convenir que le passé qui fume encore vient d'enfanter le présent qui brûle déjà...

Bossuet, dans son oraison funèbre de la princesse palatine, semble interroger les chefs du mouvement philosophique qui allait bientôt tout entraîner en ce monde, et s'écrie : « Qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? quelle ignorance est la leur et qu'il serait aisé de les confondre si, faibles et présumptueux, ils ne craignaient pas d'être instruits, car, peuvent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent et que les autres qui les ont vues les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie ; ce misérable partage ne leur est pas assuré. » Oui, cette terrible époque à son début avait lutté contre la religion et le culte, pourtant elle avait laissé intacts dans certaines âmes les saines traditions de l'honneur et du devoir.

M. Antoine Olivaint, sauf son titre de *libre*

penseur, auquel il tenait essentiellement, avait mérité l'estime et le respect de tous. Après avoir fait les campagnes du premier empire, il quitta le service en 1815, n'étant encore que capitaine dans un régiment de grenadiers, et chevalier de la Légion d'honneur; plus tard il fut nommé directeur du Grenier d'abondance. Il avait déjà épousé mademoiselle Antoinette Langlois qui, elle aussi, avait, par sa famille, une assez belle fortune.

Ils eurent trois enfants : Pierre, Jules et une fille charmante, nommée Blanche. Madame Olivaint était une femme d'un esprit très-remarquable et très-cultivé, elle sortait également d'une famille bourgeoise, riche et intelligente : elle joignait à une douceur inaltérable une rare fermeté; avec infiniment de feu dans l'âme et de décision dans la volonté. Elle savait faire régner autour d'elle une paix toujours supérieure aux événements. Son caractère était à la fois constant et hardi, son cœur, d'une sensibilité extrême, était porté à la tendresse et cependant plein d'énergie dans l'action : c'était une de ces riches et belles natures comme on en voit quelque fois où se rencontrent les plus rares perfec-

tions : elle semblait donc née pour les grandes épreuves auxquelles Dieu la destinait.

Le malheur la trouva toujours debout, ferme et résignée ; pourtant elle partageait aussi complètement que possible toutes les doctrines de l'époque, et, bien que voulant pour ses enfants une instruction très-soignée et très-solide, elle ne s'occupa *jamais* de leur éducation religieuse. On ne peut pas dire que Dieu ne l'a pas bénie, puisqu'il l'a comblée, mais c'est par les épreuves les plus cruelles et les plus solennelles qu'il ouvrit ses yeux à la lumière et son cœur à la vérité.

Les enfants étaient encore bien petits que déjà la fortune de la famille, ce puissant et utile auxiliaire de la vie terrestre, recevait de graves atteintes ; dès lors commence une vie de lutttes, d'angoisses et d'inquiétudes ; mais le mal persiste et la fortune s'écroule, au moment où les enfants grandissent et qu'elle semblait plus nécessaire encore. Le vieux soldat, ferme devant la mitraille, sentit son cœur s'affaïsser à la vue de la ruine de sa famille. Sa joyeuse humeur se changea en une sombre langueur qui le conduisit à la mort (1830). Chez lui l'honneur ne se dé-

mentit pas un seul instant ; il put, au moment suprême, se rendre ce consolant témoignage et l'accepter de tous ceux qui le connaissaient : il était resté fidèle à ses trois divinités : l'honneur, le *dévouement* et la *bonté*, mais il n'eut pas le bonheur de se jeter dans les bras de son Dieu !

Qui donc devait prier et mériter pour lui ?

La vie de ce monde n'est pas le dernier mot des choses, et Dieu, pour élever les âmes, pour les purifier, pour en faire jaillir les grandes vertus, sépare quelquefois celles qui s'aiment, pour les réunir dans une région où l'on s'aimera davantage encore, sans se quitter jamais.

« Mais que la veuve qui est vraiment veuve et abandonnée, espère en Dieu et persévère jour et nuit dans les prières et les oraisons. »

(*Ép. de saint Paul*, ch. v, 55.)

La voilà donc veuve et *seule*, cette pauvre femme, conservant le souvenir d'un bonheur charmant qui ne pouvait que torturer son cœur par la comparaison du passé avec les soucis de l'avenir. La voilà seule pour élever trois enfants ! seule pour souffrir, conservant encore, malgré les grandes leçons du malheur, les terribles impressions de sa jeunesse. Toute sa force repose sur son sentiment maternel ! mais quel est celui qui peut mesurer la puissance des ressorts divins enfouis dans le cœur des mères quand il s'agit de leurs enfants, ce que a Dieu caché de ressources imprévues et infail-

libles « dans cette chose auguste qu'on appelle la maternité (1). »

Cette force et cet amour ont quelque chose de si profond, ils découlent si sensiblement du cœur de Dieu même et des entrailles de son infinie bonté, qu'on peut dire sans exagération que le cœur d'un père, le cœur d'une mère est le plus bel ouvrage de ses mains ; tous les autres pourraient périr, les fleurs se faner, les astres s'éteindre ; tant qu'il restera en ce monde un cœur de mère, il y aura de la bonté divine une preuve irrécusable ; or, si d'humbles femmes font de tels prodiges pour leurs enfants, que fera donc Dieu pour les siens ?

Il s'agissait, pour madame Olivaint, de continuer l'éducation de ses enfants comme elle en avait formé le plan alors qu'elle n'avait pas à calculer et à restreindre ses dépenses. La liquidation de la fortune une fois faite, il lui restait bien peu de choses ; assez pour vivre sans aucun doute, assez pour mener une vie obscure et cachée. Elle l'eut acceptée pour elle seule, mais

(1) Bougaud, *Histoire de sainte Monique*.

elle avait trop bien compris et trop bien apprécié les dispositions remarquables de ses enfants pour renoncer à ses projets, et cesser de cultiver des intelligences qui promettaient une si belle récolte. De ce côté elle n'eut pas de déceptions, ses fils étaient à la hauteur de son dévouement et lui prodiguèrent au centuple les consolations qu'elle avait su deviner en eux.

Profitant de ses droits, elle fit élever sa fille à Saint-Denis. Quant à ses deux fils, elle voulut absolument les mettre au lycée Charlemagne. Pour y parvenir et augmenter ses ressources, elle prit alors un cabinet de lecture : c'est ainsi que, par son travail et au prix des plus grands sacrifices, elle vint à bout de cette éducation, qui avait été tout à la fois l'objet de toutes ses préoccupations, et le but constant de tous ses efforts.

Dieu avait béni cette tâche importante et sacrée : les deux enfants avaient la meilleure réputation du collège ; chaque mère les nommait à son fils pour lui rappeler un bon exemple ou exciter son émulation. Pierre étonna ses condisciples et même ses maîtres, et tout le monde pressentit qu'il arriverait un jour à une

gloire certaine. Après ce brillant début, il remporta tous les prix de sa classe, puis, ses études finies, il entra à l'école normale. Son intelligence et son amour pour le travail lui valurent les mêmes succès : il eut bientôt tous ses diplômes, et, muni de ces titres si bien acquis, il entra, comme professeur au lycée de Grenoble, et plus tard au collège Bourbon, à Paris. — Deux ans après, il quittait l'instruction publique pour diriger l'éducation du fils de M. le duc de Larochefoucauld-Liancourt : il avait environ trente-deux ans.

III

« Et il envoya ses anges pour rassembler ses élus des quatre coins du monde, depuis l'extrémité de la terre, jusqu'à l'extrémité du ciel. »

(*Ev. selon saint Marc,*
ch. xiv, 5, 24.)

A cette époque, l'esprit révolutionnaire qui un moment avait paru se courber devant les efforts de la Restauration, venait de se réveiller encore. Il est important de ne pas oublier dans quel temps fut élevé le jeune apôtre pour comprendre tout le miracle de sa prédestination.

La Révolution, ce fut le philosopheisme élevé à sa seconde puissance; elle détruisit de grands abus sans doute, mais elle aussi pouvait se dire : il m'est né un fils ! Était-ce du respect qu'elle éprouvait pour lui ? — Non ! c'était l'espoir de vivre dans ses enfants et de se venger d'avoir

été un moment maîtrisée par cette force traditionnelle et fidèle qui vient avec saint Louis pour appuyer son dogme et sa croyance, et répéter sans défaillance : croire ou mourir.

Peut-on détourner ses regards des tristes aberrations de ces vives et puissantes intelligences chez lesquelles la haine contre la religion dégénéra en une folie furieuse, qui se résume dans ces deux mots : *Détruisons l'Infâme*. L'Infâme, c'était la religion de Jésus, la religion que professèrent saint Jean, saint Chrysotôme, saint Augustin, saint Louis, saint Vincent de Paul, Fénelon, Bossuet, etc., etc.

Oui ! le XVIII^e siècle avait été un long effort pour détruire le christianisme sur toutes les avenues de l'intelligence humaine. Il fallait avant tout réconcilier l'esprit humain, l'esprit français avec cette religion que les sophistes du philosophisme avaient représentée comme l'ennemie des lumières, des sciences, des arts et du bonheur public.

Chateaubriand est le premier qui vienne, sur le seuil du XIX^e siècle, pour répondre à toutes ces attaques, en consacrant sa parole puissante à la défense du Christianisme.

Ce fut un événement que l'émotion produite par l'apparition de cet ouvrage, le *Génie du Christianisme*, qui concourut à faciliter la réouverture des églises en France. Comme l'a dit un écrivain contemporain, toute lumière était éteinte dans cette société; ses démenées et ses corruptions, montant comme les flots du déluge, s'augmentaient d'heure en heure de quelque vague nouvelle, et les grands principes par lesquels vivent les peuples, semblables à ces hautes montagnes, dont parle l'Écriture, et qui s'abîmèrent les dernières sous les cataractes du ciel, avaient complètement disparu sous les eaux. Que de crimes, de massacres! Tout était bon pour mourir!

L'effet produit par ce livre fut immense, et une vive réaction se fit dans les esprits. En parcourant les journaux de cette époque, on suit les premiers éléments de la reconstruction morale et intellectuelle qui s'opérait, et les premiers vestiges de cette marche, d'abord timide et circonspecte, mais bientôt plus rapide et plus hardie, par laquelle la société remontait vers la religion, dont elle semblait séparée par des abîmes, et vers des principes d'autorité qui

paraissaient renversés pour jamais. A la lecture de ces documents, on ressent quelques-unes des émotions qu'éprouvèrent sans doute les membres de cette famille providentielle, épargnée seule au temps du déluge, lorsqu'elle vit reparaître peu à peu les montagnes et les arbres, et que la terre souleva cet immense linceul sous lequel elle était demeurée ensevelie.

Bientôt après l'école monarchique et religieuse sortit de son silence; les événements lui rendaient la parole en lui donnant raison. Il y avait de nouvelles conclusions à poser dans ce procès intellectuel engagé depuis tant d'années. La mission était grande : les hommes ne manquèrent point à la mission. Un prêtre catholique, l'abbé Frayssinous, avait fait un catéchisme raisonné dans la chapelle de la petite église des Carmes, témoin du massacre de tant de prêtres.

Comme si Dieu avait voulu justifier une fois de plus cette grande parole : *Sanguis martyrū semen christianorū*, le catholicisme renaissait là où les égorgés de la révolution avaient cru l'éteindre dans le sang des martyrs. Tout le monde (1) accourut à ces conférences : la

(1) D'après le témoignage du duc Pasquier.

jeunesse studieuse des écoles, celle plus adonnée aux plaisirs du monde, et qui semble plus rebelle à un enseignement sérieux; les hommes d'un âge plus mûr: tous étaient attirés par le puissant attrait de la nouveauté. C'est qu'il y était question d'une religion révélée; c'est que l'Évangile était de nouveau enseigné aux premiers jours du xix^e siècle.

Cet auditoire ne pouvait se rappeler sans un profond sentiment de honte et de tristesse que les Français avaient été condamnés aux fêtes de la Raison, et que, naguère encore, on avait entendu retentir sous ces mêmes voûtes, où dominait enfin la voix de l'orateur chrétien, les misérables chants de ce prétendu culte. L'esprit des conférences de Frayssinous se trouve indiqué par cette phrase de l'un de ses discours: « La religion est aujourd'hui obligée de faire son « apologie devant ses propres enfants, comme « autrefois devant les Juifs et devant les Gentils. »

Nous l'avons dit, nous sommes tellement frappé de la similitude qui existe entre notre époque et celle qui l'a enfantée, que nous y revenons souvent et que nous y reviendrons encore; mais, chaque fois que nous voudrons don-

ner à nos pensées plus de douceur et de consolation nous ramènerons le récit vers les faits si touchants qui remplirent toute la vie de ce cher et vénéré Père que nous n'avons encore fait connaître qu'au début de sa glorieuse carrière. On voudrait sans cesse revenir à ce berceau d'où s'échappe un ange qui viendra de la part de Dieu annoncer aux hommes le devoir, la justice et la vérité. Mais ce berceau qui fait couler des larmes si touchantes à un père qui est à la fois le plus incroyant et le plus honnête des hommes, n'est point hélas ! le rendez-vous que Dieu nous donne ! Pourtant, si dure que soit la route, elle est bien belle et nous n'y serons jamais seuls : que de leçons à chaque pas ! que d'instructions précieuses... Toutes ne devraient-elles pas nous servir!...

IV

« C'est lui qui change les temps
et les siècles, qui transfère et qui
établit les royaumes, qui donne
la sagesse aux sages et la science
à ceux qui ont l'intelligence et la
lumière. »

(*Daniel*, ch. II.)

Le jeune Pierre avait fait les études les plus brillantes, son intelligence remarquable avait tout abordé sans difficulté ; son âme ardente et passionnée se délectait dans les joies du travail. Pourtant il était le plus vif, le plus pétulent et le plus violent des enfants. Que fallait-il pour le dompter ? la pensée de sa mère qu'il chérissait. Avec toutes ces dispositions, il avait un amour passionné pour les militaires. On l'aurait deviné général bien avant de le prédire jésuite. C'est qu'il avait en lui les germes de toutes les qualités, mais aussi et surtout dans le cœur, toutes les vertus apostoliques.

Au milieu de ses jeux il s'interrompait pour arrêter une plaisanterie qui lui semblait injurieuse pour la religion. Lorsqu'un de ses camarades était puni, il n'avait qu'une pensée, celle de lui faire comprendre et réparer son tort pour obtenir sa grâce. Lorsque devant lui on riait d'une personne religieuse, il se battait, s'il le fallait, pour la défendre. Toujours et en toutes choses, on pouvait distinguer, au milieu de tous les brillants avantages de son intelligence, l'esprit de prosélytisme porté au plus haut degré; et, malgré sa supériorité sur tous ses camarades, et la différence marquée de ses convictions, il était si bon, si secourable, si franc, si droit, si loyal, qu'il n'avait pas d'ennemis; il y avait des luttes, mais après le combat, la paix était toujours loyalement signée, sans rancune et sans arrière-pensée.

Un certain dimanche de sortie, sa mère remarqua chez lui une tristesse qui était loin de lui être habituelle; le congé était sans charme et les jeux sans entrain. Pressé de questions, il avoua que deux de ses amis, deux frères s'étaient disputés et battus et que rien n'avait pu les réconcilier; le sujet de la querelle, il n'osait

le dire et semblait craindre d'offenser sa mère qui, elle aussi, crut de son devoir de connaître la vérité ; alors il raconta qu'en promenade, ils avaient rencontré un mendiant qui avait imploré leur assistance ; ils avaient été très-touchés du récit du pauvre homme qui leur peignit en termes les plus émouvants la perte de tous ses parents, de ses amis et de sa fortune ; il restait seul, isolé, sans ressource et son plus grand chagrin, disait-il, était de ne plus pouvoir faire le moindre bien.

Un des enfants s'avance alors et lui remet avec un élan charmant tout ce qu'il possédait dans sa petite bourse. Le mendiant reconnaissant prit, à son cou, une toute petite croix et la lui donna en lui promettant le bonheur ! Quel bonheur, demanda le jeune Pierre ? le vrai, s'écria le mendiant. La promenade se continua ; le frère du petit héros voulut avoir cette croix mystérieuse à laquelle le pauvre mendiant avait attaché un si grand prix. Il s'en suivit la dispute sujet de la préoccupation de Pierre et cause du chagrin qu'avait fait naître en lui les regrets de n'avoir pu réussir à réconcilier les deux frères, ses meilleurs camarades. Ah ! disait-il à sa

mère, je n'ai jamais été brouillé avec mon frère, je ne le serai jamais, nous en serions si malheureux ! Il avait raison, et il tint parole. Jamais frères plus unis, plus intimes et plus dignes l'un de l'autre.

Mais là n'était pas encore toute la cause du chagrin du jeune apôtre ; sa mère voyait bien à son langage qu'il avait toujours le cœur gros ; aussi, prenant avec lui ses armes habituelles, la tendresse et la confiance, elle obtint de lui la confidence entière. « Ma bonne mère, lui dit-il en pleurant, pardonnez-moi de vous avoir fait un reproche au fond de mon cœur, celui de ne m'avoir jamais donné une croix comme celle de mon camarade ; si vous saviez combien j'en désire une ! j'avoue que j'ai eu bien envie de lui demander la sienne, mais j'ai bien vu qu'il me la refuserait. » — Il eut cette croix désirée au moment de sa première communion.

De ses deux amis, l'un devint général de division, et conserva toujours le souvenir de cette petite croix, présage de son heureuse destinée : l'autre, bien que très-reconcilié avec son frère, eut une existence cruellement éprouvée et peut encore aujourd'hui méditer, dans le silence de

la Grande Chartreuse, où il est depuis vingt-cinq ans, sur les impressions souvent décisives de la première enfance.

Madame Olivaint raconta souvent que le chagrin de son fils l'avait alors extrêmement frappée ; son amour maternel lui faisait regretter de n'avoir point eu assez de foi pour comprendre et réaliser le désir de son enfant, et elle appréciait, en s'en réjouissant, la délicatesse fine et charmante de ce cœur si tendrement filial, qui hésitait à lui demander une chose qu'elle n'avait pas eu la pensée de lui donner.

Le moment de la première communion fut pour elle aussi une époque mémorable. Plus tard elle en savourait avec fierté les moindres détails, tous si touchants et si ravissants!... Comment les peindre? Comment entrer dans ces détails intimes révélés par la mère elle-même, presque à l'insu de son fils, dont elle vénérât déjà l'humilité parfaite. Nul pinceau ne saurait rendre de pareilles scènes où les joies les plus pures s'unissaient aux pressentiments les plus sublimes. Pierre avait trouvé dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie la tendresse, la sensibilité, toutes ces sensations délicates qui

sont d'ordinaire la récompense et l'honneur des cœurs purs. Est-t-il rien qui ait un développement plus rapide et plus beau que la foi, quand elle brûle dans un cœur fidèle. On marche d'abord dans un demi-jour; puis la lumière paraît, et à chaque pas, elle grandit. Dieu, qui était caché au début de la vie, se laisse bientôt voir; on l'aperçoit dans les tentations, dans les périls; on le touche dans les douleurs; quand tout le monde nous quitte, il vient; il nous sauve quand tout est perdu.

V

« Mais pour moi je jetterai les
yeux sur le Seigneur, j'attendrai
Dieu mon sauveur : et mon Dieu
écouterà ma voix. »

(*Math. ch. VII.*)

Pierre, à lui tout seul, dans le secret de son Dieu, fut son meilleur guide ; il suivit avec une assiduité plus que religieuse tous les exercices qui devaient le préparer à sa première communion. — Souvent, en jouant avec ses camarades, il disparaissait tout à coup. On le retrouvait immobile et recueilli dans un coin à l'écart. — Il avait oublié le jeu dans la prière. On eût dit que Dieu, en lui parlant si intimement au cœur, voulait le familiariser, dès son enfance, avec cet art divin de la prière, dont il devait faire plus tard un si précieux usage. Il s'exerçait de bonne heure à manier cette arme puissante ! Nous sa-

vons maintenant comment il s'en servit; mais nous savons aussi tout ce qu'il trouva de bonheur ineffable dans ce premier pas de la vie chrétienne. — Sa mère elle-même, malgré ses doctrines philosophiques, fut profondément émue à la vue de son fils qui vint, au sortir de la table sainte, se jeter dans ses bras, en versant d'abondantes larmes. Si ce souvenir s'échappa pendant quelques années du cœur de la mère, il resta profondément gravé dans celui du fils. — Jamais il ne put rester, non pas froid, mais calme un jour de première communion; il avait pour ce moment-là, des inspirations sublimes, pleines d'enthousiasme et d'entraînement; il n'était pas possible de résister à ses exhortations; il n'était pas possible de perdre jamais le souvenir de cette éloquente parole inspirée par un cœur si pieux, si tendre, et si convaincu.

Certains peuples pour dérober aux regards profanes un trésor précieux, détournent le cours d'une rivière, déposent dans le lit mis un instant à découvert l'objet de leur vénération, puis ils rendent la liberté au fleuve qui reprend sa marche et garde pour lui seul le mystérieux

secret. Tel est pour certains cœurs et dans certaines circonstances le fruit d'une bonne première communion.

Pierre reprit sa vie de collégien, la mena brillamment jusqu'au bout, et entra dans le monde, après avoir fortifié son âme et enrichi son esprit. Les détails de la vie mondaine ne changent rien à son caractère. Ce même esprit apostolique se sent arrêté devant l'austère rigidité du professeur, il comprend qu'il ne peut pas faire aux enfants tout le bien qu'il voudrait. Il essaie ses forces sur une éducation particulière : nous savons comment il a réussi et combien fut accompli le jeune et charmant élève enlevé si tôt à la tendresse de sa mère. Lorsqu'on voulut offrir au précepteur un tribut de reconnaissance, et un témoignage de satisfaction, il garda pour lui les remerciements affectueux et voulut que sa mère seule profitât des offres généreuses qu'on lui avait faites. Madame Olivaint, jusqu'à sa mort, vécut, avec la pension que son fils lui avait gagnée par ses soins si parfaits, si intelligents et si dignes à la fois et du maître et de l'élève.

Cependant, au dire de certains de ses amis,

rien ne pouvait faire pressentir en lui une vocation religieuse ; il est plus juste de croire qu'alors cette pensée sérieuse le dominait exclusivement et qu'il avait compris que Dieu seul devait avoir son secret. Il avait du goût pour l'étude, de l'élévation dans l'âme, et de l'amour pour tout ce qui lui paraissait grand et noble. Son intelligence restait large et indépendante, il conservait une gaieté charmante, pleine de franchise et d'aménité. La vivacité de son esprit exerçait un ascendant séducteur sur tout le monde.

Il avait bien plus d'amis parmi les officiers que parmi les professeurs avec lesquels il n'était pas toujours d'accord. « Jamais, disait-il, je ne me brouille avec les amis de Saint-Cyr : ces esprits-là me vont, et je les aime. » Plus tard, il le redisait encore, et conserva pour l'armée ces mêmes sentiments de bienveillance, d'estime et de confiance.

Au milieu de sa gaîté naturelle et des distractions forcées de la vie mondaine, il conservait un cœur profondément religieux ; le spectacle de l'impiété lui était toujours très-pénible ; il souffrait réellement quand il voyait à ses

amis des dispositions hostiles à la Religion. Il cherchait en tout et partout à faire entendre la voix consolante de la Foi. — Ce sentiment de compassion générale était bien plus amer lorsqu'il s'adressait à un vieillard : alors, il recourait, avec un zèle infatigable à tous les arguments, selon lui, les plus irrésistibles et les plus convaincants.

Un jour il était chez un jeune peintre de ses amis qui venait d'esquisser le sujet d'un de ses tableaux d'après la pieuse légende suivante tirée de la vie de saint François d'Assise.

« Un enfant de quatre ans, nommé Jean Fidenza, fut sauvé d'une maladie mortelle par les prières de saint François d'Assise. — Le saint, en apprenant la guérison, s'écria : O buona ventura. — De là ce nom de *Bonaventure* que Jean Fidenza reçut de saint François d'Assise, et qui lui resta. »

Voilà ce que représentait le tableau objet de la contemplation du jeune et fervent apôtre. — Ah, dit-il, que je vais aimer ces deux saints ! Il faut que je les étudie à fond, puis je les implorerai à mon tour au moment du danger. Quelque temps après il écrivit à ce sujet une lettre

d'une vigueur extrême à un journal qui s'était permis une légère ironie sur les ordres religieux.

On s'étonnait de l'ardeur de sa polémique. Ah ! dit-il, c'est que j'ai tant étudié les franciscains depuis quelque temps ! Quels hommes que ces deux saints ! — Mon cher ami, vous ne les connaissiez pas bien, l'un représente la *pauvreté en Dieu*, c'est-à-dire le détachement de ce monde, le mépris de ses biens, mais l'amour désordonné des richesses du ciel. L'autre était d'une piété angélique et l'une des lumières de son ordre. N'oubliez donc pas qu'il devint général des Franciscains et qu'après sa mort on le nommait le docteur séraphique. C'est saint François qui lui a valu cela... Il aurait bien dû me guérir aussi !... Que je me reproche de ne l'avoir pas aimé et connu plus tôt. Oui j'ai bien des choses à apprendre. Désormais je me lèverai de grand matin comme saint François et je me mettrai à étudier à fond tout ce qui traite des grands hommes de l'Église.

Est-ce alors que commence véritablement cette vocation sublime !

Il est impossible de le dire, et tout garde à ce

sujet un silence imposant ; il est certain que le futur jésuite marchait de plus en plus vers la perfection, mais il conservait les mêmes relations, les mêmes habitudes et les mêmes occupations.

Cependant il travaillait avec plus de persistance à la conversion de ceux avec lesquels il vivait. Certainement la froideur de sa mère envers la religion était déjà une douleur pour son cœur apostolique, mais il y a là-dessus un silence que nous devons respecter. Pourtant sa mère avait toute sa confiance, elle vivait au milieu de tout ce qui l'intéressait et de tous ses amis ; on pourrait citer ici les admirables paroles de saint Augustin : « Ainsi, dit-il, elle nous soignait comme si tous nous eussions été ses enfants, et nous servait comme si chacun de nous eut été son père. » Devinait-elle déjà les dispositions de son fils ? — Peut-être. — Mais bien sûr elle les combattait.

Elle n'avait pas cessé de remarquer ses tendances religieuses, elle voyait bien qu'il y avait en lui des fibres qui vibraient toujours pour Dieu et la vérité, et comment pourrions-nous comprendre ce que plus tard le révérend Père

appelle sa conversion, si ce n'est l'époque où il commença à poursuivre l'idéal de perfection qu'il s'était proposé.

A ce moment déjà, il souffrait de ses emportements, et semblait malheureux quand la vivacité de sa nature l'avait entraîné, malgré lui, loin du calme et de la patience qu'il cherchait à s'imposer en première ligne. Nous pouvons bien raconter ici un petit trait, insignifiant en apparence, mais qui fait apprécier déjà l'union intime de cette belle âme avec son Créateur.

Au nombre des vieux et fidèles amis de la famille était un vieillard, entêté voltairien, qui n'avait été ébranlé ni par les événements, ni par les malheurs qui l'avaient environné ; souvent son jeune ami cherchait à le ramener : alors s'engageaient les entretiens les plus philosophiques et les plus animés. Un jour ils sortirent ensemble pour continuer cette conversation qui semblait prendre une tournure favorable. Pierre s'animait en causant et finissait par oublier et les passants et le but de sa course. Tout à coup des enfants accourent auprès de lui, le poussent et font glisser dans le ruisseau un rouleau de papier qu'il portait sous le bras.

Le ramasser et courir après les coupables pour les invectiver fut l'affaire d'un moment, il était furieux.

Ah ! dit le vieux voltairien, est-ce que, en se convertissant, on ne doit pas acquérir la patience. — Mais considérez donc dans quel état est réduit ce travail important, et tout cela pour une méchante espiéglerie ! Le vieillard le regardait en souriant : tout à coup Pierre se souvint et se repentit. — Pardon, dit-il, ah ! je le sens, c'est par ma conversion qu'il faut commencer. Saint François m'a abandonné aujourd'hui, mais je le forcerai bien à s'occuper de moi. — Il resta pensif et sérieux. Déjà le souvenir d'une défaite le rendait malheureux... déjà il cherchait lui-même à se punir quand il croyait avoir manqué à ses résolutions et à ses promesses, déjà il songeait à mettre cette petite barque en état de résister aux grandes tempêtes qui allaient bientôt l'assaillir.

VI

« Vous m'avez fait connaître le chemin de la vie, et vous me remplirez de la joie que donne la vue de votre visage.

(*Act. des Ap.*, ch. II, 5, 28.)

C'est à ce moment qu'on peut faire remonter les premières confidences faites à sa mère. C'est alors que ce jeune et fidèle serviteur de Dieu se décide à lui faire des aveux qui ne doivent plus lui laisser aucun doute sur sa vocation. C'est par un refus énergique que dut se terminer ce premier entretien. Cependant, si incomplète que fût cette tentative, elle n'en fut pas moins chère à ce fils soumis et respectueux ; il espérait que sa mère aurait peut-être trouvé dans cette longue conversation des enseignements utiles pour sa conversion, l'objet de tous ses vœux. Il s'appuyait sur Dieu. Il le priait

et Lui demandait pour cette mère chérie les seuls biens véritables ; il se rappelait ce mot du vieux mendiant : Je vous souhaite le bonheur ! Lequel ? avait demandé l'enfant ? Le vrai. — En se reportant à ces premiers entretiens entre la mère et le fils, on croit revoir, à douze siècles de distance, la pieuse Monique appelant son fils à Dieu : ici les rôles sont changés, mais la mission est la même.

Au milieu des mêmes ruines, dut arriver la même résurrection. Les années se passent. Cette âme indifférente a-t-elle déjà fait un pas ? Pourquoi faut-il hélas, tant de temps à une âme chrétienne pour ouvrir des yeux si chers à une belle lumière ! Est-il permis d'oublier que, pour avoir la puissance des anges, il faut en avoir la patience, la fidélité, la délicatesse, le tendre et vigilant amour, le doux silence, la continuelle prière. Ce fils prédestiné sera l'ange gardien de sa mère, mais en restant, souvent aussi, invisible pour elle.

Souvent il recommença les mêmes tentatives, Tantôt prenant sa mère à part, au milieu d'une douce et intime causerie, il lui dira quelque chose de Dieu, de la Foi, de la paix et du bon-

heur des cœurs voués au Seigneur; mais, bien qu'il dise ces choses avec un accent pénétrant et ému, c'est un langage qu'elle ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre encore. Mais courage ! (mot bien cher, que nous rappellerons plus tard).

Quand le bien, le beau, le vrai s'incarnent ainsi dans une créature humaine, ils exercent une sorte de fascination si douce et si invincible qu'on ne sait comment résister. Il faut fuir, ou subir l'influence.

Au milieu de ces grandes et solennelles préoccupations, Dieu permit au malheur de visiter encore cette famille si douloureusement éprouvée déjà. S'il afflige des âmes saintes, c'est pour les rendre sans doute plus vigilantes et plus humbles encore; s'il afflige des âmes timides et irrésolues, c'est pour les fixer et les amener plus vite à lui; si ce sont des âmes infidèles qu'il appelle, c'est pour les sauver, en les éclairant sur leurs propres dangers. La pauvre mère, si vivement impressionnée déjà par les révélations de son fils, les oubliera en présence d'un malheur qui viendra l'anéantir et la rendre inconsolable. Sa fille chérie mouru

à l'âge de 18 ans ; elle avait terminé son éducation, et rentrait chez sa mère, heureuse et toute aux joyeuses espérances de la jeunesse. Tout en elle souriait à l'avenir ; sa piété, à la fois naïve et solide, austère et charmante, était une des douces consolations de son frère aîné qui voyait en elle une amie véritable, un ange consolateur. Quelle était la pensée de Dieu ? Était-ce de ravir au monde une âme déjà prête pour lui, et qui, du berceau à la tombe, n'avait su connaître que l'innocence et la pureté. Voulait-il avoir près de lui une voix puissante qui vînt le supplier pour ceux qui restaient ?

On dit qu'une mère ne se console jamais de la perte de ses enfants. Il y a dans son cœur quelque chose qui reste brisé à jamais, une douleur que le temps adoucit peu et qu'on n'ose même pas consoler.

Que faut-il à une pauvre mère accablée par une telle épreuve, si elle ne croit pas à cette toute-puissance de vie et de résurrection que Dieu a mise en elle ? Peut-on douter qu'en un pareil moment elle ne reçoive, dans le secret de sa douleur, des communications et des leçons qui doivent un jour porter leurs fruits ?

En effet, qu'est-ce que la vie du temps, cette vie périssable qui passe à travers les douleurs, si l'horizon n'y laisse voir la Foi et l'Espérance, la vérité et le sacrifice, l'épreuve et la récompense.

Les événements ont passé depuis cette cruelle séparation; mais sans laisser après eux les adoucissements de l'oubli : plus tard, longtemps encore, et jusqu'au dernier moment, le nom de la jeune fille ne pouvait être prononcé sans provoquer les larmes de sa mère et de ses frères. Heureuse douleur et grande douleur puisqu'elle joignit à la grandeur du sacrifice, le poids du temps et le prix du souvenir ! Les œuvres de Dieu sont toutes sorties de son cœur. Ceux-là le comprendront mieux qui auront davantage aimé.

VII

« C'est pour vous premièrement
que Dieu a suscité son fils, et i
vous l'a envoyé pour vous bénir,
afin que chacun se convertisse de
sa mauvaise vie. »

(Act. des Ap. ch. iv, 5, 26.)

Six mois s'écoulèrent après ce douloureux sacrifice, pendant lesquels cette leçon du Ciel apportait chaque jour ses lumières et ses conseils. Sans doute, disait le cher apôtre, sans doute je mérite peu cette grâce, mais j'ai si envie d'être à Dieu ! Ne pouvait-il pas dire avec saint Augustin : « Jésus-Christ est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à Dieu. — Je jette donc, ô mon Dieu, toutes mes inquiétudes en votre sein, afin que je vive et que je goûte les merveilles de votre loi. Vous savez mon ignorance, enseignez-moi ! Vous connaissez ma faiblesse, guérissez-moi ? »

Cette âme ardente et ferme ne connut pas un seul instant l'hésitation, elle avait deviné les splendeurs divines, les joies de l'amour de Dieu, le bonheur de l'immolation, le prix du sacrifice : l'Autel ! la Croix ! le Ciel ! Voilà cette Trinité Auguste pour laquelle il fallait briser le cœur de sa mère. Mais, ô miracle adorable de la grâce, en le brisant ce cœur, il le faisait naître pour les consolations les plus douces et les plus ineffables ici-bas, et pour ce bonheur d'un prix inestimable, qui se nomme l'Éternité.

Le chrétien qui sait vouloir, trouve toujours un Dieu qui *veut* avec lui.

A cette époque, la parole évangélique du R. P. de Ravignan, appelait à Notre-Dame de Paris une foule avide d'entendre cette voix éloquente. — Le P. de Ravignan l'écrivait lui-même avec cette simplicité si sainte et si vraie qui était en lui. « Le bon Dieu s'est montré véritablement; une impression de grâce extraordinaire s'est fait sentir, les conversions ont été fort nombreuses. » — Grâce aux prières et aux secours divins, disait-il ailleurs, les conférences de Notre-Dame et la retraite ont été œuvres bénies cette année. — Mon cœur est plein de

reconnaissance envers Dieu. — Trois ou quatre mille voix d'hommes chantant le Miserere, le Stabat. — Ce spectacle m'a touché profondément.

Le R. P. de Ponlevoy a trouvé pour peindre le talent du P. de Ravignan, l'expression la plus profonde et la plus juste : « *c'était la vertu qui prêchait la vérité.* » — Cette parole loyale et droite produisait sur les cœurs sincères et décidés une impression aussi prompte que décisive. O ! mon Révérend Père ! ce n'est point assez que le Monde vous ait dû la conversion de tous ces hommes égarés par les doctrines du siècle, ce n'est point assez que votre secourable ministère ait eu pour effet d'amener devant nos autels, les pères, les époux et les fils qui depuis si longtemps ne connaissaient plus le chemin du sanctuaire, il fallait encore, grâces vous en soient rendues ! qu'au nombre de ceux qui venaient entendre votre parole sainte, se trouvât celui qui devait, en vous écoutant, se réjouir de marcher dans votre voie.

Pierre Olivaint était entré par hasard à Notre-Dame, nous le lui avons entendu raconter bien des fois, — le père de Ravignan parlait du sa-

crifice et de l'oblation de soi-même. Pierre Olivaint, frappé de ces paroles qui allaient droit à son cœur, dit : *Voilà un homme qui me va !* Ce sont ses propres expressions. Aussitôt après le sermon, il alla demander le père de Ravignan ; ils eurent une longue conférence, se donnèrent rendez-vous pour le lendemain !... Cette nuit-là, dit-il, je ne dormis guère. Jusqu'à mon ordination c'est la plus grande émotion de ma vie.....

« C'est une grande chose pour un jeune
« homme, avait dit un écrivain célèbre (1), que
« ces premières visites à des hommes qui ne
« sont pas de son âge, et qui l'ont précédé dans
« la vie, surtout quand la gloire semble garder
« le seuil de leur demeure, à plus forte raison
« quand la sainteté s'unit à la gloire. »

Un dernier entretien eut encore lieu entre la mère et le fils ; cette fois ce n'était plus un conseil qu'il demandait, ce n'était plus un consentement qu'il implorait, c'était sa volonté qu'il faisait connaître, et qu'il annonçait irrévocable avec une voix tendre, mais ferme, et qui

(1) Le P. Lacordaire.

disait encore toujours : ma mère ! ma mère chérie, (c'était son expression habituelle), je vous en conjure, laissez-moi courir vers Dieu qui veut bien m'appeler, et pardonnez à votre fils cette résistance qui ne dépend plus de sa volonté.

Cesoir-là, cesoir de dernière lutte, Madame Olivaint resta toute la nuit dans la chambre de son fils, elle eut recours à tous les genres de persuasions, employant tour à tour la sévérité, la menace, la tendresse. Elle lui montra son désespoir avec toute l'énergie de sa nature ardente, avec toute l'habitude de son autorité, avec toute l'incrédulité de sa vie tout entière.

Tout était dit dans le ciel, tout était dit sur la terre.

Pierre était prêtre... Cette mère inconsolable, aussi froissée par cette résistance, que blessée dans son cœur et son autorité de mère par cette détermination irrévocable, s'était séparée de son fils en jurant de ne plus le revoir.

Mais celui qui réserve à une mère de tels privilèges, saura un jour effacer le souvenir d'un serment impie par les douceurs d'une tendre réconciliation chrétienne. Le pardon n'est point

un effort, c'est un bienfait de la grâce, c'est une voix de Dieu qu'on écoute malgré soi quand on aime...

Elle saura bientôt se dire, cette mère prédestinée :

La gloire et le bonheur de ma vie ont été la vocation de mon fils, vous l'avez dit, mon Dieu ! Il a choisi la meilleur part... »

1777
The first of the year was a very
cold one, and the snow lay
on the ground for several
weeks. The weather was
very disagreeable, and the
people were much
concerned for the
winter.

DEUXIEME PARTIE

I

« Heureux sont ceux dont la joie est de s'occuper de Dieu et qui se dégagent de tous les embarras du siècle. »

(*Imit. de J.-C.*, liv. III, ch. I.)

« Alors, comme une fleur qui n'attendait qu'un dernier rayon de soleil pour donner tous ses parfums, » Pierre Olivaint s'épanouit sous la bénédiction qui le fit prêtre; admis en 1845 dans la Compagnie de Jésus, tous les trésors de sa belle âme apparurent au jour.

Par un sentiment de respect pour la communauté, nous ne nous permettrons pas de franchir le sanctuaire et de raconter les cérémonies suc-

cessives qui vinrent à leur tour exciter la piété du P. Olivaint et lui conférer les droits que Dieu lui accordait. Pour nous qui sommes du monde, nous n'avons à parler de lui comme jésuite, que dans les diverses circonstances où il nous a été donné de l'apprécier, et de profiter de son saint ministère : nous ne pouvons douter qu'un des frères du révérend père ne vienne un jour nous initier à de nouveaux détails, et donner une satisfaction de plus à notre pieux intérêt. Nous n'aurions donc pas à nous occuper de ses deux années de noviciat passées à Laval et à Vannes, du séjour de quatre ans à Brugelette, comme professeur d'histoire, jusqu'à ses premiers vœux, 3 mai 1847, sans une circonstance touchante qu'il nous est doux de rappeler.

Un soir de mai 1847, une femme à l'aspect à la fois le plus douloureux, et le plus irrité, vêtue d'un deuil austère, vint frapper à la porte de la maison des pères jésuites demandant à parler à l'un d'eux... Le F. Olivaint était là, c'est lui qui dut l'informer que celui qu'elle cherchait était sorti. Puis, tout pénétré de compassion en présence de ce chagrin qu'il devinait aisément, il s'approche d'elle et lui demande avec un in-

térêt plein d'émotion, le sujet de son trouble.
« Ma fille ! s'écrie-t-elle, on me prend ma fille !
On la mène au couvent ! Je sais que c'est la faute
des prêtres... Je les déteste... et je veux les en
empêcher...—Pauvre femme ! dit l'humble frère
vous avez donc bien peu de confiance en Dieu...
en votre fille... et en vous-même?...—En Dieu!...
dit-elle, avec un air égaré, presque jusqu'à la
folie... Je ne sais pas... Puis elle s'abattait, se
concentrait en elle-même, et faisant tout à coup
un violent effort : Laissez-moi, lui dit-elle, il ne
s'agit pas de moi... Je cherche ma fille, je hais
les prêtres, je leur en veux... Pourquoi ? dit le
F. Olivaint du ton le plus calme et le plus doux.
— Pourquoi ? j'étais heureuse avec mon enfant,
je n'avais plus qu'elle, *monsieur*, et je la perds...
j'aimerais mieux la voir morte que religieuse...
Vous n'avez pas de fille, vous ; mon chagrin
vous est indifférent, vous ne le comprenez pas !
— Mais... j'ai une mère... répondit-il, une
mère que je chéris... et sa voix était pleine de
larmes ; je l'ai quittée pour la vie religieuse.
— Elle est vivante votre mère ? — Oui... — Elle
n'est pas fâchée?...

Le F. Olivaint n'avait pas revu sa mère depuis

l'aveu de sa vocation ; sa figure dut prendre un accent bien douloureux, il garda un long silence, puis il dit lentement : ma mère est la meilleure et la plus respectable des mères... Comme vous l'aimez ! répliqua la rebelle pécheresse. — Autant que Dieu nous aime, répliqua l'apôtre avec l'éloquent accent de la conviction sainte.

Pauvre femme ! ajouta-t-il, que je vous plains, Ah ! ce n'est pas sur votre fille qu'il faut pleurer... Mais Dieu aime toutes les mères, il vous aidera... j'en suis sûr... et, tombant à genoux : Prions !... s'écria-t-il. — Quelles paroles furent ajoutées à cette prière ? Quel est le secours qui vint du ciel ? Il ne nous est pas donné de pénétrer dans le secret ineffable de la grâce divine ; mais le jeune prêtre était déjà éclairé des lumières intimes de l'apostolat, car, à ces paroles touchantes, l'émotion, cette voix secrète du repentir, vint frapper à la porte de ce cœur coupable et endurci. Il en sortit un torrent de larmes, c'était la Foi. — Qu'ai-je donc, s'écria cette mère étonnée... je ne me sens plus fâchée contre ma fille... Ayez confiance ! et que Dieu soit béni, lui répondit cette même et si chère voix de l'accent le plus pénétrant.

Le lendemain et les jours suivants, elle vint encore et de son propre élan et de sa propre volonté : elle fit au Père qu'elle avait demandé le premier jour, les aveux les plus complets, et, disons-le, les plus coupables, mais aussi les plus humbles et les plus sincères.

Le 15 août de la même année, elle recevait pour la première fois son Créateur, son maître, son Dieu.

Première communion ! Première conversion !!

La fille resta fidèle à sa vocation religieuse, elle est encore supérieure dans un de nos sévères couvents de la Bretagne, où elle a rendu et rend tous les jours les plus grands services, grâce à sa très-remarquable organisation. Elle l'a connu cet apôtre de sa mère, elle a pu l'apprécier, et elle a eu de plus le bonheur de l'aider quelquefois dans ses charitables désirs.—Quant à sa mère, après quelques années passées encore dans le monde, elle eut soif de la prière,

re tira au couvent des dames du Très-Saint sacrement à Alençon. Elle conserva pour le père Olivaint la confiance la plus tendre et la plus reconnaissante.

Non loin de Lorient, se trouve encore une pe-

tite chapelle dédiée à l'apôtre saint Pierre; c'est la seule trace que cette dame ait voulu conserver de ses splendeurs passées, le reste fut pour les pauvres de Jésus-Christ. Le bon Père lui-même se sentit aussi fort attiré par cette âme qu'il avait arrachée à la mort.

« Quand on a été près d'une pauvre créature
« l'instrument de la lumière qui lui révèle sa
« chute et qui lui rend son élévation, cette cure
« sublime d'une mort qui devait être éternelle,
« inspire quelquefois aux âmes un indéfinis-
« sable attrait né du bonheur donné et du
« bonheur reçu. » (P. Lacordaire, *sainte Madeleine*.)

II

« Ils s'assemblèrent donc pour se préparer à combattre, et pour prier le Seigneur et implorer sa bonté et ses miséricordes »

(*Machabées*, liv. 1, ch. 14, 8, 44.)

Reportons nos regards en 1845, au début de la carrière apostolique du P. Olivaint. L'ordre des jésuites était persécuté, menacé, l'apôtre le plus heureux créé pour sa défense était le R. P. de Ravignan. On peut dire de lui que « son humilité était toute divine : nul sur la « terre n'a été l'objet d'une plus grande admiration, mais plus on exaltait son talent, plus « il s'enfonçait dans le néant. »

Déjà, depuis deux années, l'opinion publique s'inclinait devant ces efforts de la haine et de l'inimitié qui semblaient atteindre la victoire. Rien ne pouvait calmer les vagues terreurs

qu'inspirait au gouvernement le bruit qu'on faisait du nom seul des jésuites. Ils avaient heureusement dans la société, parmi les noms les plus illustres, de puissants appuis ; dans le monde politique également ils pouvaient compter d'illustres dévouements enfin dans le sein même de leur compagnie n'avaient-ils pas le plus illustre de leurs apôtres. Mais toutes ces grâces du ciel avaient devant elles des dangers formidables.

C'est à cette époque que le P. de Ravignan écrivit son admirable livre. « *De l'existence et de l'institut des jésuites.* » Néanmoins la lutte continua, et nous ne pouvons oublier les interpellations de la Chambre, devant lesquelles devait échouer la plus éloquente parole du plus éloquent des orateurs (Berryer, mai 1845.)

On ne peut douter de tout ce qu'eurent à souffrir et le P. de Ravignan et tous les membres de la compagnie de Jésus pendant ces tristes démêlés. Dieu lui-même semblait les laisser en ce moment à eux-mêmes et à leurs propres forces augmentées de leurs souffrances et de leurs sacrifices...

Trois années plus tard, l'archevêque de Paris

recevait sur les barricades la mort du héros chrétien, il était venu prêcher la concorde, et demander la paix... « et lui aussi poussant la vertu jusqu'à l'héroïsme payait de sa vie le repos de la France (juin 1848.) »

De cette triple contemplation du passé, du présent et de l'avenir, on pouvait certainement observer ce qu'il est permis d'appeler « les signes du temps. »

Ce n'était point l'incrédulité nettement déclarée ; c'était le scepticisme qui venait se présenter sous plusieurs formes, pour ébranler l'antiquité chrétienne sans l'attaquer encore ouvertement. A côté d'une vie de dévotion et de pratique se montrait une absence complète de respect des choses respectables.

Le luxe qui marche de pair avec la corruption des mœurs, commençait à atteindre des proportions inouïes ; l'argent surtout, « *ce maître qu'on ne peut servir* » suivant la parole du livre qui ne trompe pas, sans trahir le véritable Maître, l'argent traité en roi, en despote en Dieu ! Voilà cette époque où « tout marchait à l'excès. »

C'est au milieu de ces tristes difficultés que commencent les travaux apostoliques du

P. Olivaint. Dieu lui avait fait goûter le plus grand bonheur qui soit ici-bas, « celui de se consacrer entièrement à lui. » Aussi était-il pénétré de cette pensée de saint François de Sales : « La mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans partage. » Dieu lui avait donné, pour cette grande œuvre, une raison sublime et une imagination puissante, l'esprit le plus vif, le plus étendu, le plus pénétrant, qui, d'un seul bond, allait de suite à la racine même des choses. Il y avait joint un cœur d'une rare tendresse et d'un ardent dévouement, afin qu'il n'eût pas seulement les perceptions claires que donne l'intelligence, mais aussi les intuitions profondes qui viennent de l'âme. La perfection de sa piété fit le reste; et, comme les circonstances sont nécessaires pour éveiller la sainteté elle-même, Dieu le fit naître et vivre au milieu de toutes les secousses qui semblaient ébranler la chrétienté, afin « que, s'attaquant à toutes les
« erreurs, il fût amené à défendre tous les prin-
« cipes de la morale et à élever, à la veille des
« invasions barbares et à l'heure où les ténèbres
« allaient couvrir le monde, un monument re-
« ligieux si beau, si lumineux, si puissant, qu'il

« défiât tous les siècles et qu'il subsistât à travers toutes les ruines. »

Voilà comment il affrontait l'avenir, le regardant en face, sans crainte, sans défaillance, avec l'humble confiance que donne la foi et avec l'ardent courage que donnent l'espérance et la charité. Quand sur la terre il trouve des amertumes, des difficultés, des déceptions, des dangers, il regarde le ciel et il marche... Quand, par le merveilleux effet de sa vocation il se sent comme transporté au ciel, ravi comme saint Paul, il regarde la terre et il prie... Tout, dans ses œuvres, dans ses sacrifices, dans son ministère, dans sa vie intérieure, tout doit tendre au même but, arriver au même triomphe, parce que, lorsqu'une âme est grande par sa nature, elle devient sublime par le sacrifice.

III

« Que celui qui est appelé au ministère de l'Eglise, s'attache à son ministère. Que celui qui a reçu le don d'enseigner, s'applique à enseigner. »

(*Saint Paul aux Romains*,
ch. XII, 8, 7.)

Le P. Olivaint fut appelé au collège de Vaugirard en 1852 ; il fut d'abord professeur, puis directeur et prédicateur des élèves, enfin préfet des études, c'était son élément. Premièrement, il était heureux de se trouver avec les enfants qu'il aimait tendrement ; en second lieu, l'enseignement avait pour lui un très-grand attrait, il lui fallait cette liberté morale conforme à sa doctrine, parce qu'il considérait, avec raison, l'instruction comme un sacerdoce, le bien des âmes comme le premier devoir. Ainsi le P. Olivaint développait dans l'enseignement les qua-

lités qui devinrent les traits saillants de son talent.

Les impressions de l'enfance, disait-il avec raison, sont presque toutes ineffaçables ; il dépend donc du professeur de poser des principes qui résistent fermement et traversent, sans s'altérer, les erreurs et les entraînements de la jeunesse. Ses leçons se ressentaient de l'exactitude remarquable de sa pensée ; elles étaient claires, précises, nettement définies, pleines de sens, de tact et de réserve. Il n'oubliait jamais que, devant la jeunesse, il était devant le monde entier, et qu'il fallait en combattre les erreurs et les abus pour cette nouvelle génération. Voilà bien l'apostolat de l'enseignement, la responsabilité si lourde qui tombe sur ceux qui en sont chargés. Ses prédications étaient remplies du feu divin qui brûlait dans son cœur ; sa parole était noble, douce et touchante, pleine d'une simplicité tendre et affectueuse pour son jeune auditoire ; sa direction était aussi indulgente que paternelle. Il n'a connu la sévérité que pour lui-même. Cependant il s'affligeait vivement des dispositions ou des fautes qui lui semblaient sérieuses ; il veillait alors sur une

âme malade, comme s'il n'en avait eu qu'une seule à diriger. Sa sollicitude avait toutes les vertus de son âme et toutes les qualités de son esprit; sa vivacité, ses impatiences mêmes, dont il se repentait si amèrement, n'étaient qu'un témoignage de plus en faveur de l'intérêt si réel et si dévoué qu'il portait aux enfants.

Grâce à la sûreté de sa vocation, aux qualités éminentes de son cœur et de son intelligence, à l'ardeur de sa foi, à la sainteté de sa vie sévère, il avait marché bien rapidement sur la route de saint Ignace. Le P. Olivaint devait encore accomplir cette année importante de retraite et de prière qu'on appelle, *la 3^e année de probation*. C'est aux pieds de Notre-Dame de Liesse, dans cet antique sanctuaire riche de souvenirs et de miracles, qu'il résume ce grand acte si important qui doit consommer le religieux et lui conférer tous les pouvoirs requis pour son ministère.

C'est là qu'il étudiera de nouveau l'esprit de l'institut, les conditions de l'apostolat, la pauvreté, la souffrance, l'obéissance. — Son âme allait mûrir rapidement et donner ses plus beaux fruits, car elle avait fleuri dans la solitude et touchait à l'heure de l'épanouissement.

Après cette année de silence et de grande retraite, il dira ce que le P. de Ravignan avait écrit à la même époque de sa vie : « O mon âme, « entre généreusement dans la carrière ! Ne « crains pas, ne refuse pas le combat ! Sors de « ton repos ; exerce-toi ; tu souffriras, mais tu « vaincras. » et plus loin, « l'édifice est construit, le temple élevé en l'honneur et à l'image de Jésus crucifié. Jésus, venez ! »

Le 15 août 1857, il prononça ses derniers vœux dans la chapelle du collège de Vaugirard où il venait d'être appelé comme recteur.

IV

« J'ai donc sujet de me glorifier en *Jésus-Christ* du succès de l'œuvre de Dieu. »

(*Saint Paul aux Romains*,
ch. xv, 1, 17.)

Ces huit années passées à Vaugirard sont une vie tout entière, c'est là que le monde et la société commencent à connaître le P. Olivaint ! Il en était arrivé à ce moment où tout ce que Dieu a donné à une âme de lumière et de forces, ou tout ce que cette âme a elle-même amassé dans ses luttes secrètes de foi, d'humilité, de pureté, de dévouement, d'amour divin, s'épanouissent et arrivent à maturité.

Il va conduire en même temps cette importante maison d'éducation, l'objet essentiel et constant de ses soins et de ses préoccupations ; il la connaît déjà, il a passé bien des heures à

supplier le Ciel pour obtenir de lui tous les secours et toutes les lumières nécessaires, tant pour éviter les dangers qu'il redoute, que pour réussir dans le bien qu'il veut faire. Son humilité ne nous a point révélé toutes les douleurs, toutes les mortifications qu'il s'est imposées pour expier ce qu'il regardait comme des fautes et des impatiences, ou pour rendre le Ciel plus favorable aux vœux par lesquels il appelait sur cette maison qui lui était si chère la bénédiction et la grâce.

Mais Dieu n'a pas borné là ses efforts et ses fatigues, la vie du prêtre et celle du religieux ne connaissent ici-bas que le repos de la prière et du sacrifice. Il faut aborder cette lourde et si difficile tâche de la direction des âmes. Le soldat de Jésus-Christ ne connaît ni la crainte, ni la fuite, il est toujours prêt...

A lui seul le P. Olivaint eût personnifié cette vérité. « La foi, l'amour, les fortes espérances, « la paix, la certitude de Dieu, voilà ses armes : « la croix ! voilà sa route, le Ciel, voilà son « but.....

Et maintenant tout occupé des enfants, de la jeunesse et des âmes, il n'aura qu'un seul mot

à se dire : si le travail est difficile, Dieu le veut, et les secours et les consolations ne lui manqueront pas.

V

« Ce qui nous donne une grande confiance en vous, sachant qu'ainsi que vous avez part aux souffrances, vous aurez part aux consolations. »

(*Saint Paul aux Corinthiens*, II^e, ch. I, v. 7.)

Il y avait déjà douze ans que le P. Olivaint était séparé de sa mère. Pour lui la douleur était profonde, son cœur de fils et d'apôtre avait doublement à souffrir de cette séparation. Il avait cependant fait bien des tentatives, et n'avait obtenu qu'une seule grâce, son pardon. Pauvre Père ! Il y tenait bien, et il n'est pas difficile de deviner ce que fut, en pareilles circonstances, l'entrevue d'un tel fils et d'une telle mère. On ne sent jamais d'ailleurs les pures et profondes affections de la famille que lorsqu'on est triste. — C'est alors que les âmes s'unissent

dans une longue étreinte et sentent davantage tout le prix des larmes.

Le bon Père connaissait trop sa mère pour se persuader qu'avec des vertus aussi élevées, des chagrins que le temps n'avait en rien diminués, elle pût demeurer dans un si grand isolement. Elle était faite pour croire et pour aimer — elle en avait tant besoin ! elle souffrait tant, elle était si triste..., si malheureuse... Comment expliquer ses résistances autrement que par les profondes racines qu'avaient jetées dans son cœur les convictions de sa première enfance et de sa jeunesse. Il n'avait pas laissé passer un seul jour sans travailler devant Dieu à cette conversion tant désirée... à ce qu'il appelait : « le Ciel de sa mère. »

Il apporta à l'accomplissement de cette œuvre si chère, cette douceur, cette patience, ce tact exquis que possèdent les vrais chrétiens. Il avait peu parlé, jamais prêché, beaucoup aimé, toujours prié.

Le temps qui est toujours du parti de ceux qui savent attendre, était venu à son aide, aussi envisageait-il l'avenir avec une grande confiance.

Mais voilà qu'une maladie grave semble tout entraver. Cependant les maladies sont presque toujours des préparations à la grâce. L'âme peut alors reprendre tout son empire sur le corps affaibli.

Madame Olivaint, dont la santé était depuis longtemps déjà fort altérée, languit, s'affaiblit, et donna de sérieuses inquiétudes. Elle avait chaque jour la pieuse visite de son fils, mais l'intimité semblait disparaître sensiblement. Il en fut d'abord très-affecté. Puis, confiant dans la grâce de Dieu, sûr d'ailleurs de la tendresse de sa mère, il fut comme averti de considérer dans cet état des signes favorables. Fidèle à sa doctrine, il attendit encore. Il continuait à prier, à prier même près de sa mère avec une douce et tendre ferveur... Mais le mal ne s'arrêta pas, la maladie prit un caractère sérieux. On parla de danger ! et puis on parla de mort !... et la malade ne parlait de rien, n'écoutait rien, ne semblait rien entendre... Le malheureux fils considérait son néant avec douleur... enfin cédant au devoir et à sa tendresse, il alla droit à sa mère avec la fermeté et la vivacité que nous lui connaissons. « Ma mère, lui dit-il, il y a au ciel un

ange que vous avez bien aimé, c'est près d'elle, n'est-ce pas, que nous devons tous nous retrouver ? Oui, dit-elle, *je le crois*, j'ai assez souffert pour cela, et puis elle s'affaissa, et ne parla plus... Avait-elle cessé de vivre ? ou bien avait-elle cessé de douter ?..

Dieu seul put connaître les angoisses douloureuses de ce cœur si tendrement filial au milieu de ce silence qui le jetait dans une si pénible perplexité.

Que promit-il ? qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il souffert alors ?

Huit jours se passèrent ainsi, huit jours !... un siècle tout entier devant l'éternité qui s'entr'ouvrait. Qu'allait-il arriver ? qui l'emporterait de la mort ou de la vérité ?

Enfin cette somnolence inquiétante cessa, la fièvre disparut. Les forces revinrent un peu. Le danger était passé.

Mon fils, s'écria-t-elle ! pourquoi suis-je guérie ? puis, le regardant avec tendresse... Pardon ! lui dit-elle... Un silence solennel consacra leurs pensées.

Cependant si incomplet que fût ce premier pas, le P. Olivaint en ressentit une grande joie,

il comprit que sa mère acceptait la vérité, qu'elle la désirait même.

Il la quitta plein de confiance, il était heureux, il devinait qu'elle aussi le serait bientôt.

VI

« Vous m'avez fait connaître le chemin de la vie, et vous me remplirez de la joie que donne la vue de votre visage. »

(*Act. des Ap.* ch. III, v. 25.)

Six mois après, le P. Olivaint disait à Vaugirard une messe d'action de grâces et goûtait l'un des plus grands bonheurs de sa vie.

Ne pénétrons pas plus avant dans ces secrets si intimes de la mère et du fils. Laissons-les à leur joie et à leur reconnaissance.

Pendant de longues années, il avait poussé vers le ciel des cris qui n'avaient pas cessé d'augmenter cet amour, « *parce que pour être plus sûr de toucher le cœur de Dieu, il s'était efforcé de l'aimer davantage.* » Quand la source des larmes amères était tarie, il en versait d'autres bien douces aux pieds du Sauveur, et celles-là

ne tarissent jamais , parce que c'est l'amour qui les fait couler, et l'amour qui les recueille.

Cette mère et ce fils ne se quitteront plus maintenant, l'autel du Seigneur les trouvera souvent réunis. Celui qui passait une partie de sa vie à écouter les pécheurs et à pleurer avec eux, devait avoir la consolation de diriger sa mère. A qui pouvait-elle mieux confier son âme qu'à celui que Dieu avait choisi pour sa conversion ? Qui mieux que lui était capable de la conduire dans la voie du salut ?

VII

« Et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, tant des hommes que des femmes se multipliait de plus en plus. »

(*Act. des Ap.*, ch. v, v. 14.)

Pendant cette seconde période de sa vie apostolique le P. Olivaint eut encore d'autres consolations. La maison de Vaugirard prit une grande importance.

Le P. recteur avait le don de faire face à toutes les difficultés, il pensait à tout, comprenait tout, arrangeait tout. En causant avec les parents, il gagnait leur confiance et leur affection par la justesse et la simplicité de son langage, par l'attachement et l'intérêt si profonds qu'il portait aux enfants.

On croyait en lui, on se sentait heureux d'avoir un fils en de telles mains; le présent était facile;

l'avenir se laissait deviner sans appréhension.

Là on sentait un ami, on lui ouvrait son cœur et, de ces rapports fréquents et sincères, naissaient entre les parents et le supérieur une intimité et une unité de pensées qui sont un des grands secrets du succès dans l'éducation. Nous verrons à quel point ces jeunes gens si habilement dirigés resteront fidèles aux traditions de la pieuse maison quand nous aurons à nous occuper de toutes les œuvres fondées par cet apôtre ardent. Son influence sur les familles lui valut bien des consolations : plus on le connut, plus on voulut le connaître, et bien que spécialement consacré à la maison elle-même, il dut néanmoins consentir à donner au monde une partie de son ministère. Que voulait-il ce bon père ? Gagner au Ciel des élus, c'était sa seule ambition, et sa félicité ; doué d'une pénétration remarquable, il devinait les âmes malades et se sentait porté vers elles.

Le parloir de Vaugirard lui fournit une riche moisson, c'est là qu'il observait le monde, c'est là que sa charité lui donna si souvent de si heureuses et si secourables inspirations.

Il avait remarqué depuis longtemps, au parloir, une jeune et charmante femme qui, sous les dehors les plus heureux et les plus brillants, laissait pourtant deviner au fond de son âme un mal parfois difficile à porter. Elle venait voir les enfants d'une de ses amies absente : elle était aimable et bonne ; on se réjouissait de sa visite, et ce n'est qu'avec peine que les enfants la laissaient partir.

Le P. Olivaint s'approchait souvent d'elle et la remerciait, au nom des enfants, de son assiduité et de son dévouement. Elle répondait poliment, mais avec embarras. C'est cet embarras même qui encourageait le Père à lui parler aussi souvent qu'il le pouvait.

Un jour, à la fin du parloir, il vint à elle, et commença une conversation : la jeune femme rougit, et voulut s'en aller. — Je désirais vous demander, dit le père, comment il se fait que nous n'ayons pas vos enfants. — Ils sont si petits, répondit-elle, et puis..... je ne crois pas que j'obtienne de M. de X. la permission de les mettre ici.

Oh ! dit le père presque malicieusement, les femmes font ce qu'elles veulent, et M. de X.

ne vous refuserait pas, j'en suis sûr. — Mon révérend, père, je vous supplie de ne pas insister, répondit-elle de l'air le plus tristement embarrassé, et elle partit... Plusieurs mois se passèrent sans qu'elle reparût au parloir de Vaugirard. Mais la Providence a, pour l'accomplissement de ses desseins, des moyens mystérieux et toujours sûrs.

Un jour, il fallut absolument revenir au collège, et reprendre auprès des enfants le même rôle d'affection et de dévouement; de plus, une amie avait écrit de l'étranger à Madame de X. pour la prier de vouloir bien demander l'admission de son fils au collège de Vaugirard. Elle revient, assez embarrassée pourtant, et ennuyée de cette délicate mission, qui devait être pour elle l'occasion d'une autre conversation avec le P. Olivaint. Elle fut reçue avec la même bonté, la même simplicité : le bon père ne fit aucune remarque ni sur sa gêne ni sur sa longue absence. Il prit des notes sur un petit carnet, comme il en avait l'habitude, et dit à Madame X. qu'il se chargeait de répondre lui-même à toutes les questions de son amie. Puis il se lève et veut se retirer. — Peut-être, lui dit-

elle, aurai-je un autre service à vous demander, mon père, mais pas aujourd'hui. — Quand vous voudrez, Madame, je suis toujours prêt, dit-il avec sa même bonté, et il s'en alla.

Quelques jours après, Madame de X. reçut la lettre suivante :

MADAME,

J'ai envoyé un prospectus à madame d***, j'y ai joint l'explication demandée, je reçois à l'instant sa réponse, elle se décide à garder encore son enfant. Votre mission de charité est donc terminée; mais vous m'avez parlé d'une autre chose sur laquelle vous désirez me demander conseil, je suis tout à votre disposition, et si je ne puis vous promettre de vous éclairer selon votre désir, au moins je vous prie de bien compter sur mon dévouement, ainsi que sur les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, madame la marquise,

Votre très-humble serviteur,

P. OLIVAIN.

7 janvier, 1862.

Cette lettre, bien simple en apparence, fit une grande impression sur la jeune femme : elle redoutait une invitation plus pressante, elle fut très-soulagée d'abord, puis se sentit plus portée vers le bon père. — Disons-le, ces dehors char-

mants cachaient de grandes douleurs, de grandes fautes et de grandes difficultés. Elle avoua plus tard que le regard pénétrant du R. Père lui causait un trouble extrême : comme tous les cœurs coupables, elle croyait qu'il lisait dans son âme... Avait-elle tort ? déjà elle se sentait attirée, mais, à l'idée d'un aveu, elle reculait encore, elle reculait toujours... courant après une occasion, et la fuyant quand elle se présentait. Personne autour d'elle ne pouvait soupçonner un tel éloignement de Dieu ; elle avait du moins le respect de l'exemple. Un jour elle fut bien étonnée de voir arriver près d'elle une de ses amies, Anglaise d'origine, protestante et femme d'un rare mérite. Elle venait lui demander certains conseils pour ses enfants qu'elle élevait forcément dans la religion catholique, qui était celle de leur père ; et puis, entraînée par sa confiance, elle mit son amie au courant de ses chagrins, malheureusement très-sérieux. — Je voudrais, disait-elle, connaître un prêtre intelligent, vous devez avoir un bon confesseur, parlez-lui de moi, vous me rendrez un vrai service, et je vous autorise à lui dire à mon égard ce que vous jugerez utile. — En un pareil

moment, Madame de X eut la pensée de faire l'aveu de son impiété. Selon elle, c'était ce qu'il y avait de plus simple, mais alors n'aurait-elle pas à se reprocher d'avoir reçu les confidences de son amie ? Cette considération la décida. Elle promit toute sa bonne volonté, et vint en toute hâte trouver le P. Olivaint, lui exposa avec une franchise parfaite l'objet de sa mission, en ajoutant timidement et tristement qu'elle n'était point en état de donner de tels conseils, et qu'elle avait été *bien embarrassée* de répondre à la question du confesseur. Plus elle parlait, moins elle pouvait dominer son émotion... Je ne suis pas une femme pieuse, s'écria-t-elle en pleurant... — Mon enfant ! lui dit le bon père avec un accent pénétrant, je vous en supplie ! laissez-moi vous faire un peu de bien ! Il y a si longtemps que vous souffrez, il y a si longtemps que j'éprouve le besoin de vous consoler. Cette sollicitude si sainte, si bonne, si touchante, fut comprise par ce cœur qui n'avait pas encore perdu toute sa délicatesse. La pauvre jeune femme se mit tout de suite à l'aise : on sentait si bien, près de ce bon père, qu'on était avec le bon Dieu ! Ils montèrent à la cha-

pelle, et Dieu bénit à la fois la pénitente et le confesseur.

Au sortir du saint tribunal, elle était radieuse ! la grâce avait parlé, Dieu avait pardonné. Avec un cœur généreux et franc, tout est simple et facile. Maintenant, lui dit le bon père, soyez l'apôtre de votre amie.

Mais bien que très-occupée de son amie, la jeune convertie voulait remettre sa conscience plus en ordre, elle avait besoin de revoir plus à fond, et avec calme, tout ce long passé d'iniquités ; il fallait reprendre les habitudes pieuses abandonnées si longtemps, elle s'effraya même du chaos dans lequel étaient tous ses souvenirs, elle l'écrivit au R. P. en lui demandant ce qu'elle devait faire, et voici comment il répondit :

MADAME ET CHÈRE FILLE EN N.-S.,

Que N.-S. est bon, qu'il aime les âmes ! Je le bénis avec vous de tout mon cœur et je le prie pour vous. confiance et courage ! (*ses deux mots de prédilection*). Comptez sur Lui, Il achèvera ce qu'Il a commencé. Laissez-Le faire, laissez-vous faire. Vous pouvez, pour cette fois, seulement, prendre quelques notes, si cependant

vous ne craignez pas d'être troublée par là. Je ne vous permettrais pas un seul mot écrit, si votre angoisse devait en être augmentée. En tout cas, je vous assure qu'il sera facile de tout débrouiller, de tout éclaircir : Courage et confiance, et tout ira bien. Si vous êtes retenue vendredi, venez samedi ou dimanche avant midi. Si vous ne pouvez venir que dimanche vers 1 h. 1 h. 1/2, écrivez-moi. J'ai bien pensé devant Dieu à votre amie ainsi qu'à vous, ce qui arrive pour vous me donne une grande espérance pour elle. Je vous bénis bien paternellement en J.-C.

P. OLIVAINT.

23 septembre 1863.

Le bon pasteur avait ramené la brebis fidèle, et, sans venir troubler en aucune façon l'humilité de ses convictions, il est bien doux de répéter ici, qu'elle fut pour le R. P. un sujet de grandes consolations : son cœur pour le bien, ne voyait plus d'obstacles, et elle consacra à des œuvres pieuses son temps et une partie de sa fortune. Trois années plus tard, elle avait la douce joie d'assister à l'abjuration de son amie. Les difficultés avaient été immenses. C'est là que le P. Olivaint déploya toutes les ressources de sa patience et de sa mansuétude; plus il avait étudié cette âme, plus il s'y était attaché.

S'il était possible de dire que son zèle avait des préférences, il faudrait ajouter que c'était pour les conversions protestantes. Sans doute, comme jésuite, c'était déjà sa mission, mais il jouissait surtout de la ferveur de ces âmes nouvellement gagnées au ciel, et était heureux de leur bonheur.

Voici encore une de ses lettres qui nous a été confiée à ce sujet.

MADAME ET CHÈRE FILLE EN N.-S.

Merci de votre petite lettre. Profitons du retard pour mieux prier et pour assurer, par la prière, la conversion de cette chère âme. Il y a dans sa lettre de bonnes paroles qui me donnent, en N.-S., une véritable espérance. Aidez-moi, vous le devez tout spécialement, rappelez-vous pour m'aider, d'une manière efficace, selon votre désir, que les efforts sur vous-même et les petits sacrifices que nous pourrions offrir à Dieu sont encore les meilleures prières.

Courage, confiance. Je prie pour vous et je vous bénis paternellement, en N.-S.

Votre père bien dévoué,

P. OLIVANT.

Il avait l'habitude de répondre, ne fût-ce

qu'un mot, à toutes les lettres qu'on lui écrivait.

Nous profitons de la permission qui nous est accordée pour donner ici quelques unes de ces réponses.

Toutes ces lettres bénies font pressentir une conversion, un retour vers Dieu, un chagrin à consoler, un encouragement à donner; oui, on peut bien répéter cette parole attribuée à un saint : « le Bon Dieu lui avait prêté son cœur. »

MON ENFANT,

Je compte sur vous mercredi. — Confiance et courage. — Surtout ne laissez pas la tristesse s'emparer de votre cœur. Je n'oublie pas madame de ***, devant Dieu. Je prie bien aussi pour vous. Soyez généreuse avec N.-S. c'est le grand secret de la joie et de la dilatation du cœur,

Votre bien dévoué,
P. OLIVAIN.

C'est avec autorisation et d'après des communications personnelles, que nous avons pris la liberté de raconter ces différentes conversions.

MON ENFANT,

Après ma retraite, vous viendrez me voir. Je vous en dirai plus en quelques paroles que dans une longue lettre. Vous le verrez, vous n'avez pas à douter de ma bonne volonté, de mon dévouement, et, je l'espère, il me sera facile de ranimer votre confiance et votre courage.

Je vous bénis bien paternellement,

P. OLIVAIN.

19 décembre 1864.

MADAME ET CHÈRE FILLE EN N.-S.,

Je prends bien part à votre chagrin et je prierai bien pour vous. Je prierai bien pour vous surtout en pensant au danger qui vous menace! Je suis bien heureux de vous entendre dire que vous priez *tendrement* N.-S. Bien, mon enfant, mettez toute votre confiance en lui, surtout si le danger se présente. Ayez le calme de la confiance et vous aurez la faveur de N.-S. lui-même à votre service, et contre ce danger et contre vous-même. Tâchez, malgré les difficultés des circonstances, de préparer votre âme à la sainte visite dont nous avons parlé l'autre jour. Confiance et courage. Je prierai pour vos enfants, priez pour les miens, nous priérons ensemble,

Votre père bien dévoué,

P. OLIVAIN.

Le P. Olivaint, par un ascendant plus facile

à sentir qu'à expliquer, commençait à prendre une position très-exceptionnelle à Vaugirard : n'y avait-il pas reçu les grâces les plus précieuses ? Il avait eu le bonheur d'y faire ses vœux solennels le 15 août 1857. — Il avait amené sa mère au pied des saints autels, il la voyait pieuse et digne enfin des dons précieux qui enrichissaient son âme.

Il avait donné à la maison d'éducation une importance de premier ordre. Tout y marchait bien, il avait d'ailleurs pour cela les qualités qu'il fallait avoir ; la main très-ferme et le cœur très-large ; il n'admettait pas qu'on manquât à la règle pas plus qu'un soldat ne manque à la discipline, condition essentielle pour la vie commune et véritablement occupée. Il pensait à cet égard comme le P. de Ravignan « L'homme sait ce qu'il apprend, et possède ce qu'il acquiert ». Son apostolat avait été mille fois béni, les conversions et les abjurations très-nombreuses et très-consolantes. Désormais le P. Olivaint allait être exclusivement occupé de la direction des âmes.

VIII

« Celui que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu ; parce que Dieu ne lui donne pas son esprit pour mesure. »

(*Saint Jean*, ch. iv, v. 34.)

Au mois d'août 1865, il est appelé à la maison de la rue de Sèvres comme supérieur : c'était la dernière station de son glorieux apostolat, mais ce n'est pas le terme de ses bienfaits. De ce cœur détaché de tout, et de lui-même surtout, naissait un zèle ardent et infatigable ; sa vie ne fut qu'un long sacrifice à la charité ; il faut remonter à saint Paul et arriver jusqu'à saint François de Sales, pour trouver un amour des âmes aussi tendre et aussi dévoué.

En sa qualité de supérieur, le P. Olivaint croyait avoir à commander surtout par son exemple. On sentait qu'il devenait plus austère.

encore et plus sévère pour lui-même. Dans sa direction, il avait pour les âmes les attentions les plus délicates, la sollicitude la plus tendre. Sans doute, il était quelquefois forcé d'avoir recours à la sévérité, mais il savait la tempérer par un sentiment paternel qui éclatait dans ses reproches et les faisait accepter comme un nouveau bienfait. On voyait, ainsi qu'il le disait lui-même, *qu'il avait toujours peur de faire de la peine*. C'est ainsi qu'il parlait au cœur, qu'il l'ouvrait à la confiance à laquelle il tenait par-dessus tout : « Mettez-vous bien à l'aise, disait-il toujours, et, si je ne vous fais pas de bien, dites-le-moi ; on peut tout me dire. » En effet, il acceptait même une plainte avec reconnaissance. Sa fermeté se ressentait de son intelligence large et vraie ; il n'avait rien d'étroit ; les petits chemins, les petits moyens lui étaient inconnus. Il allait droit au but, et droit à Dieu.

On peut dire de lui, comme de saint Augustin : « il menait à Dieu par la voie large de l'amour et de la générosité. »

« De ce cœur ainsi refait et détaché de tout
« par l'amour de Dieu, s'exhalait une pureté
« angélique qui lui inspirait une réserve tou-

« chante ; mais ni cette humilité ni cette pureté
« ne nuisaient à l'autorité et à la tendresse de
« son zèle. »

Nous recevons encore la communication de quelques-uns de ses petits mots touchants où s'épanouissent si bien la simplicité et l'affection toute paternelle de ses relations. Ces lettres bien que toutes simples et toutes familières seront lues cependant avec le plus grand intérêt parce qu'elles peignent mieux que nous ne pourrions le faire tous les trésors de sa sollicitude, et le soin avec lequel il venait au secours des âmes qui avaient encore besoin d'être soutenues.

MON ENFANT,

Un mot à la hâte. J'ai bien prié, ce matin à la messe, pour vos intentions. Confiance et courage. Je remercie N.-S. du bien qu'Il vous a fait par moi l'autre jour. Livrez-vous à Lui et là-bas, Il vous fera beaucoup plus de bien encore, si vous le voulez, directement par Lui-même. Demandez-Lui la force des sacrifices que vous sentez qu'il vous demande.

Je vous bénis en lui,

Votre père respectueux et dévoué,

P. OLIVAIN.

MON ENFANT,

J'aurais un service à vous demander. Venez, si cela ne vous dérange pas, venez dimanche avant midi. Vous vous confesserez par la même occasion. Vous ne vous étonnerez pas de me voir procéder si simplement avec vous. C'est que j'ai confiance en vous. Je compte sur vous et je suis en vous bénissant,

Votre père, en N.-S.

P. OLIVAIN.

7 juin 1867.

MADAME ET CHÈRE FILLE,

Je suis bien en retard avec vous; et je ne puis vous écrire qu'un mot : excusez-moi doublement.

J'ai été bien content de votre lettre. Il y a là un travail de la grâce, une bénédiction marquée de Dieu. Tâchez d'y être bien fidèle. Que je suis heureux de la méditation du matin, et de la visite au Très-Saint Sacrement. Continuez, continuez. Je ne vois rien qui puisse vous empêcher d'approcher de la Table sainte, humiliez-vous devant Dieu, demandez-lui pardon de toutes vos faiblesses et ne manquez pas de communier.

Je vous bénis paternellement,

P. OLIVAIN.

MON ENFANT,

Merci de votre bonne lettre. Oui, la messe pour vous, lundi prochain, à 5 h. 1/2.

Communiez malgré vos craintes, je prends tout sur moi. Confiance, courage, nous arriverons. J'ai bonne espérance. Nous surmonterons toutes les difficultés. Je n'admets pas que vous puissiez manquer de cœur. Je n'admets pas que N.-S. puisse vous refuser son secours,

Votre père bien dévoué en N.-S.

P. OLIVAIN.

MON ENFANT,

Je regrette de ne vous avoir pas vue depuis si longtemps. Je regrette de ne pouvoir vous voir à Paris. Je suis retenu ici par une multitude d'occupations pressantes, tâchez donc de venir au moins jeudi matin. Vous ne devez pas laisser passer ainsi la fête de Noël. Mon enfant, je vous en prie, ne négligez pas votre âme. N.-S. a été si bon pour vous; gardez bien les grâces que vous avez reçues.

A jeudi matin.

Votre père qui vous bénit.

P. OLIVAIN.

La piété du souvenir aime à se reporter jusqu'aux moindres détails; c'est un reliquaire qu'on enrichit de tous les fragments échappés de ce cœur si paternel et si dévoué. On voudrait tout rappeler, tout dire, tout écrire, tout recueillir, tout garder! Chaque mot a une telle valeur, un tel prix aujourd'hui!

Il est bien certain que toutes les conversions se ressemblent quant au but et au résultat. Mais elles sont amenées par des circonstances bien différentes et qui gardent chacune un caractère intéressant à étudier pour y apprécier comme il convient le secours et l'inspiration de la grâce apostolique. On voit ainsi éclater à chacune d'elles, que nul plus que lui, n'avait reçu de Dieu, avec la charge des âmes, la science et le pouvoir de les sauver !

Quel enseignement et quelle leçon ! quelle puissance et quel respect ! et pourquoi faut-il que des vérités aussi profondément saisissantes aient été et soient encore non pas seulement oubliées, mais profanées, et disons-le, persécutées !

Au nombre des vertus qui ont fait du P. Olivaint l'objet d'une vénération générale, il faut citer la [discrétion : il la possédait sous toutes les formes, dans toutes les nuances, avec ce tact si finement délicat qui était inhérent à toute sa nature. Aussi était-ce un des secrets de la confiance si profondément filiale qu'on avait en lui.

Nous croyons nous conformer à *ses désirs*, en

ne parlant que des faits qui nous ont été communiqués avec la permission de les raconter : mais ceux-là, nous les rapporterons autant par un besoin de reconnaissance et d'admiration que par le désir de les voir servir au bien et à l'édification de tous.

IX

« Jésus l'ayant vu couché, et connaissant qu'il était malade depuis fort longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri? »

(*Saint Jean*, ch. v. 5, 6.)

Qu'ajouterons-nous encore à toutes ces lettres? C'est le bonheur d'un livre qui s'adresse aux meilleures pensées de l'âme, de pénétrer plus avant encore, afin d'y exciter des émotions pleines d'espérance.

Un homme qui a occupé, sous l'empire, une des fonctions les plus élevées nous a transmis ce récit avec prière instante de n'en rien omettre.

En juillet 1864, le P. Olivaint avait été demandé en toute hâte auprès d'un illustre personnage, un des grands de ce siècle qui touchait à son heure dernière.

La maladie avait été longue, le malade d'une obstination désolante. Personne n'avait eu le privilège de prononcer devant lui le mot de prêtre, d'église ou de religion, sans provoquer une scène tellement violente qu'on pouvait craindre un dénoûment fatal. Les enfants et les petits-enfants, sans être précisément fervents, avaient des habitudes pieuses et régulières. Le tourbillon et l'élégance du monde les occupaient sans doute beaucoup; mais, devant la mort, les idées de dissipation s'enfuyaient pour faire place aux pensées sérieuses de la réalité; d'ailleurs, ils avaient du cœur, du dévouement, et ils étaient profondément malheureux de la résistance si énergiquement hostile de leur aïeul. Ils appelèrent successivement près d'eux plusieurs prêtres de leurs amis afin de trouver, à l'aide de leurs bons conseils, un moyen de victoire; travail inutile, peine perdue, rien n'avait réussi. Une seule personne semblait rester étrangère à cette scène d'angoisses et d'inquiétudes. C'était le frère du moribond, il n'avait de la vieillesse que les années, et les faisait oublier par les charmes de son esprit, de son intelligence et de son cœur. Mais, comme

son frère, dont il était l'aîné, il cessait d'être aimable et bon dès qu'on abordait la plus simple des questions religieuses. Il semblait en quelque sorte veiller sur son frère pour empêcher les sollicitudes et les efforts du ciel de le toucher.

Cependant tout annonçait la mort, il n'était plus possible d'attendre plus longtemps. Chaque journée commencée pouvait être la dernière, et chacun, dans la loyauté de sa conscience, se reprochait la résistance du moribond qui pouvait être la conséquence de sa tiédeur et de sa négligence.

Enfin les hésitations cessent. Il faut agir et agir vite ! Une des filles du malade, madame de C. s'approche et demande à son père la permission d'être un moment seule avec lui. Le vieillard y consent avec ce même air de bonté qui lui était habituel. — Mon père, lui dit-elle, vous ne nous avez jamais fait de peine, mais aujourd'hui vous nous désolez ! Ce matin vous avez annoncé qu'avant de mourir vous vouliez bénir vos enfants : et vous ? ne voulez-vous pas la bénédiction de Dieu ? Pourtant lui seul a le droit de vous la donner, et vous-même ne pouvez bénir vos

enfants qu'en son nom? Vous les aimez trop! vous ne résisterez pas plus longtemps à leur tendresse et à leur douleur. Toute votre vie vous avez été l'homme du devoir, soyez, aujourd'hui surtout, l'homme du devoir et l'homme de l'exemple..... Comment, par quelle voie mystérieuse cette simple parole parvint-elle à toucher un cœur endurci? l'essentiel est qu'il le fut...

Allons, dit-il; mais fais moi venir le recteur de Vaugirard, j'ai entendu dire, à mon frère, que c'est un homme d'esprit. — Voilà comment le P. Olivaint fut appelé dans cette maison, où il devait faire tant de bien!

Le mourant accomplit ses derniers devoirs avec un bonheur et une sérénité qui faisaient pressentir et deviner qu'il comprenait déjà toutes les joies du ciel. — Deux jours après, il s'éteignit sans agonie, après avoir *béni ses enfants*, tenant dans une de ses mains celle de son frère et de l'autre pressant celle du nouvel ami qui l'avait amené près de Dieu.

Quelques jours après, le P. Olivaint reçut la lettre suivante :

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous avez converti mon frère à son heure dernière. Dix minutes avant sa mort, il m'a dit tout bas pour moi seul : — Écoute ce prêtre-là, il dit vrai. J'ai eu tort de faire comme toi, grâce à lui je mourrai content.

Je dois vous avouer, mon révérend père, que mon frère a été la plus grande affection de ma vie, et pourtant il y a des choses que je ne lui ai jamais confiées. Il n'avait pas, lui, les mêmes idées que moi sur la religion ; il ne voulait pas aller à l'église, mais il croyait en Dieu et reportait à Dieu tous les sentiments d'honneur de bravoure et de loyauté auxquels il a été si constamment fidèle... Moi, je croyais, et j'ai cru toujours à tous les dogmes de l'Eglise ; mais je n'en ai suivi aucun. Je suis donc bien plus coupable que mon frère. J'ai été bon soldat, et brave comme les autres, jamais je n'ai eu le courage de faire connaître à un homme certains secrets que je voulais emporter avec moi dans la tombe. Mais, depuis la mort si belle et si calme de mon frère, j'ai bien souffert et je vous demande, mon révérend père, le secours de votre patience et de votre charité pour m'aider à vaincre cette résistance qui a empoisonné ma vie.

Le père lui répondit :

Venez me voir, lundi matin, et comptez sur mon dévouement. Confiance et courage.

P. OLIVAIN.

Le lundi, au lieu d'une visite, le révérend père recevait cette seconde lettre.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je suis un lâche !... mais je n'irai pas vous voir ; j'aime mieux essayer de vous raconter, par écrit, ce que depuis si longtemps je voudrais vous avoir dit...

Le premier de mes malheurs fut de faire une mauvaise première communion. La veille de ce jour, auquel je ne puis penser sans frissonner, je commis une grande désobéissance, qui entraîna dans ma chute un de mes camarades... Tous deux nous fûmes effrayés et de la punition et des conséquences de cette faute, et nous décidâmes qu'il fallait n'en rien dire. J'ai 78 ans, mon révérend père, et, quand je me vois à l'âge de 12 ans, m'approchant de la table sainte en compagnie de mon camarade, avec ce cœur qui cachait une faute, après avoir été si tendrement invité à la confiance... J'ai conçu de moi-même une honte qui a été la torture de ma vie toute entière. Deux ans après, mon complice sacrilège et moi, nous nous promenions en bateau : un faux mouvement fait chavirer l'embarcation et nous tombons tous les deux à l'eau. Des secours arrivèrent assez promptement pour nous arracher à la mort, mais mon camarade ne survécut pas longtemps. Il mourut trois heures après en me disant avec un sourire amer empreint de reproche : Et notre première communion !

Moi je vis et je porte le fardeau de cette mort ! Ces dernières paroles sont restées gravées en traits de feu dans mon cœur. Ce souvenir horrible ne m'a pas quitté un seul instant ! Je l'ai vu, cet enfant, dans toutes mes pensées : quand je croyais me réjouir, il venait m'interdire toute joie. J'ai recherché l'isolement, j'ai voulu fuir tout attachement, toute amitié, afin de ne donner à personne une part de cette charge qui m'a semblée si lourde. Devant mes enfants, ma rougeur aurait trahi ma honte et mes remords... quels regards de mépris et d'aversion je porte sur moi-même ! Je n'ai su faire qu'un seul effort, celui de tromper mon frère, pour lui *voler* son estime à laquelle je tenais avec une véritable passion. Si j'avais cru qu'il pût lire au fond de mon misérable cœur, ma mort eut été certainement la conséquence de cette fatale découverte. A défaut d'un oubli impossible que j'ai vainement cherché partout, il me restait au moins le pardon que j'aurais pu mériter par un aveu sincère ; mais Dieu, sans doute, en me refusant le courage de le prononcer, voulait me faire expier plus sévèrement ma faute. Et pourtant je jouissais ainsi de l'estime générale. La mienne seule m'était refusée. Je voyais et j'accomplissais mon devoir envers tout le monde excepté envers moi-même.

Maintenant que mon frère est mort dans l'erreur où je l'ai laissé toute sa vie, maintenant que j'ai touché la main qu'il vous tendait, je suis encore plus malheureux.

Mon révérend père, je vous ai tout dit, je suis entré une fois dans le chemin de la vérité, je l'ai suivi jusqu'au bout en courbant la tête, venez à mon secours et aidez-moi à la relever.

Il est facile de se figurer l'impression produite par une semblable lettre quand on a eu le bonheur de connaître le P. Olivaint. Nous ne savons pas ce qu'il a dû répondre. Mais la lettre suivante nous prouve qu'il avait su toucher ce cœur coupable et malheureux.

6 mai 1867.

MON RÉVÉREND PÈRE.

Tous les anges du ciel descendus sur la terre n'auraient eu ni plus de cœur ni plus de tendresse, ni plus de consolations à donner. Je voudrais avoir votre âge, je me ferais jésuite pour avoir le droit de faire vivre des morts, et d'apprendre le bonheur à ceux qui, sans vous, ne l'auraient jamais connu.

Je veux qu'après moi on sache que, grâce à vos efforts si généreux, à votre abnégation si charitable, à votre éloquence si pénétrante, à votre cœur si dévoué, un pécheur trop coupable a connu la douce consolation du repentir, qu'il a pu parcourir cette route bénie qui mène au bonheur éternel, merci mon père bien aimé, merci !

Ces lettres, d'après les volontés dernières de celui qui les avait écrites, ont été communiquées seulement après sa mort, le 1^{er} juin 1871.

Lorsqu'il sentit arriver ses derniers moments,

il déclara qu'il réservait à Dieu seul les instants qui lui restaient à vivre. — Il reçut les derniers sacrements avec des sentiments de foi, de reconnaissance, d'amour et de contrition qui resteront gravés dans sa famille pour l'édification et l'exemple de tous.

Une de ses nièces, la vicomtesse de N... le voyant s'affaiblir, bien qu'il portât encore l'expression d'une grande douleur, s'approcha de son chevet, et lui demanda s'il souffrait beaucoup. — Non, répondit-il, j'ai appris à supporter la souffrance, et je ne redoute plus la mort. Je la vois sans crainte et sans effroi. J'entends toujours ces mots aujourd'hui si sacrés : Courage et confiance !

Oui, courage comme lui ! confiance en lui ! et il s'éteignit en donnant une dernière larme à son pasteur, une prière à son sauveur, un sourire à son Dieu !

X

« Comment pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul. »

(*Saint Jean*, ch. vi, 54.)

Le P. Olivaint, malgré le nombre écrasant de ses travaux apostoliques, fut obligé d'aborder aussi la prédication. Il s'attristait, nous le savons, depuis bien longtemps du désordre moral, et des catastrophes qu'il sentait imminentes. Doué de la vue claire que donne la Foi, il s'inquiétait, hélas ! avec trop de raison, et les événements ne devaient que trop tôt justifier ses sombres prévisions. Ce serait le cas de répéter avec un auteur du siècle dernier : « Toutes les barrières sont brisées. On pense et l'on agit à outrance. — On acceptait un frein, désormais on n'en acceptera plus. » Sans doute

de nobles esprits protesteront contre cet abâtardissement des idées et ce matérialisme des sentiments. Mais, sur quelque branche que nous portions les yeux, nous allons rencontrer les mêmes symptômes. Les hommes qu'on a vus naître et grandir en ambition, sont tous livrés à ce mouvement impétueux qui emporte les esprits. Cette soif de jouissances matérielles, l'indifférence croissante en matière de principes, enfin ce culte corrupteur des richesses, le peu de scrupule apporté dans les moyens de les acquérir : tout annonçait une dissolution générale qui devait se terminer par un coup de foudre... On pourrait presque dire que le paganisme, ce vieil ennemi du christianisme, cherche une porte pour rentrer dans la société et se réjouit de l'avoir trouvée. « Ce n'est plus au-dessus de sa tête que l'on voit l'idéal c'est de niveau. »

Il y eut alors comme un débordement d'écrivains et comme un déluge d'écrits qui annonçaient le dénouement terrible. « Paris, disait un auteur au début de ce siècle, est plein de jeunes gens qui prennent quelque facilité pour du talent ; de clercs, de commis, d'avocats qui se font auteurs et recherchent la célébrité dans la

publicité d'œuvres subversives. La presse, en abordant tous les sujets, est devenue la puissance la plus active et la plus adulée. C'est elle qui sait parler la langue révolutionnaire : elle sape le catholicisme en attaquant la papauté, elle détruit la morale en ridiculisant ses héros, et voilà l'explication de cette irruption sans exemple de feuilles populaires exaltées ou satiriques, distillant le poison, ou distribuant l'injure, servant la calomnie, semant le paradoxe, donnant un écho à toutes les passions, faisant briller d'un faux éclat toutes les idées et réunissant dans un concert maudit « depuis le rugissement du lion jusqu'au cri des oiseaux de proie. » Aussi que de mensonges, que d'efforts pour avoir part à l'exercice de cette souveraineté éphémère. A côté des journaux qui se vendaient, il y eut ceux qui se donnèrent ; à côté des journaux qui allaient chercher le lecteur au fond de sa demeure, il y eut ceux qui attendirent et arrêtaient le passant au détour des rues. Le journalisme imprimé, le journalisme crié, le journalisme colorié, le journalisme collé le long des murs, se disputèrent un public avide. » La langue que parlent presque toutes

ces feuilles, est déclamatoire ou injurieuse. C'est ainsi qu'on sent baisser le niveau des idées et du langage qui va expirer dans la fange.

Rome, ce doux pays plein de saintes images et de dômes tranquilles ; Rome où l'on allait pour oublier le monde et reposer son âme dans des souvenirs et des sentiments qu'on ne trouve que là ; Rome aussi hélas ! est transformée, profanée, et, s'il est vrai que plus on est triste, plus on se plaît au milieu de cette terre pétrie de la cendre du genre humain, il n'est pas moins vrai d'ajouter que l'impiété veut ici fermer à la douleur un dernier abri.

L'Église semble briller d'une lumière un peu mêlée d'ombres que Dieu, pour notre épreuve, permet seul pendant ses jours d'exil. Mais, à côté de ces ombres, quelles admirables splendeurs ! Celui qui tient le gouvernail de la barque de saint Pierre est un saint et un grand homme, il veut laisser plus éclatantes encore aux yeux du monde les preuves d'unité, de catholicité, d'infailibilité que Dieu donne à son Église depuis dix-huit siècles. Pas un cœur chrétien ne peut rester froid devant ce vénéré Pontife qui rappelle les plus beaux temps de

l'Église, de cette Église si indignement attaquée, mais si bien défendue. N'est-ce pas le moment de citer ce mot éloquent du comte de Montalembert, lorsque, devant l'Assemblée législative, il s'écria avec un accent que la foi et l'honneur savent seuls donner : « L'Église est une femme, l'Église est une mère ! » C'est en de telles circonstances, en présence d'un péril si menaçant, que la religion catholique fera un effort suprême. Les Jésuites monteront dans la chaire avec l'autorité de leur parole puissante et de leur irréprochable vie, et accepteront le combat contre l'erreur.

XI

« Car je n'ai pas fait profession
de savoir autre chose parmi vous
que Jésus-Christ, et Jésus-Christ
crucifié.

(*Saint Paul aux Corinth.,*
ch. II, 5, 2.)

Le P. Olivaint eut de grandes consolations par sa prédication il employa au service du catholicisme une vie, courte par les années, et qui semble bien longue par le labeur auquel elle suffit.

« Un bon prédicateur dit saint Antoine, est
« fils de Zacharie, c'est-à-dire, de la mémoire
« du Seigneur, il faut toujours qu'il ait dans
« l'esprit un mémorial de la passion de Jésus-
« Christ. Dans la nuit du malheur, c'est lui
« qu'il doit désirer, c'est en lui qu'il doit s'é-
« veiller au matin de la prospérité et de la joie,
« et alors le verbe de Dieu descendra en lui, le

« verbe de la paix et de la vie, le verbe de la
« grâce et de la vérité. O parole qui ne brise
« pas les cœurs, mais qui les enivre? O parole
« pleine de douceur, qui répand la bienheu-
« reuse espérance sur les âmes souffrantes! O
« parole rafraîchissante pour l'âme, altérée! »

Commentant un passage du troisième livre des Rois, il y trouve la figure symbolique du prédicateur parfait : « Élie est le prédicateur qui doit
« monter sur le sommet du Carmel, c'est-à-
« dire au sommet de la sainte conversation, où
« il acquiert la science de retrancher par un
« sacrifice toutes les choses vaines et superflues.
« En signe d'humilité et en souvenir de ses
« misères, ils se prosternent sur la terre pour té-
« moigner de l'affliction profonde de ses iniqui-
« tés. » Un des principaux caractères de la pré-
dication du P. Olivaint est la simplicité et la
connaissance profonde de l'Écriture sainte.
Pourtant, lorsqu'il s'élevait à l'enseignement
dogmatique, sa parole devenait comme un écho
de la parole divine. — Le premier but de sa pré-
dication était certainement la gloire de Dieu
dans le ciel et la sanctification des âmes sur la
terre, mais il plaçait sur le même rang, l'amour

du sacrifice : c'est là le premier précepte de sa prédication.

Avec cet esprit de charité, cet ardent désir de la gloire de Dieu et du salut des hommes, il avait aussi en vue la pacification du monde : voilà ce qui lui a donné, dès son début, une importance sociale qui l'a élevé si haut ; espérons que cette parole de Dieu redeviendra toute puissante sur le monde et répétera avec l'Église et la chrétienté : « La paix c'est la justice ; la paix c'est la liberté tranquille. » Il avait reçu pour toutes ses œuvres ce don du zèle qui est vraiment l'âme de la vocation. Le zèle lui fournit les moyens et la manière de parler de toutes choses utilement pour ses auditeurs ; le zèle lui apprend à négliger ce qui servirait moins à toucher le cœur qu'à séduire l'esprit ou à flatter les oreilles ; le zèle met sur ses lèvres les paroles véhémentes qui excitent les lâches, ou effraient les orgueilleux ; c'est le zèle qui réveille les morts, qui remue le ciel, la terre et les mers, et qui, poussé par un esprit prophétique, crie sans cesse aux peuples les miséricordes infinies et les châtiments éternels.

Nous reviendrons sur la prédication du P. Oli-

vaint pendant les stations de l'Avent et du Carême, pour dire quelques mots des heureux résultats qui sont venus apporter de si douces jouissances à son cœur apostolique. Le dernier Carême prêché à Saint-Augustin, a été l'un des plus fructueux, surtout pour la conversion des protestants.

XII

« Et nous tâchons de faire le bien avec tant de circonspection, qu'il soit approuvé non-seulement de Dieu, mais aussi des hommes. »

(*Saint Paul aux Corinth.,*
ch. ix, v. 21.)

Abordons maintenant ses œuvres qui nous peignent son zèle sous une forme bien utile et bien chère.

Le P. Olivain était directeur de la congrégation des enfants de Marie, et devait présider à toutes les réunions qui se tenaient à la chapelle du couvent de la rue de Varennes. Chaque mois, il faisait deux exhortations, l'une à la messe, l'autre le soir avant le salut. Chaque année, il donnait une retraite qui commençait *le lundi et finissait le samedi matin* : pendant cette semaine deux sermons par jour et des confessions en nombre considérable. Là, tout en continuant ce qu'avait

commencé le P. de Ravignan et les autres directeurs de la congrégation, il cherchait en s'appuyant sur les exercices de saint Ignace, à prémunir son auditoire composé de femmes de la société contre les dangers qui s'interposaient entre leur vie et leur importante mission en ce monde ou leur exemple et leurs conseils exercent une si grande influence.

Cette œuvre n'a pas seulement eu le retentissement de la pieuse pensée qui l'a fondée, mais elle a produit et produit encore chaque jour des résultats qui témoignent de toute son utilité. Que d'âmes ont appris là à connaître Dieu, à le retrouver quand elles l'avaient perdu ! Que de mères y ont appris le secret de leur véritables devoirs ! Que de femmes enfin, séduites par la futilité de la vie mondaine et s'abandonnant à l'insouciance de leur piété distraite, ont retrouvé là des sentiments et des pensées solides qui, les rendant au devoir, les rendaient en même temps au seul bonheur réel ici bas.

C'était une grave préoccupation pour le P. Olivier que la direction de cette congrégation qui réclamait autant que tout le reste, sa sollicitude ardente et son dévouement incomparable.

Nous l'avons vu, au début de sa carrière, fonder en quelque sorte la réputation si méritée du collège de Vaugirard. C'est pendant ces douze années que, s'attachant à l'enfance, il reçoit de Dieu toutes les lumières qui lui apprendront à la bien connaître. C'est ainsi vraiment que se continue l'œuvre de la rédemption ! Quelle difficile tâche, en effet, que celle de vivre avec les enfants, de les juger, de les gronder, et de les excuser !

Aussi était-il tout à eux, attentif à chacune de leurs paroles, à chacun de leurs mouvements ; les suivant dans leurs jeux comme dans leurs études, dans leurs succès comme dans leurs épreuves et leurs faiblesses. Ne faut-il pas absolument les amener au bien par des sentiments de tendresse et d'affection ? et quelle difficile prudence pour y arriver ! Les enfants ont une sensibilité qui fait croire à leur tendresse, et cependant plus on les étudie, plus on voit combien leur affection est légère. Il faut donc non-seulement faire comprendre à l'enfant l'affection qu'on a pour lui, mais encore la générosité et la force de ce sentiment. Il faut le dominer par un prestige qui n'est durable

que s'il est produit par une vertu élevée. — Voilà le secret des succès du P. Olivaint, près des enfants, qui se sentaient subjugués par cette grandeur d'âme à laquelle forcément ils accordaient leur confiance. Mais si sainte Monique a dit avec raison que l'éducation commence avec la naissance, ce n'est point elle qui a prouvé qu'il soit possible de la terminer trop tôt ! Ici les difficultés sont nombreuses ; la carrière ! tel est le premier mot de la jeunesse. Mais ce n'est pas toujours son premier pas. Cependant les études absorbent en apparence jusqu'aux moindres instants : de là mille raisons pour négliger son âme, mille raisons pour oublier qu'entre toutes les nécessités, une seule est nécessaire : le salut. Que fera le P. Olivaint ? Jamais il ne s'arrêtera devant une difficulté, et, poursuivant infatigablement son but, il n'abandonne pas un instant le travail commencé à Vaugirard. C'est ainsi qu'il établit son œuvre dite : des *Jeunes gens*. — Il les prend au sortir du collège, et deux fois par mois, le dimanche matin, il les convie à des réunions pieuses. Là il commencera par les faire assister au Saint Sacrifice. Tout est organisé pour eux seuls, pour

leur âge, pour leurs besoins, pour leur avenir. Il leur dira la longue page des *douleurs* de l'Église pour émouvoir leur cœur filial et diriger vers elle le dévouement de la génération nouvelle. C'est ainsi qu'il leur fait garder le trésor caché de la Foi, qu'il leur apprend à repousser tout ce qui contredit les incompréhensibles mystères des dogmes révélés. Il leur apprend enfin à n'avoir qu'un signe de ralliement pour se faire reconnaître : le signe de Jésus-Christ, c'est-à-dire la douceur, la bienveillance, le large esprit de charité.

Ainsi préparés à entrer dans la vie sociale, ces jeunes gens seront des hommes à l'esprit cultivé et délicat, aux mœurs douces et chrétiennes; fermes et indépendants par devoir, soumis aux lois et dévoués au bien public. Rien ne dira le zèle, toujours le zèle du P. Olivaint pour cette œuvre importante. Malgré sa fatigue excessive, c'était toujours avec joie qu'il venait à ces réunions pour lesquelles il n'acceptait jamais d'obstacles; il les a créées, il les a vues grandir et se développer, il en a été bien heureux et bien consolé. Quel souvenir puissant pour tous ceux auxquels Dieu aura

facilité les moyens d'y participer. Quel prix inestimable donné à ces rendez-vous de l'honneur et du devoir !

Tout n'est pas dit sur le bien qu'a fait ce vénéré Père : les arbres poussent, ils produisent des fleurs et des fruits dont la durée se perpétuera d'âge en âge. Tout cela est fécondé par ce sang innocent qui a tant mérité.

XIII

« C'est pourquoi pendant que nous en avons le temps, faisons du bien, mais principalement à ceux qu'une même foi a rendus comme nous domestiques du Seigneur. »

(*Saint Paul aux Gal.,*
ch. VI, 5, 10.)

Toutes ces œuvres, si belles dans leur inspiration, dans leur doctrine et dans leurs résultats, eussent été bien moins parfaites, si elles avaient laissé le jeune homme, *trop jeune* encore, livré à lui-même et aux entraînements de son imagination : sans doute l'imagination est bien la faculté qui conçoit le beau, mais le beau n'est autre que la perfection du vrai et du bien, en sorte que l'imagination doit être *la servante de la raison*. Or, ce langage austère de la raison, il faut surtout l'apprendre au jeune homme appelé à devenir chef de famille, et c'est ainsi que,

poursuivant sa pensée jusqu'à son complet épanouissement, le R. Olivaint consacrera les deux dimanches qui lui restent par mois à la réunion dite : *des Pères de Famille*, et voilà par quel ensemble d'institutions tendant au même but, et établies dans un esprit si profondément chrétien, il exercera son influence salutaire sur la société tout entière : montrant au père ce qu'il doit faire pour son âme, il lui parlera du devoir qu'il a de se dévouer à la société pour en améliorer les conditions, et pour la patrie à la grandeur de laquelle il doit aussi son amour; il lui indiquera ce qu'il doit apprendre à ses enfants, et de cette tradition chrétienne sortira la génération qui doit refaire le monde. Une nation n'est forte que lorsqu'elle a formé de grandes familles. C'est ainsi qu'un homme élevé à l'école des belles luttes du passé, fier des souvenirs héréditaires qui restent gravés dans son cœur comme une auréole de gloire et de vertu, laisse à sa patrie des enfants selon son cœur, un nom sans tache et une mémoire respectée.

Voilà l'enseignement de l'Église de Jésus-Christ sur l'homme et sur Dieu, sur la chute et

la rédemption, sur la liberté et la grâce : voilà le côté grand et saint de notre époque ; il s'abrite derrière l'Église.

Cet aperçu trop restreint des œuvres du vénéré P. Olivaint fait apprécier plus religieusement encore, avec les qualités de son zèle apostolique, l'intelligence profondément habile de son plan. Comment décrire son dévouement, sa vigilance à la fois paternelle et touchante ? Il est là toujours prêt, rien ne vient le distraire de ce but auquel il donne tant de pensées, de méditations et de prières ; il vole, il court à la conquête des âmes ; il rappelle aux femmes le sacerdoce de leur mission, à ces réunions bénies des enfants de Marie ; il les invite au bien, leur apprend le devoir et le leur fait aimer ; il les prémunit contre les dangers du monde en leur parlant du sacrifice ; il les mène, en un mot, sur le chemin de la vérité, souvent rude et difficile, mais toujours consolant ; et dans les jours de défaillance où le découragement cherche à les égarer, elles se rappelleront ce mot encourageant d'un illustre auteur (1) : « C'est sur les

(1) De Maistre.

genoux d'une vraie mère que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde. »

Quel ensemble parfait que celui de toutes ces prédications qui prennent l'enfant au berceau et le conduisent à travers la vie jusqu'aux portes du ciel !

XIV

• Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu pour pouvoir vous défendre des embûches et des perfidies du diable. »

(*Saint Paul aux Eph.*,
ch. vi, 5, 11.)

Mais là ne s'arrêteront pas tous les bienfaits de ce cœur évangélique ; nous avons à parler encore de son œuvre de prédilection, celle de *l'enfant Jésus*.

Tout près du collège de Vaugirard se trouve la maison *des jeunes convalescentes* : cette maison est le refuge des jeunes filles pauvres à leur sortie des hôpitaux, alors qu'elles ne sont pas encore assez fortes pour reprendre leur travail et gagner leur vie ; en même temps que l'on achève la guérison du corps, on cherche à leur inculquer des principes de religion et de vertu. La direction de cette œuvre est confiée à une

personne du plus grand mérite, qui a renoncé au monde et à elle-même, pour se vouer entièrement au service de Dieu, à l'exercice de la charité, et s'occuper uniquement du bien des pauvres.

Un jour, quatre de ces jeunes convalescentes qui avaient de seize à dix-huit ans, devaient quitter la maison. Elles étaient bien portantes, il fallait céder la place à d'autres, reprendre le travail et le chemin de la maison paternelle. Ce n'était jamais sans une certaine tristesse et de vives appréhensions qu'on les rendait à la liberté; mille dangers les attendaient au sortir du saint asile, et tout, dans leur vie, dans leur famille, dans leur éducation, justifiait l'amertume et l'angoisse de ces appréhensions charitables. Nous devons croire que ces appréhensions allèrent au cœur de Dieu, car ce jour-là fut, pour ces enfants, l'aurore du salut. — Pendant qu'on songeait à tout disposer pour le départ du lendemain, une des personnes attachées à cet abri de la misère, exprima devant la directrice le chagrin qu'elle éprouvait à voir partir ces quatre enfants qui n'avaient pas fait leur première communion!...

Elles semblaient plus abandonnées encore, et naturellement plus exposées à tous les dangers qui les attendaient. La directrice éprouvait le même sentiment, son zèle et son dévouement n'étaient pas douteux, elle avait tout quitté pour s'attacher exclusivement à cette entreprise de bienfaisance. Mais la règle de la maison ! le but de l'œuvre ! tels étaient les obstacles qui venaient contrarier ses charitables désirs. Sous l'impression de ces préoccupations, elle voit le P. Olivaint au collège de Vaugirard, et tout naturellement lui demande le secours de ses prières pour ces enfants qui partaient sans avoir fait leur première communion.

Nous savons toute la puissance de ce mot de *première communion* sur le R. père.

Jamais il ne l'entendait sans que son cœur ne battît plus violemment. — Mais ! dit-il avec sa vivacité habituelle, il faut garder ces enfants, les préparer, les instruire ; il n'y a pas à hésiter un seul moment. — Mais, reprend la directrice, les places manquent, nous ne sommes pas organisées pour faire des catéchismes, en un mot, ce n'est pas la règle de la maison. — Ah !

pensez-y, dit le père, il est impossible de laisser partir encore ces pauvres enfants. La directrice, profitant de ces dispositions du R. Père, le pria de vouloir bien venir donner le salut le lendemain dimanche et d'adresser en même temps quelques paroles d'encouragement et de piété à ces pauvres jeunes filles.

« J'irai, répondit vivement le P. Olivaint, *ça me va!* » En effet, le lendemain, il présidait la cérémonie, et prononça après quelques paroles touchantes comme il savait si bien les trouver dans ses inspirations. Puis, avant de partir, il prit la directrice à part, et lui déclara que, pendant le salut, il avait pensé à cette œuvre; qu'il fallait absolument organiser les choses sans le moindre retard, et joindre à cette maison, ce complément indispensable, en un mot, profiter du passage des enfants dans la maison pour en faire des chrétiennes.

Il déclare qu'il se charge de tout, qu'il trouvera tout, et n'entend aucune objection, n'en admettant pas une possible.

Rien ne l'effraie, rien ne l'arrête, il sent que Dieu le veut, il est décidé : voilà comment a été fondée cette œuvre admirable de l'enfant Jésus

destinée à ramener dans le droit chemin, tant de malheureuses jeunes filles qui négligent Dieu et leur âme, faute d'en entendre parler.

En effet, souvent on met les enfants en apprentissage, dès l'âge de huit ou dix ans; dès lors, plus d'école, et pas de catéchisme, pas d'instruction religieuse... Le P. Olivaint, frappé de l'obligation de remédier à ce mal, sentit croître ses forces en présence de cette nécessité; il fonda cette maison, qui, maintenant compte habituellement de cent à cent vingt pensionnaires.

On n'attend pas pour les recevoir que la maladie les ait atteintes, on va au-devant d'elles, on les invite à venir se préparer à cette grande action de la première communion; on les garde le temps nécessaire à leur instruction; trois ou quatre mois et plus s'il le faut.

Lorsqu'elles quittent ce pieux asile, on fait pour elles, ce qu'on fait pour les convalescentes; on cherche à les bien placer, et on ne les rend à la liberté que lorsque leur sort est fixé. Mais si elles quittent la maison, la maison ne cesse pas pour cela les suivre dans la vie; elle ne les abandonne pas à leur faiblesse : chaque dimanche,

elles reviennent dans ce cher asile, où elles ont appris à connaître et à aimer Dieu. On les garde toute la journée; elles trouvent de plus, leur repas, des amies et de *bonnes* récréations; elles vont puiser, dans ce milieu si calme, si salubre, de nouvelles forces pour résister aux séductions tendues à leur pauvreté, et des conseils fortifiants pour éviter les écueils sur lesquels leur jeunesse et leur inexpérience pourraient les faire échouer.

Cette œuvre a porté les fruits les plus abondants. Le bon père la présidait lui-même, et il était toujours si ému, qu'il avait souvent de la peine à retenir ses larmes. S'il arrivait qu'on lui signalât une infidèle parmi ces enfants bien-aimées, il en était profondément affligé, et savait trouver alors des paroles qui les remuaient jusqu'au fond du cœur.

Il a voulu associer à cette tâche toutes les mères de famille, en leur inspirant la touchante pensée d'attirer la bénédiction de Dieu sur leurs propres enfants par leur concours à cette œuvre éminemment maternelle; et voilà comment toutes les bénédictions sont sœurs, s'échappent de la même source et retournent au même but.

XV

« Jésus ayant dit ces choses
leva les yeux et dit : « Mon père
« glorifiez votre fils, afin que
« votre fils vous glorifie. »

(*Saint Jean*, ch. xvii, 5, ix.)

On lit dans la *Semaine religieuse* du 8 juillet 1871, une lettre intéressante et parfaitement écrite, qui est due à M. Michel Cornudet, ancien élève de Vaugirard, et par conséquent enfant du P. Olivaint. On y retrouve les sentiments d'affection et de reconnaissance que le père savait si bien inspirer et conserver dans le cœur de ses jeunes disciples.

« J'ai eu l'honneur d'être son élève depuis
« bientôt 20 ans ; il a été pour moi un père et
« un ami ; à ce titre je considère comme un
« devoir, en mon nom et au nom de mes an-
« ciens camarades, de lui donner immédiate-

« ment ce témoignage public de la profonde
« reconnaissance et de l'ineffaçable regret
« qu'il laisse dans nos cœurs. Ce sera de plus,
« vous me pardonnerez ce sentiment personnel,
« une diversion à la douleur que j'éprouve ;
« parlant de lui à vos lecteurs, ma pensée croira
« le voir et il me semblera que je ne l'ai pas
« perdu.

« Le P. Olivaint était né sans fortune. Sa
« jeunesse s'était écoulée entre le travail, la cha-
« rité et l'amour de sa mère. Membre des con-
« férences de saint Vincent de Paul presque à
« leur origine, il garda sa foi et l'honneur de
« sa jeunesse par la pratique de la charité en
« commun, si bien comprise par Ozanam.

« L'amour de sa mère ! C'est à elle que, pen-
« dant plusieurs années, il sacrifia ses goûts
« les plus chers qui le poussaient au sacerdoce,
« restant dans le monde jusqu'au jour où il eût
« amassé la petite rente nécessaire pour faire
« vivre sa mère.

« Combien de fois plus tard, alors que celle-
« ci, désormais et grâce à lui à l'abri du besoin,
« s'était retirée au couvent des Oiseaux, et que
« lui-même, devenu prêtre et religieux, pouvait

« à peine suffire aux nombreux devoirs que son
« zèle ardent ne trouvait jamais trop lourds,
« combien de fois ne l'a-t-on pas vu redevenir
« enfant auprès de sa mère, dans les visites
« fréquentes qu'il lui faisait !

« Enfin, pendant la dernière maladie de cette
« mère qu'il aimait tant, je l'ai vu tour à tour
« pleurant comme un fils en présence d'une
« perte si douloureuse à son cœur, et souriant
« comme un apôtre à la pensée que sa mère
« allait trouver auprès de Dieu un éternel
« repos. »

Nous voudrions reproduire cette lettre tout entière, elle est parfaite à tous les points de vue.

Notre récit touche à un point à la fois bien douloureux et bien glorieux : douloureux pour ce cœur si admirablement filial, glorieux pour ce prêtre si admirablement apôtre.

Depuis que le P. Olivaint avait eu le bonheur de convertir sa mère, il lui avait suggéré la pensée de venir demeurer dans une communauté religieuse ; elle venait de naître à la Foi ; il fallait qu'elle grandît à l'ombre de la prière. C'est là que son cœur, si profondément affligé, trouvait les seuls secours qu'elle pût espérer ici-bas,

car le temps n'avait apporté à ses regrets, que les rigueurs inflexibles de la séparation. Sans doute les pensées de la Foi étaient venues lui donner du courage et de la confiance, elle entrevoyait, au terme de son existence, les joies de retrouver les êtres chéris, objets de ses regrets les plus constants, mais, jusque-là, ses douleurs, ses souvenirs, étaient sa vie, ou plutôt sa souffrance de chaque jour.

Après avoir séjourné quelque temps chez les dames augustines, elle vint se fixer définitivement, en décembre 1858, au couvent des Oiseaux, rue de Sèvres. C'est là qu'elle rencontra la Providence sous les traits de la supérieure, qui fut pour elle d'une bonté parfaite.

Le P. Olivaint était alors recteur du collège de Vaugirard; il était bien près de sa mère, et tous deux en étaient bien heureux.

Il venait régulièrement la confesser tous les huit jours, mais, en dehors des devoirs de son ministère, comme il le disait lui-même, il savait faire naître fréquemment des prétextes pour la voir plus souvent. Elle aussi, dans les premiers temps, allait quelquefois à Vaugirard, mais sa santé devenant chaque jour plus délicate, elle

dut renoncer à ces joies, les seules qu'elle pût avoir en ce monde.

Lorsque son fils fut appelé rue de Sèvres comme supérieur, la pauvre mère bénit ce cher voisinage, et le considérait comme l'expression de la protection divine ; il lui semblait que Dieu eût voulu doubler le prix de ces dernières années, pour faire oublier celles où, séparés l'un de l'autre, leurs cœurs n'avaient pas encore les consolations que l'on puise dans la communion des idées. Nouvelle preuve que le cœur, en se donnant à Dieu, s'ouvre plus encore à toutes les affections ! Quelle profonde erreur que celle qui consiste à penser que la piété puisse disputer à l'âme ses facultés aimantes ! bien loin de là, c'est elle qui les agrandit, qui les élève et dirige toutes les pensées vers l'amour et la reconnaissance.

Dieu les rendit bien douces ces dernières années ! Mais elles passèrent bien vite ! Le pauvre Père constatait avec peine les progrès de cette maladie de poitrine qui, depuis plusieurs années, menait lentement sa mère au tombeau : c'était le résultat inévitable de ses veilles, de ses appréhensions et de ses douleurs. Quand elle

pouvait sortir, elle allait au Gésu, c'était sa seule course. Sa vie toute consacrée à la prière, se partageait entre la lecture et des travaux à l'aiguille destinés aux églises et aux pauvres.

Enfin, il fallut encore renoncer à sortir, à descendre au réfectoire, renoncer même à descendre à la chapelle ! Elle était, malgré son extrême faiblesse, trop énergique et trop intelligente pour s'attrister ou s'ennuyer, elle acceptait toutes ces épreuves avec le calme de la mansuétude et le détachement absolu d'elle-même. Sa tristesse était toujours profonde ; on craignait souvent qu'elle n'en fût douloureusement absorbée ; mais on la soignait si bien ! Elle connut tout le charme de l'affection et du dévouement que lui prodiguèrent les amis si attentifs qui avaient su l'apprécier et la comprendre. Ainsi devait s'écouler les derniers jours de cette vie dont le dernier mot devait être le ciel.

Plus le mal augmentait, plus le Père redoublait de soins ; ses visites duraient rarement plus d'un quart d'heure, il était tellement peu à lui-même et tellement surchargé de travaux ! Mais chaque visite apportait à la pauvre malade un

soulagement inappréciable; il savait la soutenir par ces paroles à la fois tendres et solides dont il avait le secret et le privilège. Elle ne se faisait aucune illusion, et disait ses adieux à la vie sans inquiétude et sans agitation. Sa dernière maladie dura six semaines, elle fut admirable de patience et de résignation, — elle souffrit beaucoup et ne se plaignit jamais. — Quand le mal eut prononcé son dernier mot, le Père, prévenu par le docteur, prépara lui-même sa pieuse mère à recevoir les secours suprêmes du ciel. Il sut l'y exhorter avec ce courage et cette foi qui ne connaissent pas les défaillances. Comment décrire de pareilles scènes ! On peut à peine les comprendre, quoiqu'elles produisent un effet si douloureux, si imposant et si sublime... On sent pourtant à quel point la foi est divine pour donner de pareilles forces.

Alors toute la communauté ayant à sa tête la supérieure et l'aumônier, vint assister avec les amies fidèles à cette cérémonie qui ouvre à l'âme les portes du ciel et de l'éternité. Le révérend Père conserva tout son calme et toute sa force, et sa mère mourante semblait heureuse en pensant qu'elle devait à son fils de tels mo-

ments et de tels secours ; ses yeux reconnaissants lui dirent jusqu'au dernier regard : — Merci, mon cher enfant, je te bénis.

Elle ne parlait déjà plus, qu'elle comprenait encore son fils, et le lui exprimait par un signe de tendresse et de pitié. Elle s'éteignit ainsi sans secousse et sans agonie, dans les bras du R. P., qui ferma lui-même, de ses doigts reconnaissants, ces yeux qui avaient tant pleuré. Elle avait 71 ans. C'était le 20 février 1867, à huit heures du soir.

Le pauvre Père, pour rester fidèle à son ministère, s'était contenu jusqu'à la fin ; mais alors la nature reprit ses droits, l'homme de Dieu fit place au fils respectueux et tendre, et d'abondantes larmes apportèrent, en se répandant, quelque soulagement à son cœur brisé par la douleur.

Puis il fallut s'oublier encore et s'occuper de tous ces suprêmes devoirs, cruels surtout parce qu'ils sont les derniers de ce monde !

Il resta longtemps près de cette dépouille chérie, si bien gardée par les mêmes amies qui montrèrent dans cette circonstance un si admirable dévouement.

Il était là... quand les sœurs de la communauté déposèrent dans le cercueil les restes vénérés de sa mère tant aimée, il se tint à genoux tout le temps dans l'attitude du plus profond chagrin. Mais, au milieu de ses larmes, il sut témoigner aux sœurs, avec une tendresse dont le souvenir les émeut encore lorsqu'elles en parlent, combien il était heureux dans sa douleur de ce que tous ces devoirs n'avaient pas été rendus à sa mère par le secours de mains étrangères et indifférentes.

Lorsque le pieux convoi se rendit à l'Eglise, il y fut conduit par le révérend Père qui suivait lentement et dans un saint recueillement. N'était-ce pas toujours lui qui se trouvait entre sa mère et Dieu ?

Il célébra lui-même le service divin, la dernière messe et l'absoute.

Lorsque le prêtre eut terminé l'office divin, le fils désolé reprit sa place, et, pâle, abattu, et dévorant ses larmes, conduisit à pied le funèbre cortège jusqu'au cimetière de Montparnasse.

Il sentait se déchirer en lui cette double vie formée de celle de sa mère et de la sienne, et son cœur était brisé. Mais il bénissait les voies mer-

veilleuses qui avaient conduit sa mère à la conversion et à une sainte mort. Cette mort n'était-elle pas un éclatant triomphe? et devait-il, dès lors, oublier la grandeur du but atteint, pour penser à sa douleur terrestre? Non, son cœur n'aura pas cette défaillance.

Aussi disait-il souvent dans ses heures de confiance et d'abandon : — jamais, je ne suis monté seul à l'autel, ma pieuse mère était toujours avec moi.

Il pouvait dire comme saint Augustin : « C'est la mort qui ouvre la porte et permet d'arriver à celui qu'on aime, » et répéter avec saint Paul : « Ne vous attristez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. »

XVI

« Car c'est la volonté de Dieu
que par votre bonne vie, vous
fermiez la bouche aux hommes
ignorants et insensés. »

(*Ep. de Saint Pierre.*,
ch. III, 5, 15.)

Nous retrouverons maintenant le vénéré Père
au poste que la Providence lui avait assigné et
d'où il allait, à l'exemple d'un grand saint,
« illuminer l'Église et le monde. »

Plus adonné que jamais à la prédication, à
ses œuvres et à la direction des âmes, il suffit
à tout, sa santé délicate ne connaît pas d'entra-
ves, il souffre... tant mieux, dit-il, et nous pour-
rions ajouter : il se réjouit ! Non-seulement il
avait la vocation la plus parfaite pour le salut
de ses frères, mais il avait pour lui-même une
autre vocation tout aussi prononcée, plus pro-
noncée peut-être : celle du martyre ! Toutes les

fois qu'il traitait la question du sacrifice et de l'immolation, ses traits resplendissaient, et la mort par le martyre lui semblait le bonheur incomparable!

Peut-on éteindre dans l'âme de l'apôtre cette soif brûlante du sacrifice et de la mort? l'amour n'est-il pas plus fort que la mort? Souvent il se considérait en lui-même et gémissait de la pensée que Dieu ne l'en trouvât pas digne, il se serait volontiers écrié avec S. François d'Assises : « O Dieu! quand mériterons-nous le
« triomphe du martyre, si nous trouvons des
« honneurs même parmi les peuples les plus
« infidèles? Puisque Dieu ne nous juge pas di-
« gnes de la grâce du martyre, ni de participer
« à ses glorieux opprobres, allons nous en
« achever notre vie dans le martyre de la péni-
« tence, où cherchons quelque coin où nous
« puissions boire à longs traits l'ignominie de
« la croix. »

Toutes les fois qu'on parlait du Saint-Père en présence du P. Olivaint on voyait qu'il brûlait du désir de donner sa vie pour lui. Il souffrait cruellement de tout ce que souffrait son vénéré pontife. Que de larmes il a versées sur Rome! De plus il embrassait d'un seul regard les con-

séquences de ce mal terrible : le mépris de l'autorité et l'oubli du respect qu'on doit à l'Eglise

L'autorité et le respect ne sont-ils pas les seuls liens de l'édifice social? là où ils manquent tout se disjoint et s'écroule.

Une femme du monde se présentait un jour devant le P. Olivaint et venait le supplier de détourner son fils d'un projet qui la rendait malheureuse. — Quel projet? dit le Père dont le cœur se sent tout d'abord entraîné vers une mère inquiète ou désolée. — Mon fils, reprit-elle, veut absolument aller à Rome, dans les zouaves pontificaux. Je suis convaincue de l'inutilité de cette milice et je vois avec peine des jeunes gens de bonne famille aller se placer dans ses rangs. — Mais servir sous ce noble drapeau est bien digne d'enflammer les courages chrétiens, reprend le Père, puisqu'il couvre de ses plis les défenseurs de notre si vénéré pontife. — Oui, sans doute, reprit la dame un peu gênée de l'accent grave et sérieux du P. Olivaint, mais je n'éprouve aucune dévotion pour cette entreprise et j'aimerais bien mieux garder mon fils près de moi, à l'abri des dangers. — Alors, madame, laissez-le partir, reprit le père. A Pa-

ris, il n'est point à l'abri des dangers, et ceux qu'il y court ne lui seront pas comptés pour gagner le ciel ; à Rome, il marche avec Dieu qui le garde ou l'appelle à lui. Si vous hésitez, je vous plains, et je vous plains surtout à la pensée que vous pouvez oublier, dans les plaisirs du monde, l'exil, les tourments, peut-être la mort de notre Saint-Père... Elle allait répondre. — Je sais ce que vous allez me dire, et je vous arrête ; le cœur d'une chrétienne n'a pas le droit de battre si elle n'aime plus qu'elle même celui qui tient sur terre la place de Dieu. Ah ! s'écria-t-il après un moment de silence, s'il fallait mourir de suite pour sauver le Saint-Père ! Je me sens prêt ! Que je serais heureux !... et ses traits resplendissaient au reflet de cette auréole toute de foi, d'amour et de sacrifice. — Cette femme du monde, habituée à traiter toute question assez légèrement, demeura pensive et interdite. Rentrée chez elle, elle se sentit inquiète, troublée, mécontente d'elle-même, cherchant à s'excuser au nom de l'amour maternel et se heurtant contre une voix secrète qui lui criait : tu mens ! Bon gré mal gré, elle pensa, et finit par se convaincre que son indifférence était le ré-

sultat d'une vie bien peu remplie par Dieu. Mais, pour la changer cette vie, que d'idoles à renverser ! Elle hésita longtemps, et s'opposa même au départ de son fils. Celui-ci attendit sans révolte, plein de confiance en Dieu qui ne pouvait lui refuser cette grâce.

Il s'aperçut quelque temps après que la résistance de sa mère s'exprimait d'une façon moins irritée ; il en fit part au Père qui lui conseillait d'abandonner son projet.

Un matin qu'il se rendait au Gésu, il fut bien surpris d'y rencontrer sa mère. Il se mit à genoux à côté d'elle, et la vit s'approcher de la Table Sainte. Le pauvre enfant croyait rêver, il le crut bien davantage quand, au sortir de l'église, elle lui dit : Merci mon fils ! et maintenant tu es libre ! Va soutenir cette belle cause. Je suis bien fière de toi.

XVI

« Cessez donc de vous moquer, de peur que vos chaînes ne se resserrent encore davantage; car le Dieu des armées m'a fait entendre, qu'il va faire une destruction entière et un retranchement sur toute la terre. »

(*Isaïe*, ch. XXIX, 8, 22.)

La guerre de 1870 retrouva ce jeune et fervent chrétien dans les rangs de cette héroïque légion qui, revenue sur le sol sacré de la France, fit voir que le soldat animé par la foi sait mourir pour sa patrie comme pour son Dieu.

Et quand les sceptiques et les indifférents, au mépris de tout patriotisme, sont venus répandre leur froide raillerie sur cette vaillante et jeune armée qui avait si noblement mis aux pieds du plus affligé des pontifes, sa foi, sa charité, son espérance et sa vie, elle a trouvé jusque dans

les rangs ennemis une voix implacable, celle de la vérité, qui les forçait à rentrer en eux-mêmes, les faisait rougir de leur blasphème impie en leur répondant : Mentana, Orléans.

Le P. Olivaint, tout adonné à son ministère qu'il exerçait avec le zèle que nous savons, suivait cependant avec une inquiétude toujours croissante les tendances morales et politiques de son époque. Le temps, cet incorruptible vengeur de la vérité, ne donnait que trop raison à ses noirs pressentiments : plus le siècle avançait et plus on voyait dans les attaques dirigées contre la religion, la famille, l'autorité et le respect, ces *tendances avancées* dévoiler et affirmer leur but, qui était d'asseoir la philosophie sur le trône du christianisme. Or, qu'était cette philosophie si hardie ? Un vague panthéisme voilé sous des phrases obscures, équivoque, comme ces idoles de l'Inde qu'on dérobe aux regards de leurs adorateurs.

Patience ! le moment approche, les voiles vont bientôt tomber ! et, autant qu'il est possible de voir clair dans le chaos, on ne verra que trop clair dans ces nouvelles doctrines. Nous ne le répéterons jamais assez ; les grands vents du

xviii^e siècle avaient éteint dans presque tous les cœurs, la lampe de l'Évangile.

Il se préparait dans le monde une de ces nuits solennelles et terribles, où s'accomplissent les grandes catastrophes, une de ces nuits dans lesquelles l'écume d'une société en travail, débordant du creuset, se répand comme une lave brûlante, et anéantit pour un temps l'ordre social. On vit alors ce que peut produire la liberté que n'éclaire ni ne guide le flambeau de la parole chrétienne. On put craindre de voir les masses impies imposer partout les folles utopies qu'elles avaient embrassées avec ardeur parce qu'elles flattaient leurs basses passions. La révolution venait de faire un pas immense ; du domaine de la spéculation elle passait brusquement dans celui des faits : progrès d'autant plus redoutable, qu'il n'avait plus pour but de donner satisfaction à des revendications morales ou politiques, mais bien aux aspirations grossières et violentes du sensualisme populaire ; on déclare la guerre à tout ce qui est bien, à tout ce qui est bon, à tout ce qui est juste, et cette lutte impie se prolonge au milieu de sanglantes ténè-

bres, qu'aucun astre ne vient éclairer de ses rayons.

C'est ainsi qu'un double avenir apparaissait aux regards clairvoyants, à travers les brouillards malsains qui s'élevaient des bas-fonds du doute et de la négation. Où donc portera-t-il ses yeux, celui qui, la croix en main, a juré de la défendre ou de mourir pour elle, puisqu'au couchant et à l'aurore il rencontre une révolution?...-

C'est alors que le catholicisme, redoublant ses efforts, va s'élancer, plus courageux que jamais, à la poursuite de ces erreurs et de ces profanations. C'est alors que ses saints et austères ministres se rappelleront, s'ils pouvaient l'oublier jamais, qu'il a été apporté par un Dieu martyr qui l'a consacré de son sang divin.

XVII

• Prêtez l'oreille, écoutez ma voix ; rendez-vous attentifs, et ne rejetez pas mes paroles. »

(*Isaïe*, ch. XXIX, 523.)

Plus on sentait approcher le dénouement, hélas ! trop prévu, plus l'Église, en mère vigilante, étendait le bras pour appeler ses enfants, plus il fallait redoubler de zèle et d'activité. Nous arrivons en 1869 et en 1870, il semble que Dieu ait armé son apôtre pour la lutte qui se prépare : les cœurs chrétiens semblaient espérer, la parole du P. Olivaint se faisait entendre, aimer et respecter partout. Les conversions étaient nombreuses et ferventes, tout le monde se faisait remarquer par la religieuse attention avec laquelle on écoutait ce maître si paternel ; sa voix avait ce ton d'autorité qui commande le respect et invite à la confiance.

Toutes ses paroles respiraient cette conviction profonde et réfléchie qui est d'autant plus communicative qu'elle s'exprime avec plus de modération et de sagesse. En voyant, d'un côté, les rangs pressés de ces *jeunes gens* dont la foule s'assemblait autour de lui, il était difficile de ne pas reconnaître qu'il y avait dans ses discours quelque chose de merveilleusement adapté aux instincts de cet âge que les passions peuvent égarer, mais qui sait aussi se soumettre à une démonstration, portant le caractère de la bonne foi. D'un autre côté, les hommes d'un âge plus avancé venaient apprendre à leur tour cette révélation nouvelle pour eux, qu'ils avaient peut-être oubliée quelque temps parmi les erreurs de l'ambition ou de l'indifférence; et, s'ils n'étaient pas *promptement* persuadés et vaincus, ils sentaient du moins que les paroles convenaient admirablement à l'état actuel des idées, des passions, et des dangers du moment présent.

Mais le courant ne s'arrête pas : si le bien se fortifie d'un côté, de l'autre, le mal résiste. La presse démocratique, en cherchant un aliment pour les passions auxquelles elle s'a-

dresse, ne trouve plus que deux choses à attaquer : les institutions de l'ancienne société française et les idées catholiques. Elle devient donc plus que jamais anti-religieuse et anti-monarchique, en un mot, anti-sociale. Toute l'ardeur de sa polémique se porte de ce côté. Elle instruit de nouveau le procès du passé de notre histoire avec cet esprit de violence et de dénigrement qui ne veut voir jamais qu'une face des questions, et ce parti pris de haine qui veut que tout soit coupable parce qu'il veut tout condamner. — Elle évoque de même contre les idées catholiques la philosophie sceptique du XVIII^e siècle, en laissant de côté cette grande philosophie qui s'accorde si bien avec la religion révélée, car le regard surnaturel de l'intelligence humaine éclairée par la foi, prolonge et étend le regard naturel de la raison, cette lumière qui nous vient aussi de Dieu, comme toute lumière.

XIX

« Poussez des cris et des hurlements, parce que le jour du Seigneur est proche ; le Tout-Puissant viendra pour tout perdre. »

(*Isaïe*, ch. XIII, 56.)

Au milieu de tous ces efforts si diversement exprimés, si diversement opposés, la guerre éclate, et voilà que le sentiment patriotique se trompe lui-même dans ce siècle d'égarement où la vérité n'est plus aimée pour elle-même.

« Mais c'est que la patrie elle aussi ne parle
« à ses enfants que pour demander des sacrifices, et ses lèvres ne sourient qu'aux fronts
« dignes de ses couronnes. »

Sans doute, l'amour de la patrie, comme toute affection humaine, a besoin d'être dirigé : bien

(1) Le Père Captier.

conduit, il deviendra une vertu héroïque; faussé par l'esprit de parti, l'égoïsme et l'ignorance, il ne sera qu'une passion étroite et intolérable.

Le patriotisme intelligent a horreur de tout ce qui est orgueil, violence, haine, mépris ou injustice. — L'esprit chrétien en est l'âme, et c'est lui qui devrait de plus en plus tout inspirer et tout conduire. Car partout où le bien et le mal seront mêlés, on verra sortir de la même source l'onde qui rafraîchit et l'onde qui empoisonne.

C'est ainsi que cette France qui peut toujours compter sur ses enfants, les voit errer au moment du péril, et, trompés par un faux patriotisme, servir à leur insu des passions insensées. — Nous savons le reste !.....

L'origine de tant de malheurs se trouve incontestablement dans la double licence des idées et des mœurs. On voit partout les châtimens provoqués par les fautes. Avec le désastre, la Révolution, encore et toujours la Révolution !

« On s'explique pourquoi elle arrive ; parce que la France, à la fois coupable et nécessaire

au monde, doit être à la fois châtiée et préservée. »

Mais la justice de Dieu s'exerce par la main des hommes, les révolutionnaires trouvent leur châtiment dans leur triomphe même : unis au moment de la lutte, ils deviennent ennemis après la victoire et se disputent, en s'entre-déchirant, les lambeaux d'un pouvoir qu'ils sont incapables de diriger.

Un grand écrivain⁽¹⁾ a écrit depuis longtemps que « la Révolution ne fonderait rien, que le « trône serait relevé dans notre pays et que la « croix, que le philosophisme croyait avoir « vaincue, se relèverait victorieuse de ces attaquessanguinairesensevelies dans sa victoire. »

Il le fallait donc cet exemple terrible qui devait d'un seul coup écraser l'orgueil, vaincre l'irréligion et proclamer la puissance et la justice de Dieu ; mais aussi appeler sur nous les bienfaits de sa miséricorde infinie. C'est là notre espoir, c'est là notre conviction profonde.

« Le torrent des barbares qui roulait, depuis
« plus d'un siècle, sur la surface de l'empire ses

(1) De Maistre.

« flots dévastateurs, fondit tout à coup sur la
« France, semant partout la dévastation, le
« pillage, le meurtre, l'incendie et mille autres
« horreurs plus horribles encore, n'épargnant
« ni les femmes, ni les enfants, ni les prêtres,
« ni les églises, mettant tout à feu et à sang.
« L'homme de Dieu vit le début et le progrès
« de ce fléau avec des yeux et des pensées bien
« différents des autres hommes. Il y découvrit
« des maux plus terribles : le péril et la mort
« des âmes ; et passa les jours de tristesse dans
« l'amertume et la prière, enflammé par l'amour
« de Dieu et consumé par la douleur. »

XX

« Que ferez-vous au jour que Dieu vous visitera, au jour de l'affliction qui viendra de loin fondre sur vous? A qui aurez-vous recours, et où laisserez-vous votre gloire? »

(*Isaïe*, ch. x, 5, 3.)

Reportons nos pensées sur l'Église et voyons-la pendant ces jours cruels. — Elle prie, elle souffre, elle offre à Dieu ses douleurs et ses pénitences en expiation des fautes de ses enfants. Elle appelle sur la France, le pardon, le salut, la bénédiction, la délivrance.

Elle est partout où il faut aimer, soulager et consoler.

Nous pouvons donner ici cette lettre du P. Olivaint arrivée à destination par les moyens de correspondance tentés pendant le siège : qu'ils ont été souvent secourables, bien désirés et bien reçus!

Paris, 26 décembre 1870,

MON ENFANT,

J'espère vous revoir bientôt, il me semble que les choses avancent... avancent ! comment l'entendons-nous ? J'ai reçu votre lettre de B... J'aurais bien voulu vous dire de suite combien je m'associais devant N.-S. à vos inquiétudes et à votre peur. J'ai bien prié chaque jour à la messe, comme je vous l'avais promis. Je n'ai point oublié non plus ce que vous me disiez, je partageais déjà, sans vous le dire, vos tristes appréhensions pour Paris. Mais qui eût deviné le reste ? A l'heure qu'il est vous devez savoir la vérité sur votre mari, et moi, je ne fais que l'espérer, je ne doute pas du moins de vos prières, de vos larmes et de vos souffrances. Où vous trouvera cette lettre, qu'êtes-vous devenue ma pauvre enfant ! heureusement que N.-S. est partout et que vous aurez aimé, je l'espère, à vous rapprocher de lui de plus en plus. De telles circonstances et de tels événements invitent d'eux-mêmes à la prière et à la contemplation des vérités qui nous détachent de nous-mêmes. Priez bien pour cette France, ma chère enfant, elle a encore de grandes douleurs à supporter. Dieu veut ranimer sa foi, Dieu veut la châtier... mais pour la sauver, car ne l'oubliez pas, il l'aime comme sa fille aînée. Je vous le disais il y a cinq mois, sous cette soutane, il y a un cœur qui sait battre bien fort pour son pays. Croyez qu'il a bien souffert ! Mais quels moyens Dieu emploiera-t-il pour apporter le salut ? J'ai bien peur qu'ils ne soient terribles. Nos malheurs

commencent à peine, Dieu seul en connaît le terme et en ordonnera la fin. Il faut prier, prier beaucoup. Toujours et partout je serai votre père, et je vous bénis en demandant à N.-S., pour vous et votre mari, son secours, sa grâce et ses consolations. Confiance et courage! c'est le moment ou jamais. Priez bien, priez beaucoup pour votre père bien dévoué en N.-S. (1)-

P. OLIVAIN.

Toutes les âmes ferventes habituées à la prière et à la méditation semblaient éprouver les mêmes alarmes. « Qui n'a eu dans sa vie de ces moments où Dieu lui est apparu clairement? Ainsi tombent peu à peu les voiles; et les dernières années d'une âme fidèle s'achèvent dans une clarté presque sans ombre (2). »

Pendant le siège, on avait remarqué en effet de tristes et effrayants symptômes : au milieu d'un courage assez enthousiaste, le Père le voyait, les dispositions étaient des plus menaçantes; non pas que la persécution l'effrayât, pour lui-même : si son humilité avait pu lui

(1) Cette lettre était adressée à la femme d'un officier qui avait été fait prisonnier à Metz. (*Note de l'Éditeur.*)

(2) Saint Augustin.

permettre de prévoir sa fin, il en eût été radieux. Toute sa vie, il avait désiré le martyre, mais il s'en croyait indigne.

Il avait de graves responsabilités, de grands devoirs à remplir et ils achevaient d'absorber ses inquiétudes et ses appréhensions.

Son cœur était profondément affligé de tous ces malheurs qui accablaient la patrie, et désolaient les familles; il souffrait de cet endurcissement des masses qui n'étaient même pas vaincues par l'aspect de la mort. Tout alors était inutile : les avertissements les plus solennels, les leçons les plus terribles ne pouvaient ôter à ce peuple aveuglé sa haine contre le catholicisme, son aversion contre ses saints ministres.

XXI

« Le Seigneur des armées a fait ce serment : Je jure que ce que j'ai pensé arrivera et que ce que j'ai arrêté dans mon esprit s'exécutera. »

(*Isaïe*, ch. xv, 5, 24.)

La maison de la rue de Sèvres était, comme toutes les maisons religieuses, l'objet de menaces impies, la société était plus attaquée que jamais par cette populace déchaînée et maudite, qui semblait n'avoir d'autre désir que d'augmenter nos malheurs par des malheurs plus grands encore ! Et quand Dieu seul était à implorer, Dieu seul était oublié. Sans doute des âmes fidèles gémissaient au pied du sanctuaire et cherchaient à fléchir la colère divine ; mais l'heure du châtement avait sonné, il fallait que la pénitence amenât celle de la miséricorde !

La France venait d'être forcée de subir les dures conditions d'un vainqueur implacable; l'horizon ne s'éclairait pas; de tristes signes faisaient pressentir que le salut n'était point encore acheté par ce cruel sacrifice.

Entre le siège avec ses interminables déceptions, ses longues souffrances, ses douloureuses humiliations, et ce spectre hideux devant lequel tous les siècles futurs reculeront d'horreur, il n'y a qu'un sombre et douloureux silence : triste et trop vrai présage des grandes catastrophes.

L'effet que produisit sur les esprits l'étrange et douloureux dénouement de tant d'efforts et de tant d'espoir, représente l'esprit humain réalisant la fable des Titans, dont il avait renouvelé l'orgueil, et retombant sous les montagnes qu'ils avaient soulevées contre le ciel.

Cette société, si fière d'elle-même, d'où les philosophes avaient travaillé à bannir la religion comme une superstition indigne d'un âge de lumière et un obstacle au bonheur et à la dignité de l'humanité émancipée, vient tomber sous la pire des barbaries : celle qui sort tout armée d'une civilisation athée et corrompue.

Toutes ces doctrines de liberté sans limite, dont on avait bercé l'esprit de cette génération, aboutiront au despotisme le plus pesant : des massacres s'ajouteront aux supplices, les mœurs et les spectacles des peuplades sauvages viendront déshonorer la France civilisée ; des membres humains encore palpitants seront les trophées et le drapeau honteusement glorieux de ces hordes affolées par le vice et grisées par une licence qu'elles appellent liberté. « Quant aux martyrs, leur mort est la condamnation et l'ignominie du démon ; c'est en même temps la confirmation du christianisme, le fondement de la confiance de l'Église, l'école de la sagesse, le principe et la source de tous les biens. »

Disons, pour la justification de la capitale de la France, que Paris seul a le triste privilège d'être le rendez-vous de tous les étrangers forcés de fuir leur patrie, de tous les échappés des prisons, de tous les gens qui s'accroupissent dans le vice et dans l'oisiveté.

Dès que les jours mauvais apparaissent, on voit surgir de tous les points ces bandes qui n'ont d'autre profession que le crime et la débauche ; elles espèrent assouvir et leurs pas-

sions abrutissantes et leurs vices infâmes. Voilà quels ont été un moment nos maîtres! Ils ont réussi à tout souiller, à tout outrager, à tout salir, prêts à sacrifier, s'il le faut, la patrie elle-même! D'ailleurs, peu leur importe l'idée de la patrie! ils la foulent aux pieds : ce qu'il leur faut, c'est la mort des prêtres! la mort des riches, le règne de la force et du despotisme par la terreur. La voilà cette sanglante époque créée dans le meurtre, grandissant par le blasphème et le sacrilège; voilà ce règne à la fois hideux et burlesque, si l'on peut dire ce mot, d'un pouvoir volé qui s'ensevelit dans sa défaite par les massacres de la Roquette.

Voilà ce qui ensanglante Paris, ce qui trouble toute la France, ce qui remue le monde entier depuis le 18 mars jusqu'au 26 mai 1871.

Il n'était pas difficile de prévoir les dangers que couraient à la fois l'Église et la société, les signes avant-coureurs n'avaient pas manqué.

Le P. Olivaint, avec son énergie et sa présence d'esprit, avait commencé par faire mettre en sûreté tous ceux de ses frères dont il avait la direction. La communauté, en grande partie, s'était réfugiée dans une des maisons situées

aux environs de Paris. Le P. Olivaint, en sa qualité de supérieur, ne devait partir, si toutefois il s'y décidait, que lorsqu'il aurait pourvu à tous les soins qui lui incombait. Cependant les avertissements ne lui manquèrent pas. Un des officiers de l'armée de Versailles lui fit dire le matin du 31 mars qu'il ait à fuir immédiatement. Il savait que cet avis était donné par une personne incapable d'exagération, il n'en comprit que mieux l'urgence et l'importance, et, quand on lui disait avec instance et inquiétude : mon bon père, vous le voyez, il faut partir et partir vite, — il répondait : c'est impossible aujourd'hui. Que diriez-vous d'un colonel qui abandonnerait son régiment ? eh bien, je suis le colonel, je dois comme supérieur rester ici jusqu'à la fin. — Aux supplications réitérées, aux instances, il répondait avec le même calme et le même abandon. Prêt à confesser ceux qui arrivaient ; il était plus porté que jamais aux devoirs de son ministère.

XXII

« Celui qui me justifie est auprès de moi : qui est celui qui se déclarera contre moi ? Allons ensemble devant le juge : qui est mon adversaire ? qu'il s'approche. »

(*Isaïe*, ch. II, 5, 8.)

C'est le 4 avril !

Ils sont arrivés ces jours de terreur et de carnage. Il semble que le P. Olivaint revête une autre nature, que Dieu se soit encore plus identifié à son âme toute d'amour et de sacrifice ! Ses impressions et ses aspirations comme sa conduite prennent une forme surnaturelle !

En effet, suivons-le dans cette marche triomphante pour le héros martyr : les assassins arrivent à sa maison qu'il a voulu garder jusqu'au dernier moment. Lui, le supérieur, jamais il ne doit ni fuir, ni reculer, que craint-il ? rien, Dieu est avec lui. — Il n'a vécu que pour Lui, que lui

important les souffrances, s'il les sent, c'est pour en bénir Dieu ; s'il en parle, c'est pour exciter cette humilité sainte qui l'égale à son maître ! La croix, voilà son étendard ! Jésus, voilà son modèle ! son sauveur ! voilà son but !

Dès le matin, la maison de la rue Lhomond est au pouvoir de l'ennemi ; on a tout pillé, tout sac-cagé, les portes ne s'ouvriraient pas assez vite, il faut les briser ; le P. Ducoudray se présente en face de ces hordes impies. On répond à ses paroles par une arrestation et puis on fouille, on cherche, que veut-on ? de l'argent. De l'argent ! ils ne veulent pas comprendre, ces misérables, que le siège de Paris a tout épuisé, qu'il a fallu secourir les pauvres, trouver du pain quand même et à n'importe quel prix ; qu'il a fallu réparer les avaries du bombardement, effacer, s'il se peut, ces traces sanglantes de trop désolante mémoire ! Non, il leur faut ces trésors imaginaires qu'ils se figurent enfouis dans cette maison, et lorsqu'ils auront vainement tout bouleversé pour les chercher, leur rage se tournera contre les prêtres et les jésuites. C'est alors que commencent les arrestations, et, au signal donné, les captifs sont dirigés vers

leur prison. Oui, vous les ferez souffrir ces pères jésuites que vous haïssez parce que leur porte s'ouvre toujours à vos misères; oui, vous les ferez souffrir parce qu'ils viennent, au nom de Jésus, soigner et guérir vos plaies et consoler vos douleurs. Mais votre espoir cruel sera déçu, ils ne souffriront pas! ils vous diront: «*Ibant gaudentes*. Ils s'en allaient tout joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ (1).» Cette langue du ciel est inconnue à ces hordes de sauvages; cette attitude ferme et courageuse ne fait qu'augmenter leur fureur. Les voilà devant la préfecture de police, quel bonheur! De nouveaux outrages y attendent les victimes, et les victimes ne se laisseront pas de répéter: *que N. S. est bon!* Mais pourquoi s'arrêteront-ils à de vaines formalités de jugement? Ne sont-ils pas les plus forts? n'ont-ils pas l'impunité assurée pour tous leurs crimes? puis leur barbarie elle-même hésite en présence d'une mort trop prompte qui délivrera leurs victimes de toutes souffrances. N'est-il pas préférable de prolonger leurs supplices!!... Alors

(1) Act. v, 41.

les ignominies continuent, mais elles font éclater de plus en plus le reflet de la patience de Jésus sur les radieux visages de ses fidèles serviteurs. Les cachots les plus sombres se ferment sur eux.

Cette journée devait se terminer à la rue de Sèvres. Le P. supérieur était prévenu, mais, il l'avait annoncé, il restera à son poste comme le capitaine sur son navire, le breviaire à la main, Notre-Seigneur sur son cœur. De plus graves et de plus hautes pensées occupent son esprit : la terre n'est pour lui qu'un séjour d'épreuve, il songe à la France, sa patrie, et il espère la sauver par son propre sacrifice.'

Aux avis qui lui arrivent de plus en plus nombreux, à mesure que le danger augmente, il répond invariablement : que pouvons-nous faire de mieux que de donner notre vie pour l'amour de Jésus-Christ ?

Mais, cette fois, le temps des avertissements est passé ! ils viennent !... ils arrivent !... le R. P. Olivaint est là, dans la galerie qui fait face à la porte d'entrée, il les attend.

Ses précautions sont bien prises, il sait où

est le saint viatique, il est certain de l'avoir dérobé aux atteintes de toute profanation. Aucune préoccupation personnelle ne peut plus le toucher. Il les précède, les conduit partout, répond à tout avec le calme du juste qui subit la loi de la force brutale.

Mais là, comme dans la rue Lhomond, ces hommes ont été attirés par l'espoir de découvrir des trésors cachés ; là aussi, trompés dans leur attente, ils tourneront leur vengeance contre le P. supérieur et le P. Caubert qu'ils rendent responsables de leur déception. — Qu'ils nous suivent, disent-ils, ces prêtres abominables ! et voilà ces bourreaux, emmenant avec eux, les disciples de Jésus-Christ ! Voilà cette marche triomphale du Christ Sauveur, qui porte sa croix et monte au Calvaire. — Le P. Olivaint bénit à droite et à gauche ses amis qui le regardent en pleurant et son sourire leur dit éloquemment : ne pleurez pas sur moi !... Son âme est radieuse.....

XXIII

« De sorte qu'il ne vous manque aucun don, dans l'attente où vous êtes de la manifestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

(*Saint Paul, Cor., ch. I, 5, 7.*)

Le 5 avril, le P. Olivaint faisait à la préfecture de police, sa prière du matin et sa méditation. Que lui manquait-il? Le bonheur de monter à l'autel, la vue du tabernacle, qu'il aimait tant à contempler sans cesse. Il avouait, en effet, avec sa sainte naïveté, que c'était une grande privation pour lui d'être dans la chapelle, sans être placé de manière à voir le sanctuaire divin. Et maintenant qu'a-t-il devant les yeux? les murs d'un sombre cachot! Mais le tabernacle est dans son cœur. Il y trouvera Celui qu'il cherche. Le Saint-Sacrifice est remplacé par une autre oblation, et le cachot ne le sépare pas de son Dieu!

Que fait-il ? il écrit presque gaîment, avec cette quiétude que donne la paix de la conscience et l'abandon en Dieu.

Il cherche à rassurer ses frères désolés, et leur répète de plus en plus : ne pleurez pas sur moi. — Voilà son Vendredi-Saint, — 7 avril. — Il écrit : « Que je vous remercie ! Mais remerciez notre Seigneur pour moi. Il veille si bien sur les miens, que je ne sens, à vrai dire, aucun besoin. Tout le monde ici est très-bien ; mais, je ne puis rien vous dire de plus. Confiance, courage ! Redisons encore et toujours : Que notre Seigneur est bon !

Le voilà, ce bon père, enfermé dans ce misérable cachot, où il se *trouve bien*, cherchant par son calme et sa sérénité à rassurer tous les siens. Il leur parle même de son bonheur, et ne dit pas encore tout ce qu'il en pense. Voilà comment il consacre un précieux héritage, par des exemples si profondément émouvants de foi, d'amour et de détachement ! Il va sanctifier cette demeure ! Un jour, les pèlerins fidèles viendront baiser ce sol béni, où s'est accompli le sacrifice qui doit racheter le salut de la France.

Il est certain, que si on était venu prévenir le

P. Olivaint de la façon dont il passerait son Vendredi-Saint, il aurait accepté joyeusement cette force brutale qui l'avait amené là. A peine s'il y songeait.

On voudrait commenter un à un les mots qu'il a prononcés pendant cette dure captivité, car chacune de ses paroles est un exemple, une leçon, une invitation à aimer Dieu.

« Pourvu, disait-il, qu'on me donne le temps
« de finir ma retraite. Ah ! qu'ai-je dit ? il faut
« rétracter bien vite cette parole-là ?

« Comment finira cette épreuve ?

« Qu'avons-nous fait ? — Eh bien à la Providence. — Que cette retraite me rende digne de souffrir. »

Quelle leçon pour ceux qui s'abattent ou se découragent à la première épreuve ! Il n'a qu'une inquiétude, qu'une pensée, celle de n'être pas trouvé digne de souffrir ; et puis il prend un ton presque gai, on comprend à toutes ces paroles qu'il n'a plus rien des attaches de ce monde, qu'il n'a nul souci pour lui-même.

Quand la grâce transfigure ainsi la nature humaine, n'est-il pas vrai de répéter qu'elle est déjà un reflet de la divinité ?

Le jeudi 13 avril, le P. Olivaint et le P. Caubert étaient transférés de la Conciergerie à Mazas, mais ils avaient eu la consolation par excellence entre toutes...

On avait pu, grâce aux plus habiles précautions, leur faire parvenir une hostie consacrée. Ils avaient près d'eux leur Sauveur, ce cachot devenait un sanctuaire. Ils avaient la consolation et la force suprême ; il leur reste encore un refuge ; un refuge qu'ils adorent... le cœur adorable de leur maître divin.

Cette seconde étape de la voie douloureuse selon le monde n'a plus rien de triste pour notre bon Père. Il y continuera sa retraite ! C'est tout ce qu'il désire.

XXIV

« Dieu notre père, et Jésus-Christ Notre-Seigneur vous donnent la grâce et la paix. »

(*Saint Paul, Cor., ch. I, 5, 3.*)

C'est à Mazas que nous suivrons donc le P. Olivaint, amené avec ses compagnons de gloire, dans ces murs habitués à ne recevoir que l'opprobre et le crime.

Entrons dans ce cachot sinistre où règne un lugubre silence. Nous y verrons un lit, ou plutôt un grabat, consistant uniquement en une sangle qui s'attache à des anneaux de fer fixés aux parois des murs, dans la largeur de la cellule. Il n'est même pas permis de la tendre pendant le jour. En dehors de ce semblant de hamac, l'ameublement de la cellule se compose d'un petit banc de bois attaché au mur par une grande chaîne de fer, d'un bidon en fer-blanc

semblable à un arrosoir de jardin, et qui contient l'eau destinée au détenu pour sa journée. Ajoutons à ces détails, un morceau de bois taillé en forme de cuiller, et un gobelet de métal rouillé : objets de dégoût tant qu'ils n'ont été touchés que par les lèvres des hôtes habituels de la prison, ils vont devenir de précieuses reliques.

A Mazas, toutes les mesures sont prises pour que les prisonniers vivent dans l'isolement le plus complet. Ils ne reçoivent aucune nouvelle, n'entendent rien du dehors, ne voient personne, pas même leurs compagnons de détention.

Chaque matin, le prisonnier doit réunir les balayures de sa cellule vers le seuil de la porte, pour qu'elles soient enlevées par le gardien quand il apporte l'eau pour la journée. Vers 7 heures, il reçoit à travers le guichet un pain de munition ; à 8 heures, on lui sert, dans un vase de fer blanc qu'on oublie chaque jour de nettoyer, un bouillon aux herbes. A trois heures, le vase dans lequel, le matin, on lui a servi son bouillon, lui est rapporté avec une portion de légumes cuits à l'eau. Ce sont des haricots, de la bouillie de riz et autres mets de ce genre. Une

fois ou deux par semaine, au lieu d'une soupe aux herbes, on lui sert un bouillon gras. Ces jours là, au lieu de légumes, on donne à la collation du soir un peu de bœuf salé (1).

Tel est le régime de la maison, et voilà comment ont été traités pendant 52 jours, le premier pasteur de Paris, le curé de la Madeleine, les Pères Jésuites et tant d'autres.

Nous retrouvons là notre révérend Père au treizième jour de sa retraite. Il supplie ses amis de ne pas se tourmenter et ne laisse pas échapper une plainte, bien que soumis au régime cellulaire dans toute sa rigueur, c'est-à-dire à l'isolement complet infligé aux plus grands malfaiteurs. Tout lui manque aux yeux du monde, l'air et le ciel. Tout y sent la douleur et la mort, tout devrait y porter l'âme à l'anéantissement, au désespoir.

Dans ces conditions, souffrir n'est pas faillir, gémir n'est point pécher ; mais l'apôtre de Dieu est depuis longtemps détaché de tout lien terrestre. Indifférent aux privations, aux choses de ce monde, rien ne l'attriste, rien ne peut

(1) Actes de la Commune.

troubler sa sénérité. Il le dit et il le répète : je suis avec Notre-Seigneur, où pourrais-je être mieux ? il se fait un règlement presque sévère, pauvre Père ! et, pour se récréer, il demande des livres, et songe à travailler pour le bien de ses enfants. Le temps passe vite, dit-t-il. Quelle richesse de vertus, d'abnégation, de pensées, de prières !

Nous avons bien la certitude de quelques souffrances physiques, mais que c'est peu de chose pour lui ; plus la croix s'élève, et plus il la contemple avec amour, et plus il se trouve petit à ses pieds ; et il répète avec cet élan passionné de son cœur. Tout pour augmenter la gloire de Dieu : *ad majorem Dei gloriam !*

Il n'en est pas de même des personnes occupées de lui ; elles se tourmentent, s'inquiètent et souffrent des maux qu'il devrait souffrir. Aussi, quel bonheur pour elles de savoir que cette maison, tombée au pouvoir de hordes féroces, a pu conserver quelques gardiens fidèles pleins de zèle, honteux du mal dont ils sont les complices forcés, et heureux de l'atténuer. C'est ainsi que, par de pieux stratagèmes, on a pu faire parvenir quelques se-

cours, quelque adoucissement aux malheureux détenus.

Quoique souvent effrayés des dangers auxquels leurs amis s'exposaient pour eux, nos chers prisonniers acceptaient avec une grande reconnaissance ces preuves de sollicitude et d'affection. C'était un petit mot de la famille de ce monde, c'était un rayon de soleil qui venait un moment apporter la lumière et l'espoir.

Lorsque, dans un de ces instants de tristesse qui pèsent quelquefois sur les âmes les plus fortes, un promeneur solitaire entend par hasard résonner dans l'air une voix dont les chants doux et mélodieux expriment des sentiments qui répondent aux siens, il est comme saisi d'épouvante, et sent de nouveau vibrer les fibres que l'abattement avait détendues ; et, si cette voix qui peint des souffrances y mêle par degrés de l'espoir et des consolations, la vie renaît en quelque sorte en lui. Déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend ; déjà il voudrait le serrer dans ses bras, l'entretenir avec effusion de ce qu'il lui doit. Tel est l'effet que ces attentions de chaque jour pouvaient produire sur un grand nombre de ces malheureux détenus, tour-

mentés par cette énigme de leur sort et de leur captivité. Dans cette profonde nuit où la Providence a jugé à propos de laisser la raison humaine errer sur tous les caprices de la folie, ils éprouvent le besoin d'un guide qui les arrache à ce noir labyrinthe de l'angoisse et de l'inquiétude, et les transporte vers les régions de la lumière, de l'affection et de l'espérance.

Les jours passaient au milieu de cette terreur, l'armée de Versailles avançait, et plus le dénouement approchait, plus la férocité de ces bandits augmentait ; ce n'était plus un gouvernement qu'ils organisaient, c'était la vengeance de leur défaite ; et quelle vengeance ! des maux irréparables, le meurtre et l'incendie !

XXV

« Elle tolère tout, elle croit tout,
elle espère tout, elle souffre tout.
(*Saint Paul*, Corinth.,
ch. XIII, 5, 7.)

Paris et la France avaient été menacés, dévastés par le terrible fléau de Dieu. Il y avait de cela quatorze siècles. Les barbares semaient partout le désespoir et la mort.

La stupeur et la consternation étaient dans tous les cœurs. Les plus grands guerriers ne savaient résister; Dieu le voulait ainsi pour rendre chrétienne cette France païenne et rebelle à la voix de l'Église, et, pour la faire plus grande, il feignait de la perdre : pour manifester à ses yeux sa puissance et lui enseigner sa miséricorde, il annihilait pour un temps le pouvoir des hommes. Cette puissance, il la montra sous les traits purs et naïfs d'une humble enfant

des champs, d'une bergère devenue la protectrice et la patronne de Paris, sainte Geneviève. Sa foi est toute divine, son inspiration toute céleste; elle savait, par la parole de Jésus-Christ, que la foi est capable de transporter des montagnes, et qu'il n'est rien que la prière n'obtienne lorsqu'elle est faite avec l'esprit que Dieu veut que nous y apportions. Elle croit, elle prie; et, pleine de confiance, elle n'hésite pas à venir affronter la colère des barbares. Animée du souffle divin, elle donne aux Francs la *Foi* et le courage, puis elle s'entoure de toutes les femmes de la ville et les exhorte à se réunir et à prier pour désarmer le courroux du Seigneur par le jeûne, par la pénitence et par la prière...

Les remparts étaient au moment de s'écrouler; Geneviève commande aux hommes d'aller regarder sur le haut du rempart, et ils aperçoivent un nuage qui s'élève de la terre; ils l'annoncent à Geneviève, qui leur dit : C'est le secours du Seigneur. Elle disait vrai; le farouche barbare allait être vaincu, la ville était délivrée, mais délivrée par *la prière et le sacrifice*; et les barbares et le fléau de Dieu disparaissent. Le Seigneur rend aux guerriers leur

valeur, aux Francs le courage, à tous la foi et l'espérance, et cette terre des païens devient la France chrétienne. Entendons-le donc bien ce mot du P. Olivaint, lorsqu'il s'écrie du fond de son triste cachot : Confiance et courage, nous prions pour la France !

Malgré la rigidité du service de Mazas, c'est grâce aux communications dont nous avons parlé qu'on a pu suivre les détails de cette longue captivité (13 avril au 22 mai) (1).

Le 17 avril, le P. Olivaint écrit à un des pères :

Cher ami, j'ai reçu votre bonne lettre; elle m'a fait grand plaisir. Remerciez bien pour moi toutes les personnes qui s'intéressent à mon sort. Dites-leur bien que je ne me trouve pas du tout à plaindre : santé assez bonne; pas un moment d'ennui dans ma retraite que je continue, jusqu'au bout; je suis au 13^e jour, en pleine passion de Notre-Seigneur, qui se montre bien bon pour ceux qui essayent de souffrir quelque chose avec lui. De plus en plus soyons à Dieu. Je ne sais rien de mes compagnons. Je compte sur les livres que je vous ai demandés. Amitié à tous. A vous de cœur,

P. OLIVAINT.

Jamais, dans aucune lettre, nous ne trouve-

(1) *Actes des Martyrs.*

rons une plainte : le bon père conserve la même humeur, le même calme, la même résignation; la nature humaine semble l'avoir tout à fait abandonné. Cède-t-il à un de ses droits? en entend-il même un seul?

Je n'ai pas entendu dire, écrit encore le P. Olivaint, qu'il fût défendu, ici, de recevoir des livres du dehors. Si oui, je me sou mets à cela comme à tout le reste : *Voluntarie sacrificabo tibi*; si non, je compte sur vous.

Je voudrais avoir une Bible latine, en assez gros caractères, le *Commentaire sur les psaumes de Bellarmin*, mon petit *Thesaurus*.

Nos gardiens sont très-honnêtes. Nous avons promenade tous les jours. Je n'ai pas un moment d'ennui : *pas si bête!* 15^e jour de ma retraite quelques petites misères de santé que j'aurais bien ailleurs. *Ad majorem Dei gloriam*. A vous de cœur.

Le 25 avril, le P. Olivaint écrit ces lignes :

Merci de votre infatigable charité! Merci particulièrement de la Bible complète. Je vous serais reconnaissant de m'envoyer l'*Explication des psaumes*, du P. Berthier et le volume du même auteur sur le Saint-Esprit. 21^e jour de la retraite : je serai bientôt à la Pentecôte. Tout à vous. Bien portant et *Deo gratias!*

Le 27 avril :

Je suis bien touché de votre lettre... Nous ne manquons, grâce à Dieu, d'aucune chose nécessaire, et quant aux douceurs, celles d'en haut valent bien mieux que celles d'en bas. J'en suis au 23^e jour de ma retraite. Je n'aurais jamais espéré que la retraite d'un mois me fût rendue, et voilà que je touche au terme. Eh bien ! si, à la fin du mois, nous ne retrouvons pas la liberté, je poursuivrai encore ma retraite et je ne perdrai rien, j'espère, de cette façon, à la prolongation de l'épreuve.

Vous le comprenez, nous n'avons pas ici de nouvelles à donner. Et cet affreux canon qui gronde sans cesse ; oh ! que cela me fait mal ! mais aussi me porte à prier pour notre pauvre pays ! S'il ne fallait que donner ma misérable vie pour mettre un terme à ses maux, que j'aurais vite fait mon sacrifice ! bonne santé et joie du cœur.

Tout à vous et avec plus d'affection que jamais, je vous dois bien cela pour toutes vos bontés.

Toutes les preuves d'affection qu'il recevait lui ont procuré de douces consolations ; il s'exprimait d'une façon pleine de tendresse :

Merci de vos bonnes paroles, écrivait-il encore, elles me sont arrivées. Oui, je compte sur vous, mais ne vous tourmentez pas, j'ai tout ce qu'il me faut. Trouvez dans ces paroles, leur véritable sens, *Fiat !* Patience, courage et confiance. Je ne vous oublie pas, je prie pour vous.

Priez pour moi. Aujourd'hui, 22^e jour de ma retraite, j'ai eu quelques nouvelles. Je suis étonné que votre lettre me soit arrivée, pourvu que celle-ci vous parvienne où vous êtes. Elle vous portera mes bénédictions.

Le 5 mai, le P. Olivaint répondait ainsi à un avis qui lui avait été donné de Versailles, à propos de démarches faites en vue de sa délivrance.

Merci, mais de grâce ne tentez rien. Je suis très-heureux, ma retraite me console. 29^e jour bientôt un mois. Tout peut nuire, prenez-y bien garde, et n'oubliez pas combien N.-S. est bon ! Priez. Remerciez bien toutes les personnes qui s'intéressent à nous.

Le 12 mai, le P. Olivaint écrit :

Aujourd'hui un mois que je suis à Mazas ! Ah ! certes, je n'avais pas prévu que j'y viendrais jamais. Après tout, quand on y vient avec Dieu, on peut se trouver bien... même à Mazas.

J'ai reçu votre lettre, et aussi vos provisions, merci encore, encore et encore ! Mais remarquez bien : *Petits pots et petites boîtes* (1) plutôt que *grandes boîtes et grands pots*. Je ne suis pas en peine de m'occuper. 38^e jour de

(1) C'est ainsi qu'il était convenu de désigner la sainte Eucharistie. (*Note de l'auteur.*)

ma retraite. J'aurai donc aussi mes quarante jours au désert, et mieux que cela. Mais le jeûne manque et vous ne pouvez pas vous flatter d'avoir imité les Anges, vous qui venez si vite me secourir. Que Notre-Seigneur ne vous laisse pas non plus languir, et qu'il vous donne bien vite, au-dedans, la force et la vie. Courage et confiance, toujours et quand même... ma vieille devise, toujours nouvelle.

Le 14 mai, voici encore un souvenir du P. Olivaint :

Un mot pour faire droit à votre aimable réclamation. Merci, encore, je dois toujours commencer par là. Sachez bien que je n'oublie pas mes amis ; comme j'ai plus de temps, je prie pour eux davantage.

Voilà pourtant six dimanches passés à l'ombre. Que de jours sans monter à l'autel ! Ah ! quand on est privé d'un bien, comme on en sent bien mieux le prix !

Je reste toujours au rez-de-chaussée. Je ne manquerais pas de réclamer auprès du médecin, M. de Beauvais, si vraiment j'avais besoin d'un changement pour ma santé. Autrement, j'aime mieux prendre les choses comme la Providence les a faites, et si je réclame quelque chose, c'est que je croirai suivre les indications de la Providence elle-même. Il me semble que j'entends Notre Seigneur me dire : « Laisse-moi faire de toi tout ce que je voudrai. Amen ! »

Heureuse est la personne qui a pu recevoir une semblable lettre, de tels conseils, presque un dernier soupir ! Heureuse mille fois d'avoir eu la consolation de faire quelque chose pour le soulagement de ces chers et si admirables prisonniers !

C'est encore de Mazas que le P. Olivaint écrit cette lettre pleine de calme et d'énergie (1) (41^e jours de prison). Presque le même jour, le P. Olivaint envoyait au P. Lefebvre, resté portier et gardien de la maison de la rue de Sèvres, ce message plein de désirs :

Votre lettre m'a été remise, rassurez-vous donc. Que je remercie M. le Directeur d'avoir laissé passer cette lettre ! Et que je vous remercie, vous, si tristes qu'elles soient, de me donner des nouvelles ! Elles ont cet avantage en m'arrivant, quand elles sont si tristes, de m'exciter à prier encore plus, à m'offrir encore mieux à Dieu, pendant les jours de cette réclusion bénie.

Quelle providence que vous ayez pu rester là-bas ! Comme il est manifeste pour moi, que le Seigneur a tout conduit ! Me voilà au 41^e jour de ma retraite. A partir d'aujourd'hui, je ne vais plus méditer que sur l'Eucharistie. N'est-ce pas le meilleur moyen de me consoler de

(1) *Actes de la captivité.*

ne pouvoir monter à l'autel? si j'étais petit oiseau, j'irais tous les matins entendre la messe quelque part et je reviendrais après volontiers dans ma cage.

Dites à tous bien des choses de ma part. Un mot surtout à Armand. Comme je pense à lui! Il souffre plus que moi, j'en suis bien sûr, et son ami aussi.

Quel sujet de méditation que ce passage de la lettre de notre vénéré Père :

« Ces nouvelles si tristes ont cet avantage de m'exciter à prier encore plus, A M'OFFRIR encore mieux à Dieu, pendant les jours de cette réclusion bénie. »

Tout ce que nous recueillerons, à cet égard, ne fera que confirmer à quel point le P. Olivaint portait en lui comme l'instinct du martyr.

Le 1^{er} février, jour de la fête de saint Ignace, le prédicateur, chargé de parler de la fête et du grand saint auquel nous devons les jésuites, repassait avec eux tous les événements qui étaient venus augmenter les souffrances, les mérites et la gloire de leur sainte Compagnie. « Nous avons eu, disait-il, l'occasion de donner à l'Eglise bien des martyrs, et nous ne pouvons croire que Notre Seigneur ne nous réserve encore quelques-unes de ces grâces précieuses, de ces con-

solutions bénies, destinées à faire éclater d'une manière plus évidente encore et la gloire de Dieu, et le dévouement et la foi des fils de saint Ignace... »

A ce moment, le P. Olivaint, comme frappé d'une communication céleste, sentit dans son âme un trouble indéfinissable d'abord ; puis, insensiblement, sa pensée fut illuminée par la grâce, la vue du martyr envahit tout son être. Il se vit torturé, martyrisé, se sentit comme inondé de son propre sang, et voyait si clairement ses souffrances, qu'il croyait déjà les sentir en réalité. Il resta tout le temps du sermon dans la contemplation de cet avertissement, qu'il considérait comme une voix céleste... Il avoua que cette émotion n'avait rien des émotions de ce monde, qu'il s'était cru un moment transporté dans une autre région, sur une autre sphère, et resta convaincu que Dieu, en lui donnant ce pressentiment ineffable, on pourrait dire : cette vision de la souffrance, de la mort et de la gloire avait déjà récompensé ce cœur si ardent pour l'immolation, si dévoué pour le sacrifice... et le prévenait ainsi de ses desseins mystérieux et sacrés...

Après le sermon, le P. Olivaint, comme supérieur, vint remercier le prédicateur; mais il le fit avec une émotion qui trahissait elle-même le secret du Ciel... et, se jetant dans les bras du prêtre dont la parole avait attiré un événement si solennel pour lui, il s'écria : « Ah! mon père, que je vous remercie! vous m'avez initié à toutes les gloires de la souffrance et de la mort. Vous m'avez fait connaître la croix, j'en ai senti toutes les douleurs, j'en ai senti toutes les tortures. Je les éprouve en réalité, elles me pénètrent!... » Et sa voix était haletante, ses lèvres frémissantes mais souriantes; ses yeux, vers le ciel, semblaient resplendir de cette conversation avec Dieu qui l'éloignait à jamais de ce monde, qu'il ne devait quitter que pour marcher sur les traces de son Sauveur.

Il s'élançait à sa suite, à la conquête des âmes, au salut des nations! Dieu l'avait entendu, et Dieu le prévenait qu'il serait exaucé.

Mais, revenons à Mazas, et suivons jusqu'à la fin ce récit glorieux qui nous invite à la prière, à la foi, au sacrifice!...

Vers le milieu du jour seulement arrivaient à Mazas les petits pots et les petites boîtes si

longtemps attendue. C'est tout dire. Il y en avait pour les PP. Olivaint, Ducoudray et Clère; mais point, hélas! cette fois. pour les PP. Caubert et de Bengy; on n'avait point encore su lier la partie de leur côté. Chacun des trois privilégiés recevait pour sa part quatre saintes hosties, et chacun d'eux devait conserver et porter sur sa poitrine, comme sur un autel vivant, le *Dieu de son cœur et son partage pour l'éternité*.—Les prisonniers avaient été prévenus de l'ingénieuse et audacieuse tentative, et devaient aussitôt avertir du succès.

Le P. Olivaint se hâte d'envoyer, dans la soirée du 15 mai, ce petit mot d'avis (1) :

Je n'attendais plus rien aujourd'hui. Ma surprise et je dirai ma consolation n'en a été que plus grande. Merci encore et encore! un gros, un énorme merci!

Je me suis occupé longtemps du Saint-Esprit, dans ma retraite. Je vais maintenant méditer sur l'Eucharistie.

(1) (*Actes de la captivité*. P. de Ponlevoy.)

XXVI

« Le juste demeurera toujours ferme dans sa voie, et celui qui a les mains pures en deviendra plus fort. »

(*Job*, ch. xvii, 5, 9.)

Le lundi 22 mai, les prisonniers étaient transférés à la Roquette. Ce nom seul ne devait plus laisser aucun doute sur le triste sort qui leur était réservé. Ils acceptèrent cet avertissement, comme ils avaient reçu tous les autres, avec le même calme et la même fermeté. D'ailleurs ils ont dû puiser un nouveau courage dans cette longue méditation, et le P. Olivaint, qui aimait tant sa retraite annuelle, a dû bénir souvent le bon Dieu d'avoir pu se préparer ainsi à la mort ! Quand on se représente les dispositions de son cœur, les aspirations de son âme, on ne peut presque plus le plaindre ! et il faut rester con-

vaincu qu'il s'est trouvé très-véritablement le plus heureux, le plus *gâté* des enfants de Dieu.

Cependant le 22 mai était un jour de joie; les troupes de Versailles entraient à Paris! Courage! s'écriait-on de toute part! on va délivrer les otages! dans quelques heures, demain, bien sûr, ils seront libres! Mais, le même jour, le P. Olivaint recevait un bien mille fois plus précieux à ses yeux que la liberté même. — Deux femmes intrépides dans leur dévouement parvenaient à faire passer aux RR. PP. quatre saintes hosties enveloppées d'un corporal, comme d'un linceul, et renfermées dans une petite boîte avec le sachet de soie muni d'un cordon pour être porté au cou. C'était bien Notre Seigneur lui-même qui venait chercher ses fidèles serviteurs! et le bon P. Olivaint a dû répéter comme toujours: Que Notre Seigneur est bon!

Une charrette entourée de garde nationaux armés devait conduire les otages à leur dernière résidence en ce monde. Quelle voiture! Était-ce un souvenir des fatales charrettes employées par la Terreur, pour mener à la mort les victimes du comité de salut public? Tout se ressemble dans les cruautés d'un peuple

livré à lui-même, c'est-à-dire à ses instincts féroces ! Le fatal cortège avance lentement au milieu du flot populaire grossissant de minute en minute, les vociférations les plus horribles, les menaces les plus injurieuses sortaient de ces bouches *hideuses à voir*, c'était une légion de démons cherchant à vaincre ces hommes de Dieu ! Hélas ! Monseigneur, dit un prêtre à l'archevêque, est-ce là votre peuple ? Le prélat garde le silence. Quelle honte pour l'humanité ! et la voiture continuait sa lugubre marche au pas, comme pour laisser aux victimes le temps d'épuiser jusqu'à la lie ce calice d'amertume ! Au lieu de prendre par les boulevards on suivit la rue du faubourg Saint-Antoine et tous les quartiers dévoués à la Commune (1). « Il faisait nuit quand nos prisonniers arrivèrent à la Roquette. On les fit entrer dans une salle d'attente où ils durent rester plus d'une heure et demie. Ungardien se plaignait que les cellules n'étaient pas prêtes parce que cette décision de départ pour la Roquette avait été instantanée.

« On fit deux fois l'appel pour bien s'assurer

(1) Récit du P. Perny.

que toutes les victimes étaient présentes, enfin on les rangea au bas de l'escalier du premier étage de la quatrième division. Un brigadier, une lanterne à la main, ouvrait la marche. Chacun suivit dans l'ordre d'appel.

« Ni le corridor, ni les cellules n'étaient éclairés. L'obscurité était profonde, il fallut chercher son lit à tâtons, et quel lit ! une pailleasse et une couverture. Pas de banc, pas de table, aucun meuble. C'est en cherchant avec les mains que l'on parvenait à connaître la disposition de la cellule et de son ameublement. Le directeur et, disons-le, quelques-uns des gardiens, ne pouvaient se décider à exécuter ces ordres qui leur semblaient si monstrueux. L'un d'eux dit tout bas d'une voix émue : « Ah ! c'est la rage dans le cœur que je fais cette triste besogne. » Le silence de cette première nuit à la Roquette était lugubre, on sentait depuis sa cellule, que toutes les poitrines étaient opprimées par l'émotion et la pensée des événements qui devaient se préparer. Exceptons celles qui avaient le bonheur incomparable de la présence réelle de N. S. Dans celles-là, c'était la paix, toujours la paix.

« Voilà cette nuit mémorable du 22 au 23 mai. Quels sont ceux qui ont pu se livrer au sommeil ? d'ailleurs on entendait à chaque instant du bruit causé par l'arrivée de quelques prisonniers de plus. »

Le jour venu, les nouveaux hôtes de la Roquette eurent promptement fait connaissance avec leur nouvelle résidence, où leur séjour d'ailleurs ne devait pas être de longue durée. Si ces illustres victimes avaient pu douter de leur sort, la seule inspection de leurs cellules et du mobilier eût suffi pour leur apprendre qu'elles n'étaient que la dernière et courte station de leur voie de douleur.

« Au moins on doit signaler à la Roquette un avantage qui n'existe pas à Mazas ; les détenus peuvent, à certains moments de la journée, se voir dans l'une des cours où dans les corridors de l'étage qu'ils occupent. Chaque fenêtre éclaire deux cellules séparées par une forte cloison ; entre les cloisons et les barreaux de la fenêtre commune on a laissé une place vide à travers laquelle on peut parler et même faire passer un livre (1). »

(1) Récit du P. Perny.

Aussi avec quelle vive effusion de cœur, avec quelle tendre charité tous ces condamnés à mort durent-ils s'embrasser ? C'était la vie qui revenait encore sourire au milieu de la mort.

Tous les cœurs se comprennent vite dans les moments d'épreuves. Chacun se retrouve et s'appelle ; c'est la famille en Dieu. Les bons Pères se confessaient entre eux et confessaient leurs frères de captivité. Quelle confession, quelle absolution ; et de là, quel calme, quelle confiance ! c'était un beau soir précédant l'aurore d'un plus beau jour. Aussi, un des prisonniers échappés de la Roquette confirma qu'ils étaient tous calmes et souriants. « Le P. Olivaint n'avait rien perdu de sa vive énergie et de sa paix radieuse. »

Mgr l'archevêque, en raison de sa constitution si délicate, était de ceux que le séjour de Mazas avait le plus éprouvés ; il était méconnaissable en arrivant à la Roquette et surtout dans un état de santé des plus alarmants. C'était une épreuve de plus au milieu de cette dure captivité ! Privé des secours qu'on aurait donnés dans le plus modeste hôpital au plus pauvre des pauvres, le digne prélat avait refusé de fuir devant

les sicaires de la Commune, au commencement de l'insurrection, et avait persisté dans son refus, même à Mazas, dans l'intérêt de ses compagnons de captivité.

Un gardien appelé Mouton, attaché particulièrement à l'Archevêque, et le voyant chaque jour plus épuisé et plus souffrant, avait rêvé de le rendre à la liberté; dans ce but il avait préparé un costume de garde national et prétendait qu'il servirait merveilleusement ses projets : Croyez-moi, monseigneur, disait-il au digne Pasteur en lui plaçant familièrement un képi sur la tête, avec ce képi, votre longue barbe et cette vareuse, vous passerez sans être reconnu devant tous ces gens-là.

L'Archevêque réfléchit un moment, sembla même accepter, puis tout à coup il dit au brave gardien : « Merci, mon ami, pour vos bons sentiments à mon égard, mais je ne veux ni ne dois accepter. Quand mon évasion serait connue, la commune en fureur ferait massacrer sur-le-champ tous les prêtres qui sont ici; de plus on saurait bien vite que c'est vous qui avez facilité mon départ; vous seriez fusillé, vous père de famille, qui avez femme et enfants à

soutenir : *Mon ami, je ne puis disposer ainsi de la vie des autres, et je reste !* »

Sans doute le premier Pasteur devait cet exemple à Paris coupable et à la France malheureuse, et il l'a courageusement donné. A la Roquette où il était si souffrant, chacun lui prodiguait les secours de son affection et de son dévouement. Un des plus empressés auprès de lui, était le P. Olivaint ; c'est le R. P. de Ponlevoy qui nous le raconte lui-même (1) :

« Par un sentiment de vénération compatissante, le P. Olivaint paraissait surtout s'attacher à la personne de Mgr l'archevêque de Paris. Quelquefois l'infortuné prélat, affaibli par les privations et la souffrance, restait à moitié étendu sur son grabat ; le P. Olivaint s'asseyait à ses pieds, et ensemble ils parlaient du passé et du présent ; pouvaient-ils parler de l'avenir ? Dès le premier jour, les vivres commencèrent à manquer à la Roquette ; le pain même s'y faisait rare. Sans doute la bataille des rues, qui gagnait toujours du terrain, empêchait le ravitaillement régulier. Le P. Olivaint prenait

(1) *Actes de la captivité.*

alors dans les petites provisions qui lui restaient encore, et apportait au pontife défaillant un peu de pain d'épice et de chocolat en tablettes ; et ainsi il était donné à un pauvre religieux de faire la charité à un archevêque de Paris.

Mais il put promettre bien plus et bien mieux pour le lendemain, car il était riche d'un tout autre trésor. »

Le 24 mai, en effet, au matin de ce jour si tristement mémorable, le P. Olivaint donnait à Mgr l'Archevêque sa dernière communion. Les autres Pères, si heureux des saintes hosties qu'ils avaient reçues, les partagèrent avec ceux de leurs frères qui habitaient près d'eux. C'est ainsi qu'ils reçurent leur viatique pour l'éternité.

On croyait, à certains indices, à une délivrance prochaine : le bruit du canon se rapprochait de plus en plus ; c'était bien la victoire, mais elle ne vint pas assez tôt pour tous. Quand l'heure de la récréation fut passée, qu'on dut se séparer jusqu'au jour suivant, on ne croyait pas que le soleil du lendemain se lèverait au ciel pour quelques-uns d'entre eux.

Mais l'apôtre saint Paul a dit :

« Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. » C'est ainsi que l'âme, séparée de toutes les choses créées, attend les divines réalités de la Foi.

Nous ne dirons point un dernier et trop douloureux adieu à la Roquette sans venir saluer les victimes saintes qui précédèrent au ciel celui dont notre cœur voulait s'occuper exclusivement.

XXVII

« Le Seigneur, dis-je, m'a dit :
C'est peu que vous me serviez
pour reposer les tribus de Jacob,
et pour convertir à moi les restes
d'Israël. Je vous ai établi pour
être la lumière des nations, et le
salut que j'envoie jusqu'aux extré-
mités de la terre. »

(*Isaïe*, ch XLIX, 5, 6.)

Rappelons en peu de mots cette terrible journée ou plutôt cette lugubre soirée qui nous est racontée par un des témoins lui-même (1), puisque nous avons surtout à cœur de ne dire que les faits appuyés par des preuves et des témoignages irrécusables.

« Après mille ordres et contre-ordres, mille tergiversations toujours cruelles, le nombre des victimes était porté à six. Vers huit heures du soir, le mercredi 23 mai, le corridor de la

(1) Le P. Perny.

première division fut envahi par un détachement de fédérés. Ce détachement était composé de vengeurs de la commune et de soldats de différentes armes. Leur chef était un nommé Vericq (Jean), d'environ 36 ans, habitant du quartier de la Roquette. Ce misérable laissait traîner son bancal avec fracas sur le pavé ; en envahissant le corridor, il parlait très-haut. Son arrivée et celle de ses séides durent causer une grande émotion dans les cellules de tous les prisonniers. « Oui, criait-il, il faut enfin que cela finisse. C'est horrible ! » Un de ceux qui le suivaient prononça alors ces mots sauvages : « Ah ! cette fois, nous allons les coucher ! » Cette horde de barbares continua sa marche jusqu'à l'extrémité du corridor. Là, quelqu'un d'entre eux cria : « Attention, citoyens, répondez à l'appel de vos noms. » On appela les six victimes en tête desquelles était monseigneur l'archevêque de Paris ; M. Deguerry, curé de la Madeleine ; M. Bonjean, premier président, le P. Ducoudray, supérieur de l'institut Sainte-Geneviève, de la rue des Postes ; le père Clerc de la même maison ; M. l'abbé Allard, aumônier des ambulances.

« Ces illustres victimes furent aussitôt con-

duites par le petit escalier tournant qui mène au préau où avaient lieu récréations. Que se passa-t-il entre ces victimes innocentes et ces farouches sauvages, fruits mûrs de notre civilisation païenne du XIX^e siècle. Quelles paroles furent échangées? les bourreaux survivants, ainsi que deux gardiens de la Roquette peuvent seuls nous le révéler. J'ignore si leurs aveux ont été recueillis et publiés. Dans la cour de l'infirmerie, on fut obligé, paraît-il, de faire un séjour de huit à dix minutes. On n'avait pas les clefs de la porte du chemin de ronde. Il fallut forcer les serrures et les verrous. Il est bien probable que, durant ce temps, des paroles ont été échangées entre les victimes et cette infâme horde de sicaires. On pressent quelles durent être ces paroles. Les injures les plus grossières ont dû être prodiguées aux victimes, car cette troupe de scélérats n'étaient pas à jeun. Deux infirmiers de la Roquette ont pu voir le cortège durant quelques instants. Ce sont eux qui m'ont affirmé, à moi-même, avant mon évasion définitive de la Roquette, que les victimes étaient abreuvées des injures les plus grossières.

« On présume que cet endroit du préau avait

été choisi d'abord pour le lieu de l'exécution. On remarqua entre les bourreaux un peu d'hésitation; il y eut un instant de délibération entre les chefs et le brigadier Ramain. Cet endroit était sous les fenêtres de l'infirmerie, et des infirmiers étaient en effet placés à ces fenêtres, d'où ils virent distinctement les victimes et entendirent les injures qui leur étaient adressées.

« A peine cette bande de cannibales eut-elle disparu de notre corridor avec les victimes, que je me levai pour prier, en m'appuyant sur ma fenêtre qui était ouverte. Dix minutes s'étaient à peine écoulées que le cortège arriva sous ma fenêtre : je tressaillis à cette vue. Je m'inclinai aussitôt, après avoir donné toutefois, en élevant la main, une dernière absolution à ces victimes. Le geôlier marchait en tête, les mains dans ses poches. Derrière lui les victimes étaient entourées par les soldats marchant dans une espèce de désordre.

« Monseigneur l'archevêque donnait le bras à M. Bonjean; M. Deguerry donnait le sien au P. Ducoudray; le P. Clerc et M. Allard venaient en dernier lieu. Ce dernier portait son brassard d'aumônier et tous les autres insignes. En

passant devant ma fenêtre, il levait les yeux et les mains au ciel de la manière la plus affectueuse, et disait très-haut : Mon Dieu ! mon Dieu ! Où conduisait-on ces victimes ? Je l'ignorais. Je ne prévoyais même pas que j'aurais sous les yeux ce douloureux spectacle. Deux ou trois gardiens suivaient le cortège : l'un d'eux se nommait Jeannard. On a su par ces témoins que les victimes s'encourageaient mutuellement avec beaucoup d'entrain au suprême combat de la vie. Au dernier moment, monseigneur l'archevêque se serait tourné vers les autres victimes et leur aurait donné à tous sa bénédiction. L'un des gardiens, probablement ému de cette scène touchante, qui ne se voit que dans l'arène où succombent les martyrs de Jésus-Christ, aurait alors abandonné le cortège pour rentrer dans la prison.

« Un autre surveillant s'avança un peu dans le chemin de ronde, se tenant toutefois à distance. Arrivé à l'angle du second mur d'enceinte, à l'endroit même où l'exécution allait avoir lieu, les victimes se seraient mises à genoux pendant quelques secondes. Quelle prière ! Ce surveillant n'aurait pas eu la force

d'aller plus loin, il se serait retiré à la hâte. Les victimes furent placées à deux mètres de distance du mur, sur une même ligne, ainsi que cela paraît visible par les balles qui atteignirent le mur, et elles tombèrent bientôt sous un feu de file en désordre. Un bon nombre d'otages de notre corridor entendirent distinctement cet horrible massacre. Il était environ huit heures et demie du soir.

« Quel silence dans notre corridor ! On respirait à peine. Chacun de mes bien-aimés frères en Jésus-Christ pensait sans doute, comme moi, que notre dernière heure était arrivée ; que, dans quelques instants, cette horde de barbares allait rentrer à la prison et faire un nouvel appel. Prosterné sur ma couche, je récitais les psaumes de la pénitence, puis les prières de la recommandation de l'âme. De temps à autre, je m'avançais une minute à la fenêtre pour observer ce qui se passait. Je recommençais les mêmes prières.

« Entre onze heures et minuit, un nouveau bruit se fait entendre dans l'escalier. Je me levai prêt à partir au premier signal. Dieu me faisait une grâce insigne, celle de posséder mon âme.

en paix et d'être parfaitement calme. Si j'avais pu avoir un seul regret, c'eût été celui de ne pouvoir communier en viatique. Notre Seigneur avait ainsi disposé notre captivité. J'acceptais la privation imposée, comme une portion, en quelque sorte, du calice que nous avions à boire.

« Quelques-uns de ces sicaires, accompagnés sans doute de surveillants, remontèrent à notre étage pour enlever les effets de leurs victimes. Les oreilles étaient en suspens. Ces brigands se retirèrent peu d'instant après.

« Le directeur de la prison ou l'un des brigadiers revint au bout d'une demi-heure. Ce fut encore le moment d'une nouvelle émotion. On fermait les portes et les grilles des avenues, J'entendis distinctement ces paroles : « S'ils reviennent, je vous défends d'ouvrir. » C'est alors que je compris que cet ordre devait venir du directeur de la Roquette.

« Toute nouvelle exécution était donc suspendue, au moins durant cette nuit. Mes pensées prirent aussitôt une autre direction. Je voulus converser par la fenêtre un instant avec mon cher confrère ; mais sa lassitude, causée

par l'émotion de la scène récente, était si grande qu'il avait dû se jeter sur sa couchette.

« Je continuai à prier, en invoquant les nouveaux martyrs de Jésus-Christ avec l'accent de la plus vive confiance. « Oh ! oui, ils sont bien martyrs, » disais-je, « mille fois plus martyrs que ceux des pays infidèles. » Dans ces pays-ci, on trouve rarement les circonstances hideuses qui se rencontrent dans cette exécution ! « Et voilà, répétais-je, où mène notre brillante civilisation, dont on a voulu chasser Dieu et sa doctrine divine. Je songeais à l'immense et douloureuse impression qu'allait produire à Paris d'abord et puis dans toute la France, la nouvelle épouvantable de cet exécrationnel forfait. Plein de ces pensées, l'aube du jour paraissant déjà, je tombai sur ma couche pour prendre un peu de repos. Mes lèvres murmuraient ces paroles : « Oh ! chers martyrs de Jésus-Christ, priez pour moi ! surtout pour notre malheureuse France ! »

XXVIII

« Seigneur, je souffrirai de bon cœur pour vous tout ce qui m'arrivera par votre ordre. Je veux recevoir indifféremment de votre main le bien et le mal, la douceur et l'amertume, la joie et la tristesse, et vous rendre grâce pour tout ce qui m'arrivera. »

Imit. de J.-Ch., liv. III, v. 17.

C'est au R. P. de Ponlevoy, que nous devons emprunter les tristes détails qui concernent les massacres de la rue Haxo. Personne ne saurait les dire avec plus d'intérêt, d'exactitude et de précision.

« Après l'exécution des premiers otages, le 24 mai, un des geôliers ayant trouvé au n° 7 occupé par le P. Ducoudray, des papiers qui lui paraissaient sans valeur, vint à l'heure même

(1) P. de Ponlevoy.

les remettre au P. Olivaint. Celui-ci, à cette vue, s'écria vivement : « Un crime ! » — Prenez garde et taisez-vous ! répondit l'autre, et il ferma aussitôt la porte à gros verrous.

« Comme on le voit, la position devenait de plus en plus grave pour les otages, et nous croyons sans peine M. Lamazou quand il raconte que le 25 mai, à la récréation de midi, les visages des détenus étaient plus tristes, quoique les cœurs fussent aussi fermes. Le P. Olivaint, quoique frappé dans ses plus chères affections, conservait encore sur ses lèvres un gracieux sourire. « Je renonce dit M. l'abbé Lamazou, à dépeindre sa figure et à reproduire sa conversation. Son visage avait quelque chose de vraiment idéal, et sa parole était celle d'un ange. »

C'est dans ces dispositions que le pieux religieux attendait l'exécution des arrêts de la commune. Hélas ! il ne devait pas attendre longtemps.

Le P. Olivaint savait donc maintenant le sort de ses compagnons de captivité, il avait appris la mort de ses frères, *il attendait*. Il dut croire plusieurs fois, pendant cette nuit sinistre, que chaque bruit, chaque mouvement était le

dernier signal. Chaque fois son cœur devait répondre avec le *fiat* du chrétien et le mot du serviteur fidèle : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. » N'avait-il pas accompli cette longue retraite en vue de la mort, disant comme saint Paul, *Quotidiè morior*.

En assistant par le souvenir, et nous dirons presque par la prière, à ces scènes de carnage, nous voulons rendre à tous le même témoignage d'admiration, de respect et de reconnaissance, mais nous n'avons pas un moment séparé notre pensée du P. Olivaint, seul dans sa cellule, entendant tout, devinant tout, et répétant à tout : *Que Notre-Seigneur est bon !*

On se demande ce que pourraient les forces humaines pour résister à de pareilles scènes, si elles n'étaient soutenues par cette lumière divine qui s'appelle la Grâce.

Rappelons-nous bien et redisons-nous sans cesse qu'il est là depuis le 4 avril, c'est-à-dire depuis cinquante-trois jours. Cinquante-trois jours de retraite, de prière, d'immolation, d'abandon à la volonté de Dieu ; cinquante-trois jours de préparation à la mort, et presque une semaine d'agonie, agonie par la souffrance, le

dénûment et la perspective du supplice ; agonie par la mort de ses amis, agonie par cette attente perpétuelle de la catastrophe que les paroles sinistres de ses bourreaux ne leur laissaient que trop deviner. Dans l'expression céleste qui se reflète sur ses traits, n'a-t-on pas vu cette certitude consolante qu'il est déjà initié aux splendeurs du Ciel. Si on recule d'horreur en voyant, dans un siècle comme le nôtre, des scènes de carnage qui ressemblent aux temps barbares des premiers âges du monde, la foi redouble, la tristesse se console, la résignation semble facile devant cette fin sublime d'un martyr qui meurt pendant cinquante jours, et qui court se jeter dans les bras de son Dieu, comme l'enfant qui retrouve sa mère chérie et se précipite avec bonheur au devant de ses embrassements. Pour lui tresser cette immortelle couronne, nous devons recueillir tous les souvenirs, tous les témoignages, tous les mots qui nous diront ce grand exemple sur lequel se fonde le salut de la France.

Suivons jusqu'à la fin les détails si douloureux de ce glorieux martyr.

« Le jeudi à midi, écrit M. l'abbé Lamazou,

on nous permet une récréation commune dans la même cour que la veille. Les visages sont plus tristes, mais les cœurs sont aussi fermes. Les laïques témoignent aux ecclésiastiques une cordiale sympathie et montrent la même sérénité. On sent que tous placent en Dieu seul leur confiance, et que cette confiance n'est pas un vain mot.

Nous sommes heureux, dit le P. de Ponlevoy de reproduire les lignes suivantes qui nous sont adressées par un membre de l'Université.

« Vous recueillez avec un soin pieux les témoignages et les souvenirs qui se rapportent aux derniers moments des membres de votre compagnie, victimes des massacres de la Roquette, dans la sinistre semaine du 22 au 28 mai. Je me fais un devoir de répondre à votre appel, pour ce qui concerne le P. Olivaint, qu'il m'a été donné de voir de plus près et d'entretenir à cette heure suprême.

« Ancien condisciple du P. Olivaint à l'École normale, il y avait trente-quatre ans que je ne l'avais revu, lorsque nous nous sommes rencontrés, à la Roquette, le mercredi 24 mai à l'heure de la promenade en commun de tous les otages.

C'est lui qui vint se faire reconnaître de moi, me serrer la main et m'embrasser avec effusion, non sans un retour mélancolique sur les douloureuses circonstances de cette étrange entrevue, en un pareil lieu, et après une vie de part et d'autre si diversement agitée. Puis me prenant à part, le P. Olivaint, la main dans la mienne, d'un ton à la fois affectueux et grave, me tint le langage d'un prêtre et d'un ami, et voulut s'assurer si je comprenais comme lui notre situation et ce qui nous restait à faire. Évidemment son sacrifice était fait : depuis l'avant-veille il n'avait conservé aucune illusion, aucune lueur d'espérance ; et sa ferme amitié ne chercha pas à dissimuler un sentiment de satisfaction quand je lui avouai que je voyais les choses comme lui ; que du reste rien ne nous séparait en ce moment suprême, et que j'avais eu le bonheur de trouver déjà auprès de mes compagnons de cellule, pères des missions étrangères, ce que je lui aurais demandé à lui-même si notre rencontre avait eu lieu un jour plus tôt. « Fort bien, mon cher camarade, me dit-il, mais il me semble que vous m'apparteniez et que j'ai un peu le droit d'être jaloux. »

« J'ai revu le P. Olivaint le lendemain jeudi, après la mort de Mgr l'archevêque, et aussi le vendredi, jour où il devait lui-même subir le martyre. J'ai eu le triste bonheur de converser chaque fois longuement avec lui. Sans insister sur l'imminence trop visible du péril, il détournait évidemment la pensée de son interlocuteur, comme la sienne, de tout ce qui aurait pu réveiller de vaines espérances, et sa courageuse charité s'attachait à faire regarder en face une destinée pour ainsi dire inévitable, à hausser le cœur au niveau de la dernière lutte. Faisant bon marché de sa propre vie, il rabaissait son dévouement à lui, prêtre de l'Église militante, aux proportions les plus simples et les plus modestes ; et, pour soutenir des défaillances bien naturelles, presque légitimes, à l'entendre, il s'étendait à relever et à grandir notre sacrifice que les liens du sang et de la famille semblaient rendre plus difficile à accomplir. « Dans ces conditions, disait-il, une mort chrétienne est vraiment comme un second baptême, et l'on peut s'abandonner avec la plus entière confiance à la miséricorde de Dieu. »

« J'ai le douloureux regret de n'avoir pu lui

serrer une dernière fois la main au moment du funèbre appel. Tous ceux qui se sont trouvés auprès de lui à cette heure suprême ont rendu témoignage de la fermeté calme et sereine, de la simplicité héroïque dont il a fait preuve. Si, comme on le raconte, il a marché en tête des victimes depuis la Roquette jusqu'au lieu du massacre, il était bien digne de cette place d'honneur, et personne ne pouvait, mieux que lui, donner à ses compagnons l'exemple et le courage du martyr. »

Tous les témoignages viennent confirmer la certitude qui résultait des différents entretiens qu'on a eu le bonheur d'avoir avec lui; il pressentait, il désirait, il comprenait le martyre, il en avait l'instinct, oserons-nous dire la vocation. Le conseil qu'il donne à un de ses amis qui avait la pensée de se faire jésuite vient encore fortifier cette conviction. — « Voyons, dit le P. Olivaint, êtes-vous prêt à être roué pour l'amour de Jésus-Christ? — Non, répond son ami. — Eh bien, restez où vous êtes, et ne venez pas où je vais, vous n'avez pas la vocation. » La vocation pour lui, c'était donc la souffrance, la mort pour Jésus-Christ, comme

Jésus-Christ, avec Jésus-Christ; il aurait voulu s'attacher à sa croix avec lui et souffrir plus que son divin maître pour être plus semblable à son divin modèle! Lorsqu'il songe aux dangers qui menacent, aux épreuves qui l'attendent : « Avant tout, dit-il, je veux me poser sur mon terrain et me donner pour ce que je suis : citoyen français, sans doute, mais prêtre, mais jésuite; car c'est sous ce dernier titre que je vis et que je veux mourir. » Aussi, lorsqu'à son arrivée à la conciergerie, on lui demande son nom, il répond d'une voix ferme et sonore : « Pierre Olivaint, prêtre et jésuite. »

Comment s'étonner qu'aux derniers jours de sa captivité il se soit écrié avec sa pensée et son âme dans le ciel : « Vraiment je me sens tout joyeux, je me rappelle ce que raconte saint François de Sales, lorsque, traversant le lac de Genève sur une petite barque, il fut assailli par une grande tempête, il se réjouissait de n'être séparé de l'abîme que par une planche, parce qu'il n'était plus porté que par la main de Dieu. Eh bien! notre vie ne tient plus qu'à un fil; mais ce fil, c'est Dieu même et

Dieu seul qui le soutient. Oh ! que je suis heureux d'être entre les mains de Notre-Seigneur ! »

XXIX

« Courage, mes frères! marchons ensemble. Jésus sera avec nous. Nous avons embrassé cette croix pour Jésus-Christ. Il sera notre soutien, lui qui est notre guide et notre chef. Voilà notre roi qui marche devant nous, et qui combattrà pour nous. Suivons-le courageusement, que personne ne craigne rien d'effrayant : Soyons prêts à mourir généreusement dans cette guerre et ne souillons pas notre gloire par une fuite honteuse en abandonnant la croix. »

(*Imitation de J.-C.*, liv. III, chap. LXVI.)

Le vendredi, 26 mai, jour consacré à la Passion de N.-S., devait être celui de la mort de notre père et martyr. Sur la terre, tout était à la tristesse; dans son âme, tout était à la grâce, à la paix! Le soleil s'était caché, le temps était menaçant, la nature prenait un aspect de deuil devant ce forfait odieux.

Pour la récréation du milieu du jour, on ne permit point aux prisonniers de descendre dans le chemin de ronde, mais seulement de se promener dans le corridor même, au milieu de leurs cellules. La promenade était silencieuse, les prêtres disaient leur bréviaire (1).

« Tout à coup un délégué de la Commune paraît et s'avance d'un air dégagé, tenant une liste à la main, il va se placer au milieu du corridor, dans un espace occupant la largeur de deux cellules et laissé libre pour donner du jour à l'intérieur.

« Tous les prisonniers sont groupés en face. Le P. Olivaint est appelé le premier. Présent ! dit-il, et il va se placer vis-à-vis des prisonniers pour commencer la rangée des victimes.

« Le P. Caubert et le P. de Bengy furent appelés ensuite. L'appel terminé, comme les condamnés demandaient à passer dans leur cellule pour faire en toute hâte quelques préparatifs de départ. Non, non, leur fut-il répondu, pour ce qu'il vous reste à faire, vous êtes bien comme cela (1).

(1) *Actes de la captivité*, par le P. de Ponlevoy.

« On partit, le P. Olivaint s'aperçut alors qu'il avait encore son bréviaire à la main. Arrivé à la porte extérieure de la prison, il comprit que, désormais, il n'en aurait plus besoin ; et sans doute pour le soustraire à une profanation, il le présenta au brave concierge de la maison, en lui disant : « Tenez, mon ami, voici mon livre. » Celui-ci l'accepta ; mais un capitaine de la garde nationale le lui arracha des mains et le jeta au feu. Le concierge l'en retira, dès qu'il fut délivré de la surveillance de ces misérables.

« Il voulait le garder comme une relique, et repoussa les offres séduisantes d'un haut personnage qui lui enviait la possession de ce précieux trésor. Mais, depuis, il s'en est défait en notre faveur, sans qu'il fût possible de lui faire accepter aucune gratification. C'est bien le grand bréviaire in-8° que nous connaissons ; nous le conservons à la rue de Sèvres, à moitié brûlé, mais d'autant plus précieux pour les frères du P. Olivaint.

« Cependant les détenus qui restaient encore dans la prison avaient beau prêter l'oreille aux fenêtres de leurs cellules ; aucune détonation ne vint leur annoncer qu'un second holocauste

était consommé. On leur apprit bientôt que l'exécution devait se faire à Belleville.

« On se demande la raison de cette mesure : et pourquoi donc aller si loin ?

« Ici quelques indications topographiques sont indispensables ; nous serons ainsi nous-mêmes sur le théâtre du crime et nous pourrons assister au drame sanglant de la rue Haxo. Il y a loin, bien loin de la Roquette jusque-là, trois kilomètres peut-être, et il ne faut pas moins de trois quarts d'heure pour franchir cet intervalle. Le chemin est presque d'un bout à l'autre montant et même rapide. Dans ces quartiers extrêmes, les rues fourmillent de peuple : Belleville, simple faubourg, est une vraie ville de 55,000 habitants, entre la Villette qui en compte 51,000 et Ménilmontant qui en compte plus de 40,000.

« Nous avons à suivre cet itinéraire, facile à tracer sur une carte de Paris. En sortant de la prison, qu'on prenne à droite la rue de la Roquette jusqu'au cimetière du Père-Lachaise, puis le boulevard, puis la chaussée de Ménilmontant, jusqu'au boulevard Puebla ; qu'on suive ce boulevard jusqu'à l'intersection de la

rue des Rigolles, pour aboutir à la rue de Belleville, près la mairie du vingtième arrondissement ; après avoir encore marché longtemps dans cette dernière rue, on rencontrera la rue Haxo ; qu'on tourne à droite et on arrive au n° 85 ; là, est la Cité-Vincennes, sur le plateau de Saint-Fargeau, entre Belleville et Ménilmontant.

« La Cité-Vincennes, selon l'usage reçu, est séparée de la rue Haxo par une grille qui reste ouverte pendant le jour. Après avoir traversé un espace bordé de maisonnettes et de petits jardins potagers, on arrive dans une grande cour, en face d'un bâtiment assez vaste quoique de médiocre apparence, lequel avait servi à l'état-major du deuxième secteur pendant le siège de Paris et était devenu un quartier général depuis l'insurrection parisienne. Au delà, sur la gauche, on pénètre dans une espèce de verger ou de terrain vague, où l'on aperçoit un espace oblong, découvert mais fermé au fond, sur le côté qui longe la rue de Borrégo, par de hautes murailles, et en avant par un simple mur de soubassement, destiné sans doute à supporter un treillis. C'est une salle de bal

champêtre en construction. Il y a bien loin, mais pas si loin qu'on pourrait le croire, de la destination de ce local à son usage.

« Reprenons le fil de notre récit.

« Le cortège sortait de la Roquette et se mettait en mouvement un peu après quatre heures, puisqu'à quatre heures et demie il défilait déjà sur la chaussée Ménilmontant. En tête, à cinquante pas en avant, marchait un garde, tête nue, qui annonçait à haute voix qu'on amenait là des gens désarmés, des Versaillais faits prisonniers le matin à la Bastille ; et qui commandait aux citoyens le calme de la force et la dignité de la victoire. Venaient ensuite les condamnés, à la file et deux à deux, ayant l'air très-calme. On leur assurait qu'ils étaient seulement transférés dans un lieu plus sûr que la Roquette et qu'il ne leur serait fait aucun mal. Heureux en vérité ceux qui avaient mis ailleurs leur confiance ! Dans ce long convoi, on ne remarquait qu'un petit nombre de prêtres en soutane, quatre ou cinq environ ; les autres étaient revêtus d'habits laïques. L'escorte, à l'entour et en arrière, se composait de cent cinquante hommes armés, gardes nationaux du 173^e bataillon,

auxquels s'étaient joints, pour une si belle occasion, des *Enfants perdus* de Bergeret et d'autres bandits de tous les noms.

« D'abord, sur le passage du cortège, soit consternation, soit panique, les boutiques et les fenêtres se fermaient ; mais la scène changea bientôt. A la hauteur du boulevard Puebla, les femmes et les enfants accourent, affluent, enveloppent les rangs et poursuivent les victimes d'imprécations et de mille cris de mort. Les héroïnes de la Commune vont faire en grande partie les frais de l'expédition. Où sont maintenant ces vierges modestes et dévouées, que nous avons rencontrées naguère apportant à nos chers captifs le pain de la terre et le pain duciel ? La religion élève la femme au-dessus de son sexe, et quelquefois même au-dessus du nôtre ; l'impiété la dégrade toujours et la ravale au-dessous même de la nature. Nous n'avons plus que des bacchantes, ivres de luxure et altérées de carnage, vraies furies, le blasphème à la bouche et le revolver au poing. La foule grossissait toujours, la presse devenait extrême ; les gardes avaient à lutter, pour protéger les victimes, non contre les insultes, mais contre les dernières violences.

« On parvint à la rue de Belleville entre l'église et la mairie du vingtième arrondissement. Là, le cortège fait une halte, et comme les cris du peuple deviennent plus menaçants, on est au moment d'en venir sans plus tarder au dénouement. Cependant on poursuit la marche et pour couvrir un peu plus les clameurs de la foule, ou pour donner plus de solennité à l'action, on ajoute au cortège une musique militaire; des clairons accompagnés de tambour, exécutent des fanfares, et l'on va au supplice comme on irait à un spectacle. Les victimes suivaient deux par deux, ayant de chaque côté deux gardes nationaux, la baïonnette au bout du fusil. Les gendarmes marchaient les premiers.

« Mais ne puis-je donc plus, au milieu de cette effroyable mêlée, entrevoir encore une fois mes frères qui vont mourir? Des témoins oculaires ont remarqué et m'ont signalé dans les rangs des victimes, un prêtre donnant le bras à un laïque, qui paraissait exténué de fatigue. Ah! je les reconnais parfaitement tous deux : Le P. Caubert, dont le courage était plus grand que les forces, s'appuyait sur le bras du P. Olivaint, son supérieur, son frère et son ami. Insoucieux

du bruit et de la foule, ils priaient et conversaient doucement comme s'ils avaient été seuls, et sans doute ils parlaient encore de la famille qu'ils laissaient et déjà de celle qu'ils allaient trouver au ciel.

« Bien près d'eux marchait le P. de Bengy, la tête haute toujours et le cœur au large.

« Avant d'arriver à la rue Haxo, il y eut encore un arrêt et un moment d'hésitation. On vint à rencontrer une barricade armée d'une mitrailleuse.

« Il fut aussitôt question de tout finir d'un seul coup. Mais on se ravise ; on est enfin au terme, près de l'entrée de la Cité-Vincennes. Le passage est étroit, la foule énorme et plus furieuse à mesure que le dénoûment est plus proche. Là même, un vieux prêtre, qui avait peine à suivre, est violemment arraché au triste cortège, tué par une femme d'un coup de revolver et traîné jusqu'au lieu de l'exécution générale.

« Déjà tout cet espace voisin que nous avons décrit était occupé, envahi par les hommes armés, les femmes et les enfants. On fait entrer les cinquante victimes, on les pousse bru-

talement dans cette malheureuse salle de bal et on les accule pêle-mêle contre le grand mur du fond. Un instant deux officiers couverts de galons veulent s'interposer et gagner du temps ; mais, violemment interpellés, menacés eux-mêmes d'être fusillés avant tous les autres, ils n'échappent à la mort que par la fuite.

« Alors, vers six heures du soir, il se passa dans la Cité-Vincennes, une dernière scène absolument indescriptible, non pas une exécution, mais une tuerie. On ne fusillait pas, on massacrait, et les odieuses femmes en firent presque autant que les hommes. Ce fut, dit-on, une cantinière qui donna le signal du massacre, en faisant feu la première. Aussitôt les armes furent déchargées les unes après les autres ; il y eut ensuite un semblant de feu de peloton, mais mal nourri. Les femmes, montées en foule sur le mur d'enceinte, acclamaient les meurtriers et insultaient les victimes. Sans pouvoir rien distinguer, on entendait tout à la fois les détonations multipliées des revolvers dominant le pétilllement des chassepots, les vocifération des bourreaux et les gémissements des victimes. Le grand tumulte dura environ un quart

d'heure ; vers sept heures tout était fini. Assez longtemps on s'acharne même sur les morts, qui restèrent ainsi étendus sur le sol jusqu'au lendemain. Ce fut le samedi qu'on les précipita à tout hasard dans l'ignoble caveau (1). »

(1) *Actes de la captivité.*

XXX

« Il répondit : qui êtes-vous, Seigneur, et le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que vous persécutez, il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. »

(*Actes des Ap.*, ch. ix.)

C'est là ! dans ce sinistre quartier, où naissent ensemble le crime et la débauche, la révolte et l'outrage ; c'est là ! dans ce quartier qui ne connaît ni la vertu, ni le repentir et n'inspire que la honte et la terreur, c'est là que Dieu a conduit ses martyrs.

Autrefois, on y venait pour danser, et oublier dans l'ivresse et l'orgie, les crimes et les hontes de la veille.

Maintenant, on y viendra pour se souvenir, se repentir et prier.

C'est là que ces assassins maudits ont dépassé toutes les limites de la férocité, de la haine et du sacrilège.

C'est là que ce sang pur et généreux, répandu sur cette terre d'ignominie, doit faire germer une abondante et bienfaisante moisson, car, jamais une goutte de sang chrétien n'est tombée froide et stérile; chacune a sa vertu intime et forte: c'est là le mystère de la rédemption par le sang. La nature entière en porte l'empreinte sacrée, et, dans l'ordre de la grâce, l'homme qui ne boit pas le sang de Jésus-Christ, ne peut pas avoir la vie en lui.

Lui-même il le disait, notre révérend Père et martyr dans ses prières prophétiques? « Et maintenant il faut à notre France ce qu'il fallut au monde, le rachat par le sang; non pas le sang des coupables qui se perd dans le sol et reste muet et infécond, mais celui des justes qui crie au ciel, conjurant la justice et implorant la miséricorde. »

C'est devant ce triste mur qu'on aime à venir seul parler à ces pierres si éloquentes, dans ce désert si peuplé de souvenirs! Tout y promet un secours, un appui, une grâce; l'âme y retrouve ses force et son courage, l'amour du dévouement, l'esprit du sacrifice!

C'est enfin là, que nous allons apprendre

comment le P. Olivaint accomplit une dernière conversion, peu d'instants avant de connaître les splendeurs du ciel.

Nous laissons à celle qui a eu la privilage de cette confidence, le soin de la raconter elle-même.

« Le 2 octobre dernier j'accomplissais un projet formé depuis longtemps, celui de suivre le chemin que les martyrs du 26 mai avait parcouru, depuis la Roquette jusqu'à la rue Haxo. Je voulais le connaître dans tous ses détours, gravir ce calvaire, et me représenter plus clairement encore ce cortège glorieusement funèbre, qu'on menait à la mort, au milieu des insultes et des outrages. Ce fut pour moi le vrai chemin de la croix, jamais je ne l'avais aussi bien compris, jamais je ne m'étais rendu un compte aussi exact des douleurs et des ignominies de la passion de N.-S.

« Je ne saurais vous peindre l'émotion que me causa ce pèlerinage! quelle route! qu'elle est pénible! me disais-je! quelle longue agonie! et, cependant, comme les fils de saint François d'Assise, ils devaient dire aussi : « Nous vous rendons grâce, ô Dieu! de nous conduire à la

couronne du martyr. Bénissez-nous, et mourons. Le combat finira bientôt et nous aurons une paix éternelle. »

« Je croyais être seule et rester là pour reposer mon cœur et le laisser longuement à ses pensées, à ses méditations et à ses regrets... Mais non, Dieu me réservait une grande grâce, et une grande émotion. Près de cette fosse béante, une femme était agenouillée : son attitude était celle d'une nature vaincue, écrasée ; son costume noir et fané portait l'empreinte de la misère mal déguisée sous l'apparence d'un luxe dégradant ; sa figure, d'une beauté frappante, était pâle, fatiguée, amaigrie. Son regard était passionnément fiévreux, ses cheveux noirs, relevés sur ses tempes, lui donnaient un air presque égaré. Tout en elle, disait l'inquiétude, la douleur, le remords... Elle pleurait... mais surtout elle paraissait souffrir horriblement. Cependant, j'éprouvais à la contempler, un sentiment étrange de répulsion et d'attraction tout à la fois. Je voulais fuir, j'avais peur ; et je restais parce que la souffrance m'appelait là où je souffrais moi-même. Je reculais, j'avancais, je ne puis oublier cette lutte étrange avec moi-

même. Ah ! me suis-je dit la pauvre femme ! qui pleure-t-elle ici ? quel est celui que ce massacre est venu lui ravir ?

« Tout à coup, elle m'entend, se retourne, me regarde avec effroi, puis reprend sa première attitude, et se remet à pleurer plus amèrement encore. Je m'approche d'elle avec un air interrogateur et bienveillant... je lui parle, elle ne me répond pas... Je retourne à ma place et m'assieds sur le petit mur d'appui qui me rappelle si douloureusement toutes les scènes de cette nuit horrible, et je m'abîme dans la contemplation de ces souvenirs si profonds, si solennels... si sacrés...

« Un instant après, cette femme se lève brusquement et vient à moi d'un air vraiment étrange, je n'ose pas dire effrayant. — Madame, me dit-elle, on vous a tué quelqu'un des vôtres... ici?... — Oui, lui dis-je ; et vous, pauvre femme, qui avez-vous donc perdu?... — Qui j'ai perdu!... fit-elle d'un air égaré mais sans en dire davantage... Mais vous ? madame, ajouta-t-elle en insistant. — Moi, lui répondis-je, j'ai besoin de venir contempler ces lieux où sont morts nos martyrs, où ils ont tant souffert, où

ils ont été si horriblement massacrés par ces êtres, qui ne peuvent plus compter parmi les humains. Ce sont des bêtes féroces qui ne connaissent rien, n'épargnent rien, ne respectent rien... — Des martyrs! s'écria-t-elle, ah! madame, que vous me faites mal! ces martyrs! ces martyrs... Et plus j'écoutais cette femme, presque convulsive, et plus je cherchais à découvrir la cause de cet'étrange bouleversement. — Ah! madame, si vous saviez!... mais non, vous me haïriez... ah que je suis malheureuse!... et elle se cramponnait sur le bord de cette lugubre fosse où elle semblait vouloir se cacher...

« Moi, je ne respirais plus, j'étais haletante, émue; ma vue se troublait, je croyais à chaque instant que j'allais m'évanouir auprès de cette femme; il fallait lutter énergiquement avec moi-même, pour résister à cette émotion si violente.

« Après un silence assez long mais moins agité, je vais encore à elle. — Je vous en supplie, parlez-moi, vous avez besoin de dire à quelqu'un la peine de votre âme, et soyez sûre que je respecterai votre chagrin quel qu'il soit. — Oui, répondit-elle vivement, oui, vous paraissez

bonne et j'ai confiance en vous. Cependant, je ne pouvais maîtriser ce sentiment de répulsion qui m'enlevait à son égard, mes pieuses inspirations. Je ne savais comment répondre à cette femme et comment essayer de la soulager. Enfin, presque malgré moi, je lui dis avec une crainte vague de lui parler une langue inconnue : Si vous aviez connu le P. Olivaint qui a été martyrisé ici, c'est lui qui savait dire : « courage ! » Elle ne me laissa pas achever ; je crus qu'elle allait se jeter sur moi. Cette femme est folle, pensai-je, je voulais fuir... Puis se jetant à mes genoux : — Madame, de grâce, pardonnez-moi, et veuillez m'écouter. Vous voulez savoir le sujet de mes larmes, eh bien... j'étais là, quand on les a tués ; j'étais du nombre des assassins... j'étais avec la Commune au ministère de la marine, où l'on allait mettre le feu ; nous avons été prises et bien des femmes y furent tuées. J'étais là au moment où les Versaillais sont arrivés, je me suis échappée par une fenêtre ; j'aurais dû me tuer, je ne me fis aucun mal. Je fuyais sans savoir où j'allais, et c'est comme cela que je me suis retrouvée au nombre de ceux qui accompagnaient les con-

damnés de la Roquette. Oui, j'étais avec ces misérables qui insultaient leurs victimes et prenaient plaisir à les faire souffrir, à les outrager. Lorsqu'on fût arrivé ici, dans cet endroit même, au moment d'accomplir le massacre, j'étais à l'extrémité de ce mur sur lequel vous êtes assise. Je regarde machinalement d'abord ; la vue des prêtres m'irrite, puis je reconnais le P. Olivaint!!!... Il avait l'air souriant ; c'était le Christ bénissant ses bourreaux, oui, tous, ils étaient transfigurés. Non, jamais, je ne saurai dire tout ce qui s'est passé en moi, toutes les tortures que j'ai éprouvées dans cet horrible moment.

« C'est lui, madame, qui déjà une première fois, il y a quinze ans, m'avait arrachée à une vie coupable et m'avait appris à connaître Dieu. Oh ! qu'il a été bon pour moi, comme il était dévoué, combien je me croyais reconnaissante ! Son souvenir m'est revenu bien des fois, mais j'avais le cœur souillé, perdu, condamné déjà au supplice du remords. Livrée à moi-même et aux hasards d'une vie de désordre, j'ai oublié ses excellents conseils, et je suis retombée peu à peu dans la perdition. Je ne vous dirai pas mon

existence, vous la devinerez en partie. Je ne veux pas que vous sachiez qui j'étais, ce que j'ai fait; vous me reconnaîtriez, vous devez m'avoir vue, j'en suis sûre; et maintenant madame, je vous supplie de ne jamais chercher à me connaître, promettez-le moi, ici, dans ce lieu de la vérité et de la sainteté, car je puis être encore arrêtée et condamnée avec tous les criminels qui sont venus ici. — Je vous le promets, lui dis-je. Elle continua : C'est un des chefs meneurs de cette fatale insurrection qui m'a entraînée dans tout ceci, non pas tout à fait malgré moi : j'étais séduite par la vie d'aventures, mais enfin, sans lui, je ne serais point arrivée à partager tous ces excès. Je ne sais pas ce qu'il est devenu et je ne veux plus le savoir. Je remercie la Providence, car c'est ici que j'ai trouvé le salut.

« En apercevant le P. Olivaint, je fus comme foudroyée, je restai là muette, haletante; mais une force intérieure et inconnue m'empêchait de me mêler plus longtemps à ce massacre. Mes yeux ne pouvaient se détacher de lui, il me semble que je l'ai vu embrasser un autre prêtre, et puis je ne sais plus rien.

« Cette scène sanglante a duré vingt minutes au moins. On voulait dérober les victimes à tous les regards : il y eut pour cela un autre désordre effroyable. Il fut un moment question de mettre le feu à toutes ces maisons, je frémissais... ils eurent peur d'être pris ; la nuit était venue. Ils partirent, et je fus entraînée dans cette foule, bien décidée à m'esquiver pour revenir ici afin de porter secours à ces malheureux, et surtout, je dois le dire, au P. Olivaint : son regard me poursuivait. Je me figurais qu'il m'avait vue. J'étais assaillie par des pensées terribles... que je souffrais... Mais voilà que ce trouble m'empêche de reconnaître mon chemin, je me perds et j'erre ainsi presque toute la nuit, craignant à chaque instant d'être arrêtée, tuée ou entraînée avec les autres ; enfin je retrouve ma route ; j'entre par cette porte que vous voyez à notre gauche, le petit jour commençait à peine. Je savais bien d'ailleurs où j'avais vu tomber le P. Olivaint : je me traîne en me heurtant à chaque pas contre un cadavre ou un blessé dont je réveillais la douleur ; enfin j'arrive auprès du pauvre Père. — Mon Père, mon bon Père, lui criai-je, par-

don, pardon ! M'entendez-vous ? *Oui !*... il m'entendait, il vivait encore !!! Mon Père me reconnaissez-vous ? — *Non, mais je vous bénis.* — Et puis sa voix s'éteignit. Était-ce bien lui ? Je pense alors que j'ai des allumettes dans ma poche. J'en allume une et à la dérobée je regarde... c'était bien lui !... sa figure était couverte de sang, mais il avait l'air calme, et presque souriant — Vous souffrez !... lui dis-je en pleurant. — *Non, je suis bien heureux.*

« Alors je lui raconte qui je suis, ce que j'ai fait, a-t-il tout entendu ? — Je ne sais... il répondait à peine et si bas... c'était si solennel ! si recueilli ! De faibles gémissements et des fragments de prières troublaient seuls ce silence de mort. Il semble que ces hommes du Ciel aient répandu autour d'eux la même foi, la même résignation et le même courage. Personne ne murmurait... Oh ! quelle nuit, je suis restée bien longtemps auprès du P. Olivaint, il me répondait : *Courage... confiance ! Jésus !*... mais de plus en plus faiblement : il y a des mots que je n'ai pas compris, il y en a que j'entends toujours. Mais bientôt un bruit assez rapproché me donna quelque inquiétude : le jour venait, il

fallait quitter ces lieux... Je me suis retournée une fois ou deux. J'aurais tant voulu qu'il fût mort. Je redoutais avec tant de raison le retour de ces misérables... Je ne sais pas si je pourrai vous achever mon récit, dit-elle, en frémissant de plus en plus... Et moi, je ne savais plus si j'avais la force de l'entendre. Et enfin elle ajouta : Ce qui s'est passé au jour quand ils ont jeté tous ces malheureux pêle-mêle dans ce trou que vous voyez-là, je ne puis, je ne sais pas vous le dire. Ceux qui avaient conservé un reste de vie demandaient en grâce qu'on les achevât, et les bourreaux répondaient : Là-dedans, ce ne sera pas long, il faudra bien qu'on fasse place pour tout le monde... Un prêtre, j'ai su par son portrait que c'est le P. de Bengy, s'est écrié de même : achevez-moi ! et le P. Olivaint a pu répondre encore : *Courage, mon père, Dieu nous finira lui-même bientôt !* Que sais-je encore?... J'avais l'espoir que, dès que ces monstres seraient partis, je pourrais donner l'éveil et faire venir du secours. Pendant ce temps le canon grondait, le bruit se rapprochait, c'était Versailles!... Comme ils se sauvèrent ! j'espère qu'ils ont été pris et tués, mais je

ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Le reste, vous le savez comme moi... Vous savez comment les parents inquiets coururent à la Roquette pour avoir des nouvelles des leurs; comment, par des indications successives on découvrit cette sépulture si cruellement improvisée, qui avait couronné d'une façon si barbare toutes les horreurs de ce massacre.

« La peur d'être arrêtée me fit quitter ce lieu où j'aurais voulu et où je voudrais encore mourir.

« Qu'ai-je fait pendant les jours qui suivirent ces tristes événements? Je ne saurais le dire, j'ai vécu sans avoir conscience de mon existence, je ne suis même plus rentrée chez moi.

« Le 31 mai avait lieu à la rue de Sèvres le service funèbre, j'accompagnai le cortège jusqu'à Montparnasse; mais je ne revins pas à Paris de suite, je restai dans les environs où j'avais d'ailleurs des dispositions définitives à arrêter. Puis j'ai voulu revoir encore ces lieux dont le souvenir exerçait sur toutes mes pensées une fascination invincible. C'est la deuxième fois que j'y viens, mais c'est la dernière! Je veux fuir Paris où j'ai tant péché! Je veux consacrer ma

vie entière à la pénitence. J'ai choisi la pauvreté et le travail. C'était pour me soustraire à leurs lois austères mais bénies que je me suis perdue, que j'ai quitté la route où le P. Olivaint m'avait ramenée. Mon désir est d'entrer chez les Petites-Sœurs-des-Pauvres. Je sais que j'y subirai de dures épreuves, mais je désire souffrir ! Puisse la douleur physique adoucir le remords, ce châtement plus cruel que la mort même. »

Je ne me sentais encore ni pitié ni compassion pour cette malheureuse ; ma pensée était tout absorbée par la contemplation de ce drame si douloureusement émouvant. Ah ! comme ils ont souffert ! que d'agonies successives dans ces longues semaines de captivité, pendant le supplice et pendant la mort ! Avec les yeux de la pensée je sondais la profondeur de cette nuit sanglante pour y chercher sans cesse l'image de l'héroïsme chrétien sous les traits vénérés de nos chers et bien-aimés martyrs. Pauvre père ! il ne restait plus dans son âme qu'une inaltérable sérénité dans une absolue certitude de Dieu. Un rayon de cette paix, de cette sécurité toute divine apparaissait sur son front cou-

vert de sang, et achevait de donner à sa physiologie quelque chose de céleste. Il semblait s'épanouir dans les bras de la sainte Eglise sa mère; c'est elle qui l'aurait soutenu s'il avait pu connaître la défaillance; elle aurait dit, comme la mère de saint Symphorien au moment où, craignant que son fils, qui marchait au martyre, ne succombât à un moment de faiblesse involontaire : Mon fils, regarde le ciel; on ne t'enlève pas la vie, on la change en une meilleure.

J'ai revu encore une fois cette malheureuse victime de ses désordres et de ses entraînements, je l'ai priée de m'écrire elle-même tous ces détails; elle y a consenti et l'a fait avec une grande simplicité. Elle comprend le sentiment pénible qu'elle inspire et ne cherche pas à l'atténuer; elle a horreur d'elle-même et ne conserve aucune illusion sur le mérite de son tardif repentir; elle n'a qu'un désir : la pénitence et l'expiation. Comme je faisais de nouvelles instances pour la connaître : « Je ne vous dirai pas mon nom, mais comme j'attache un grand prix à votre bon souvenir, lorsque votre pensée se reportera vers moi, appelez-moi Madeleine,

et, pour avoir pitié de moi, songez que les regrets et les remords ne cesseront plus d'être les tourments de ma vie.

Pauvre femme ! lui dis-je en la quittant, n'oubliez pas ces mots bénis qui doivent à tout jamais embraser votre foi :

Courage et confiance !

Courage dans le sacrifice et dans la pénitence ; confiance dans les vues de Dieu : sa protection vous accompagne, son amour fait trouver de la douceur à souffrir pour lui. Avec la souffrance et l'amour viendra ce sentiment divin qui remplace le remords et suit le repentir : la contrition !... C'est à la contrition que Dieu pardonne, c'est l'effort heureux qui nous ramène au port.

Et maintenant, dirons-nous avec saint Paul, O mort, où est ta victoire ?

Pourrions-nous en douter lorsque chaque jour nous la voyons éclater dans cette tombe d'où s'échappent de continuels bienfaits.

La victoire, elle est sur cette terre, sur ce monde entier, sur cette France coupable qu'il fallait sauver. Quels étaient donc les témoins de cette expiation sublime ? Une grande coupable qui s'est convertie, et Dieu seul qui lui faisait

comprendre en l'initiant à cette scène sacrée, que c'est le sang du martyr qui prépare le repentir et la conversion, que c'est ce sang précieux qui attire la miséricorde éternelle qui rend fidèle, et la bénédiction divine qui rend chrétien.

Jamais plus éclatante et plus magnifique consécration ne pourra être donnée à cette belle et touchante maxime du R. P. Olivaint :

COURAGE ET CONFIANCE !

XXXI

« De sorte qu'on apportait les malades dans les rues, et qu'on les mettait sur des lits ou des paillasses, afin que, lorsque Pierre passerait, son ombre au moins en couvrit quelques-uns d'eux, et qu'ils fussent délivrés de leurs maladies. »

(*Actes des Ap.*, ch. v, 5, 15.)

Non-seulement les saints passent sur la terre en faisant le bien, mais ils le continuent lorsqu'ils sont entrés dans l'éternelle gloire. C'est eux qui intercèdent pour nous auprès de Dieu dont ils sont devenus les amis; et Dieu, cédant à leurs prières, écarte quelquefois de nos têtes de justes châtiments, et plus souvent nous accorde des grâces que nos mérites seuls ne nous auraient pas fait obtenir. Il peut permettre aussi (et c'est la plus grande bénédiction qu'il puisse leur accorder) que le puissant crédit

dont ils jouissent près de Lui, éclate aux yeux des hommes par des bienfaits extraordinaires, par des guérisons miraculeuses ; et ces merveilles, qui tournent toujours à sa plus grande gloire, ont de plus pour effet de fortifier la foi, de nourrir la piété, et de confondre l'orgueil des incrédules et des impies. Il faut bien, selon l'expression de saint Paul, que ceux qui ont vécu d'une vie obscure et méprisée, que ceux qui n'ont reçu du monde que les injures et les ignominies, reprennent le rang qui leur convient, et qu'au mépris des outrages dont on les abreuvait, succèdent le respect et l'admiration. N'est-il pas dit que Dieu se plaît souvent à manifester ainsi sa toute-puissance, et à montrer combien les prières de ses serviteurs lui sont agréables.

Il a béni la vierge humble et pure qui lui avait consacré sa vie entière.

Il l'a comblée de ses dons, et la tombe de sainte Geneviève est devenue la dévotion légendaire respectée par tant de siècles... Ne pouvait-il bénir aussi ces apôtres héroïques qui mouraient en glorifiant Dieu, pour l'Eglise et pour la patrie ?

Allons donc à ces tombes où toutes les douleurs se sont donné rendez-vous. Nous les trouverons couvertes de couronnes bénies, témoignages de reconnaissance et de foi. C'est là qu'on vient apprendre et se souvenir... C'est là qu'il faut venir pour se convaincre de cette parole sublime : « *En vérité, en vérité, je vous l'affirme, celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais ; tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai.* »

S'il est possible d'oublier ces jours horribles, c'est en pensant à tous les bienfaits qui s'obtiennent en si grand nombre sur ces tombes vénérées, et si nous en choisissons un entre tous, c'est pour rentrer d'abord dans le récit de cette histoire toute consacrée au père Olivaint, et rappeler encore une fois sa tendresse pour les enfants et sa bonté pour les mères.

Nous reproduisons la lettre qui nous est communiquée à ce sujet :

« C'est avec une vraie satisfaction que je viens vous donner les détails que vous désirez sur cette guérison miraculeuse et si touchante, qui s'est opérée le 21 mai dernier, sur mon petit cousin des R. Je ne saurais assez vous dire

combien je suis heureuse d'avoir pu assister à cette guérison, qui a rendu le bonheur à cette famille si tristement éprouvée par une longue et terrible maladie. J'avais vu le pauvre enfant si malade, la situation me semblait si périlleuse ainsi que l'avait constaté le médecin, M. B., qu'il est impossible en le voyant revenir *instantanément* à la santé de ne pas reconnaître que Dieu seul pouvait faire ce prodige.

« Il y avait plusieurs mois que cet enfant, âgé de 10 ans, était atteint d'un ramollissement de la moelle épinière, et depuis deux mois et demi les progrès avaient été si effrayants qu'on pouvait craindre un dénoûment fatal et malheureusement prochain. On le portait d'un lit sur un autre avec les plus grandes difficultés, car la jambe gauche était devenue si raide qu'un faux mouvement pouvait la casser et indépendamment de cela, l'enfant souffrait horriblement dès qu'on le remuait... Les accidents les plus inquiétants se succédaient : une cécité complète qui durait quelquefois plusieurs heures, à laquelle succédait une surdité qui durait également un temps plus ou moins long, etc. Les remèdes les plus douloureux avaient été em-

ployés ; synapismes, vésicatoires, cautérisations le long de l'épine dorsale. Rien n'avait réussi. Une carmélite, amie de madame des R..., lui conseilla de faire une neuvaine aux *cinq* pères jésuites, martyrs, et de faire porter l'enfant sur leurs tombeaux. Le 4^e jour de la neuvaine il fut beaucoup plus souffrant, et cependant le lendemain il fut conduit à la messe que disait pour lui un abbé, ami de la famille.

« J'étais placée derrière le petit malade et, comme tout le monde, j'avais été péniblement émue en le voyant arriver, porté à bras, complètement à plat et couché sur deux chaises, un coussin sous la jambe malade. Sa pauvre petite figure était pâle et fatiguée, ses yeux éteints, ses joues creuses ; tout indiquait une extrême souffrance qui datait de loin.

« Lorsque le prêtre avant l'*Introït* monta à l'autel, et dit ces paroles : *Seigneur, nous vous prions par les mérites des saints dont les reliques reposent ici*, l'enfant tira sa mère par sa robe en lui disant : Mère, je suis guéri, je n'ai plus rien : et en effet, il remuait sa jambe et la pliait sans douleur. Il se mit à genoux à l'élévation, puis au moment de la communion, en croisant in-

stinctivement sa jambe malade sur l'autre.

« Instantanément la pâleur avait disparu, les traits semblaient plus reposés, les yeux rayonnaient. Ce n'était plus le même enfant ! Après la messe, son père le prit par le bras dans la crainte, qu'étant resté si longtemps sans marcher, il ne fût pris d'un peu de vertige. Mais cette petite contrainte le gênait, et, lorsqu'il fut arrivé près de la porte, il quitta son père, traversa en courant la rue et le trottoir et monta dans la voiture comme s'il n'avait jamais été malade, regardant tout le monde d'un air triomphant qui faisait plaisir à voir. Le prêtre qui disait la messe, avait pour servant le frère aîné du petit malade, et le pauvre enfant avait bien de la peine à servir la messe au milieu de cette émotion. Le prêtre lui-même raconta que, pendant la messe, au moment où il manifestait l'*intention* pour laquelle elle était dite, il avait éprouvé une émotion tellement profonde, qu'il avait pensé que le miracle devait se faire à ce moment même.

« Quand le jeune des R... fut rentré chez lui, il déjeuna avec sa famille, encore sous l'impression de ce grand événement. Puis l'enfant alla dans

le jardin, courir, jouer, faire de la gymnastique comme s'il n'avait pas été malade un seul instant. Le lendemain matin après une excellente nuit, il se levait à sept heures, et prenait ensuite une leçon de latin, la cécité et la surdité étaient donc bien loin. Le docteur B... a donné un certificat attestant que le samedi l'enfant était dans une situation des plus périlleuses, et que, le lundi, il ne restait plus trace de la maladie. Pour tous ceux qui comme moi, ont vu apporter cet enfant si malade et dans un état si désespéré, et qui l'ont vu repartir plein de vie, de santé et de gaieté, il y a un vrai, un grand miracle accordé par Dieu à la foi si solidement chrétienne de cette bonne et pieuse famille. Une des personnes qui assistaient par hasard à la messe où s'est opérée cette guérison, criait hautement au miracle, et je suis, pour mon compte, bien réellement heureuse que Dieu m'ait fait la grâce d'y assister. Je n'oublierai pas la douce et grande impression de ce moment aussi consolant que solennel et imposant. »

Nous voudrions dire tout ce que nous savons, tout ce que nous avons vu et obtenu sur cette chère tombe; mais l'autorité de l'Église nous

semble seule destinée à raconter tout ce qui touche à son dogme et à sa gloire.

L'homme a été créé pour contempler les merveilles de la Divinité, et jusqu'à ce qu'il les voie, il se porte par un mouvement intime à tout ce qui semble en être la manifestation. C'est à la vue de ces prodiges qui frappent nos sens que l'esprit perçoit le fil mystérieux qui rattache toutes choses à cette main invisible qui pèse sur nous et nous mène. C'est là précisément une des plus fermes espérances de notre foi, une des plus nobles prérogatives de notre nature.

L'Église a besoin des miracles pour confondre les hérétiques successivement soulevés contre ses dogmes, et pour affermir la foi de ses enfants ; toujours ils ont été nécessaires pour manifester l'éminence de la vertu, pour faire glorifier Dieu, convertir les pécheurs ranimer la piété, nourrir et fortifier l'espérance des biens éternels.

Ne l'oublions pas, la vie et la mort sont sœurs, elles naissent ensemble. Réjouissons-nous donc de cette vie du ciel ! et répétons avec saint Augustin : « Vivons ici-bas en apprentissage de

cette vie immortelle où toute notre occupation sera d'aimer Dieu. » C'est lui qui disait aussi : « Prier Dieu, c'est la seule façon de célébrer toutes choses en ce monde. »

FIN

PHOTOGRAPHIES

CONCERNANT LES MARTYRS

Portrait de chaque Père

(PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert, Clerc, de Bengy.)

Grandeur extra.	15 »
Format in-folio	5 »
Carte-Album.	1 50
Portrait-Timbre de chaque Père, avec paroles : par unité, 50 cent.; les 13/12	4

TABLEAU DES CINQ PÈRES RÉUNIS

Grandeur extra.	15 »
Format in-folio	5 »
Carte-Album.	1 50
Carte ordinaire	» 75
Tableau-Timbre, avec paroles, 50 c.; les 13/12	4 »

MÉDAILLE ARTISTIQUE

AVEC LES BUSTES DES CINQ PÈRES

Prix en bronze	1 »
— en argent	7 »

CHAPELLE DES MARTYRS

Carte-Album.	1 50
Carte ordinaire	1 »

MASSACRE DE LA ROQUETTE

Photographie in-4°	4 »
Carte-Album	1 50
Carte ordinaire.	» 75

MASSACRE DE LA RUE HAXO

Photographie in-4°	4 »
Carte-Album	1 50
Carte ordinaire	» 75

NOUVEAUX PORTRAITS DES RR. PP. JÉSUITES

(Ces portraits qui laissent loin derrière eux tout ce qui a paru jusqu'à ce jour, ont été dessinés par BATUT, et reproduits en photographie avec le plus grand soin : ils sont notre propriété.)



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

118859